This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

840.6
M53

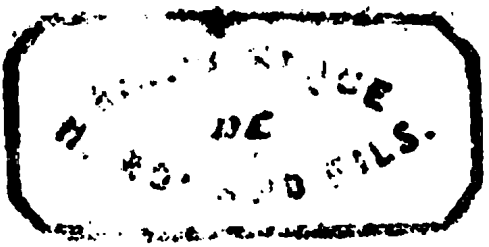
MÉMORIAL
DRAMATIQUE.

ONZIÈME ANNÉE.

Bibliothèque Roy.
Roland fils Bruxelles
1850

Chaque année du Mémorial dramatique se vend séparément, 1 fr. 50 c.

Prix de la collection, y compris la 11e. année.... 15 fr.



MÉMORIAL
DRAMATIQUE,
OU
ALMANACH THEATRAL
POUR L'AN 1817;

CONTENANT l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale, en l'an 1816; les Noms de leurs Auteurs et la date des Représentations; les Noms et Demeures des Administrateurs, Acteurs, Actrices, Musiciens et Employés desdits Spectacles.

XI^e. ANNÉE.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

HOCQUET, Imprimeur, Faubourg Montmartre n°. 4, au coin du boulevard.

J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, n°. 5

LÉCRIVAIN, Libraire, boulevard des Capucins

1817

MÉMORIAL
DRAMATIQUE.

Elle est dans les attributions du Ministre de la Maison du Roi.

Administration.

MM.

De la Ferté, Intendant-général de l'Argenterie, des Menus-Plaisirs et Affaires de la Chambre du Roi, Directeur-général, rue Bergère.

Choron, régisseur-général, rue Rameau, à l'Opéra.

Courtin, secrétaire-général, rue Sainte-Anne, n°. 57.

Bonnemer, caissier, à l'Opéra.

Ducoing, préposé aux locations.

Preux, commis aux écritures.

CHANT.

Maîtres de chant.

Lebrun, rue des Colonnes, n°. 4.

Adrien, rue des Petites-Ecuries, n°. 7.

Premiers.

MM.

Lays, rue Montesquiou, n°. 4.
Nourrit, rue de Richelieu.
Derivis, rue des Petits-Champs, n°. 39.
Lavigne, rue N. St.-Augustin, n. 43.
Albert Bonnet, rue Taitbout, n°. 7.

Mesdames

Branchu, rue N. St.-Augustin.
Albert-Himm, rue des Colonnes, n°. 4.
Armand, rue Ménars, n°. 8.
Paulin, rue de Louvois, n°. 9.
Granier, rue Ste.-Anne.

Doubles.

MM.

Eloi, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.
Bonel, rue Rameau, n°. 11.
Alexandre, rue du Cadran, n°. 16.
Hanrard, rue Bellefond, n°. 33.
Begrez, rue St.-Lazare, n°. 35.
Prevost fils, rue Rameau, n°. 5.

Mesdames

Grassari, rue Favart, n°. 8.
Allan, rue Rameau, n°. 6.
Jannard, rue de la Chaussée d'Antin, n°. 26.

Accompagnateurs.

MM.

Granier, rue Grétry, n°. 2.
Piccini, rue Meslée, n°. 52.
Armand, accordeur, rue de Richelieu.

DANSE.

Maîtres de ballets.

MM.

Gardel, premier, rue de Clichy, n°. 36.
Milon, 2e., rue N. S. Augustin, n°. 18.

Premiers.

Albert, rue des Colonnes, n°. 4.
Beaupré, rue Mondovi, n°. 1.

Mesdames

Clotilde, rue Pelletier, n°. 7.
Bigotini, rue neuve St.-Augustin, n°. 3.
Gosselin aînée, rue St.-Marc, n°. 10.

Remplacemens.

MM.

Antonin, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 33.
Paul, rue des Petits-Champs, n°. 28.
Ferdinand, rue des Colonnes, n°. 12.

Mesdames

Delille, rue Ste.-Anne, n°. 24.
Courtin, rue Ste. Anne, n°. 57.
Fanny Bias, rue de Clichy, n°. 28.
Masquelié cadette, rue de Grammont.

Doubles.

Branchu, rue Neuve St.-Augustin, n°. 3.
Mérante, rue N°. St.-Eustache, n°. 52.
Anatole, rue Montmartre, 170.
Montjoie, rue du Helder, n°. 12.
Elie, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 30.
Bauglain, rue de Cléry.

Mesdames

Victoire Saulnier, rue de Clichy, n°. 28.
Gaillet, rue de Louvois, n°. 7.
Elie, rue de la Tour d'Auvergne, n°. 30.
Marinette, rue Rameau, n°. 11.
Aimée, rue de Louvois, n. 2
Anatol-Gosselin, rue Montmartre.
Fliger, rue de Louvois, n°. 2.

Inspecteur de la danse.

M. Lebel, rue de Richelieu, n. 64.

Répétiteurs.

MM. Pilate, Lauper, Léchard.

ÉCOLE.

M. Gardel, directeur.

Maîtres.

MM. Coulon, Guillet, Maze.

Répétiteurs.

MM. Desbordes, Paul.

ORCHESTRE.

MM.

Persuis, 1^er^. chef, rue de Lulli, n°. 2.
Kreutzer, 2^e^. chef, rue de Provence, n°. 17.

Premiers Violonssolos.

MM.

Habenek, rue Bleue, n°. 24.
Auguste Kreutzer, rue de Provence.

Bibliothécaire-copiste.

Lefebvre père, rue Ste.-Anne.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

FLORE ET ZÉPHIRE, ballet anacréontique, en 2 actes, par M. *Didelot*, musique de M***. (12 *Décembre.*)

C'est dans la mythologie, cette mine impérissable de riantes fictions et d'ingénieuses allégories, que M. Didelot a pris l'idée de son ballet. La marche en est très-simple, et l'action, peu susceptible d'analyse, se borne aux différentes infidélités que Zéphire fait à Flore, dans les bras de laquelle il est trop heureux de trouver un généreux pardon. Le volage corrigé devient l'époux de la jeune dupe; on célèbre leur noces par une fête charmante, que Vénus embellit de sa présence; le dieu joufflu de la vendange y conduit son brillant cortège; tout cède au double délire de l'amour et du vin; Zéphire enlève Flore aux cieux, et va demander pour elle l'immortalité à Jupiter, tandis que Vénus, entourée de toute sa suite, va (suivant l'expression du programme) *visiter Thétis chez le vieux Océan.*

Il y a long-tems qu'on n'a offert à l'Académie royale de Musique une suite de tableaux plus gracieux et plus séduisans. Tout le mérite de ce joli ballet consiste dans les détails; ils sont d'une fraîcheur et d'une élégance admirables. Dans le nombre des prodiges opé-

rés par nos habiles machinistes, nous n'avions pas encore vu un danseur s'envoler dans les airs au milieu d'un théâtre, et Zéphire s'enlève du pied d'un arbre, sans que l'œil le plus clairvoyant aperçoive aucun des fils avec lesquels s'opère cette miraculeuse ascension. Un petit amour voltige aussi sur la scène; en un mot,

« Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage. »

Les décors produisent une illusion parfaite, et sont dignes du talent de M. Ciceri, qui, jeune encore, jouit déjà d'une vieille réputation.

Ce charmant ballet a obtenu le succès le plus brillant. La musique en est légère et grâcieuse.

LE CARNAVAL DE VENISE, ou la Constance à l'épreuve, ballet pantomime en 2 actes, par M. *Millon*; musique de MM. *Persuis* et *Kreutzer*.

(22 *février*).

La comtesse Vittoria est une nouvelle Armide qui, dans ce ballet, fait succéder, aux yeux du spectateur, tous les tableaux les plus gracieux et les plus animés. Elle a inspiré, à dom Carlos, une vive passion, et cependant cet amant ne l'a jamais vue que voilée. Elle lui donne un rendez-vous au bal, où, déguisée en bohémienne, elle s'amuse à dire la bonne aventure à don Carlos.

La jolie sybille cherche à éteindre sa passion, et à lui faire croire que sa maîtresse est laide ; mais don Carlos a juré fidélité à la dame de ses pensées, quelques fussent ses traits.

La comtesse, sous le costume de la Folie, cherche encore à détacher don Carlos de l'objet de sa tendresse ; et n'y pouvant réussir, elle fait enlever son amant par des hommes masqués qui le transportent dans son palais. La comtesse Vittoria le reçoit, et détachant son masque de bohémienne, elle se fait reconnaître à don Carlos pour la Folie qui a cherché vainement à le séduire. L'incomparable amant insensible aux charmes de sa nouvelle hôtesse, ne soupire qu'après la femme qui a reçu ses sermens. Bientôt il la voit paraître ; mais un voile perfide lui cache sa figure. La comtesse, satisfaite des épreuves qu'elle a faites sur la fidélité de don Carlos, jette son voile, et des danses célèbrent le bonheur des deux amans.

Le succès de ce ballet, tiré d'une des plus jolies nouvelles *du Roman Comique*, a été complet ; une musique gracieuse, et bien adaptée aux situations, a puissament contribué à la réussite. Les auteurs ont été nommés au milieu des plus vifs applaudissemens.

Le Rossignol, opéra comique en un acte, par M. *Etienne*, musique de M. *Lebrun*. (23 *avril*).

Le conte un peu gaillard qui a fourni

le sujet de cet acte, a été mis en scène par *Collé*, par l'*abbé Latteignant* et par *Dancourt*. Mais notre cadre étant trop reserré pour donner les analyses de ces anciennes pièces, nous passerons de suite à celle du nouvel opéra.

Lubin attend le réveil de sa bergère, et, comme il sait qu'elle aime le chant du rossignol, il tâche d'imiter sur sa flûte des accens dont il est jaloux. Philis sort de sa cabane, en écoutant la flûte de Lubin qui s'est retiré dans un bosquet; Philis, qui se croit seule, prend le rossignol pour le confident de sa tendresse. L'heureux Lubin entend tout; il promet à Philis de demander le soir même sa main à Mathurin; et s'éloigne en le voyant sortir de sa demeure. Ce bon Mathurin, à propos du rossignol, qui paraît enchanter sa fille, lui fait une longue description *d'un oiseau perfide, qu'on voit le premier jour si doux et si timide*, et qu'on appelle *amour*; il ajoute que *quand une fille est sage, elle doit éviter les oiseaux de passage.*

Philis a soin de répondre que le rossignol qu'elle écoute est un oiseau du pays.

Mathurin dispose de la main de sa fille en faveur du bailli, facétieux personnage, qui avant de donner sa main et son nom à la fille de Mathurin, juge à propos de lui faire *un interrogatoire*, pour s'assurer si elle n'aime personne: Philis répond d'abord qu'elle aime son père; elle aime encore *fidèle*, le chien

qui guide son troupeau. *C'est un amour bien innocent.* Ensuite elle aime le rossignol qui l'éveille tous les jours ; bientôt elle chante un grand air que le rossignol est censé répéter, et que *Lubin-Tulou* exécute avec un rare talent. Lubin s'est caché sous le bosquet où il est surpris par Mathurin.

Le sot bailli, pour consoler Philis de la perte de son oiseau, lui promet un perroquet

Qui disait autrefois : *je t'aime*,
Avec une grâce extrême.
— Le dira-t-il encor de même ?

demande Mathurin. Oui, répond le bailli, je cours le chercher. En effet, le perroquet dans sa cage est porté sous le bosquet. Lubin s'y cache, Mathurin et le bailli se tiennent à l'écart, et invitent Philis à entrer dans le bosquet, où son amant lui répète cent fois : je t'aime, je t'aime, je t'aime. Elle demande qu'on lui donne cet oiseau *qui parle si bien :* on le lui accorde, et le bailli s'aperçoit qu'il est joué comme le sont tous les baillis.

Cet opéra est parfaitement écrit. M. Étienne a sauvé, avec beaucoup d'art, certaines invraisemblances, qui ont donné à la flûte de M. Tulou l'occasion de briller, car c'est lui qui fait le rôle du rossignol, et il s'en acquitte à merveille.

La musique de M. Lebrun est très-agréable ; on a remarqué plusieurs morceaux pleins de fraîcheur et de mélodie.

M. Gardel a eu part aussi au succès brillant qu'a obtenu cet ouvrage ; les ballets, dont il l'a embelli, sont des plus gracieux et des mieux dessinés.

LES DIEUX RIVAUX, ou les Fêtes de Cythère, opéra-ballet en 1 acte, à l'occasion du mariage de S. A. R. Mgr. le duc de Berri ; paroles de MM. *Dieu-la-Foi* et *Briffaut ;* musique de MM. *Spontini*, *Persuis*, *Berton* et *Kreutzer ;* ballets de M. *Gardel*.

(21 *Juin*).

Au lever du rideau, le théâtre représente un jardin inculte, sans fleurs, sans feuillage ; l'amour couché sous un berceau dépouillé de verdure, est accablé de tristesse, son flambeau est à terre, son arc et son carquois sont brisés à ses pieds ; les grâces expriment, par leur attitude douloureuse, une affliction profonde ; des groupes de jeux et de nymphes errent çà et là dans les bosquets.

Sur une montagne, qui occupe l'autre côté de la scène, des cyclopes agitent leurs marteaux et préparent des armes.

La scène s'ouvre par un chœur de cyclopes qui *forgent des fers aux nations ;* l'Amour soupire et se plaint de l'isolément dans lequel il languit : tout-à-coup le son de la trompette se fait entendre, la Renommée traverse les airs, et Mercure s'avance. Il annonce que l'Olympe va descendre dans ces jardins

pour y recevoir les vœux des deux puissances souveraines, et que

L'Amour et l'Hymen réunis
Réparent en un jour un siècle de ravage.

A cette nouvelle les Cyclopes veulent s'élancer sur les attributs du fils de Vénus : Mercure étend sur eux son caducée, et tandis que l'Hymen et son frère parcourent les collines et les bosquets ; qui viennent de reprendre leur verdure, Vulcain et les Cyclopes disparaissent. Une foule de petits amours garnissent les côteaux ; ils suspendent au feuillage des arbres des chiffres enlacés ; les armes de France et de Naples brillent de tous côtés. Bientôt des nuages, qui s'éclaircissent de moment en moment, remplissent la scène. Une atmosphère lumineuse l'embrâse ; elle se divise, et présente en mouvement le tableau de Raphaël, appelé *les Nôces de Psyché*. C'est une réunion de nuages dorés, où toute la Cour céleste est portée par groupes. Ces nuages s'abaissent majestueusement. Jupiter en descend suivi des principaux Dieux : Mercure lui présente la France et Parthénope, qui viennent de resserrer leurs antiques liens.

O Jupiter ! (dit la France) de la bonté des cieux
Nous implorons une faveur nouvelle :
Aux fruits que nous promet un hymen glorieux,
Accorde un protecteur fidèle.

Jupiter consent à ce noble désir ; et pendant que le destin de la France intéresse toute la Cour céleste, il offre à l'un des dieux de l'Olympe de se charger de cet illustre emploi : tous y prétendent. *Minerve* fonde ses droits sur la protection qu'elle accorda à *Louis XII*; *Apollon*, sur l'éclat dont il a environné *François* I^er^. ; *Thémis*, sur l'avantage qu'elle eut *d'élever Saint-Louis jusques aux cieux ; Mars* et *Neptune*, sur les faveurs dont ils ont comblé *Turenne* et *Tourville*.

Bacchus, se met sur les rangs même pour obtenir la préférence ; il bâse ses prétentions sur l'air *vive Henri IV !* qu'il entonne avec gaîté. Jupiter invite sa Cour céleste à faire cesser cette lutte ; *l'Olympe*, dit-il, *ne doit pas voir de rivaux* :

Les Dieux déposent leurs attributs près d'un buisson de lys, les Amours et les Grâces en forment un faisceau ; à un geste de Minerve l'image du Roi paraît sur le bouclier qui domine le faisceau ; la France, tous les personnages se groupent, la Cour céleste remonte dans sa gloire, et disparaît au milieu des nuages.

Cet ouvrage, froid et mal conçu, n'a pas eu de succès.

NATALIE, ou la Famille russe, opéra en 3 actes ; paroles de M. ***, musique de M. *Reicha*, ballets de M. *Gardel*. (30 *juillet*.)

La scène se passe en Sybérie, près de

la ville d'Irkoust. Le théâtre représente un paysage pittoresque. Les habitans se réjouissent de l'arrivée du gouverneur de la province, le prince Dolosky. Un marinier accourt ; il annonce que l'Augara, débordé, fait de grands ravages et entraîne les habitations.

Alexis, jeune homme de quinze ans, fils de Natalie, est présent à ce récit. Il est né dans ce lieu d'exil. Sa mère, noble victime de la piété filiale, y avait suivi Voldik, père de Natalie, que son indigne époux, le comte de Varemzor avait fait bannir dans ces climats, pour obtenir ses dignités. Alexis apprend d'un soldat qu'un exilé, qui demeure près du lac Baïkal, et qui, sombre et farouche, s'est toujours refusé à voir ses compagnons de malheur, est exposé au plus grand danger. Un sentiment dont il ne peut se rendre compte, lui crie de voler au secours de cet infortuné ; il y court, malgré la défense du commandant des troupes russes placées dans ces contrées.

Cependant le prince Dolosky arrive. Messager de bonheur, il est chargé d'annoncer à Voldik que sa liberté, la faveur de l'impératrice et ses charges lui sont rendues ; mais, comme il craint pour sa fille et lui l'*excès du plaisir*, il s'amuse à leur faire d'abord raconter leurs malheurs.

Enfin l'heureuse nouvelle est connue. Natalie, transportée de joie pour son père, est cependant très-inquiète de ne

pas apercevoir Alexis, et surtout d'apprendre qu'on l'a vu se diriger vers le fleuve. Il n'en faut pas moins qu'elle assiste au bal ; car Dolosky l'a ainsi résolu.

A mesure que la fête s'anime, le tems devient plus sombre. Natalie s'en aperçoit la première ; elle interrompt les danses. Une paysanne tartare arrive, et annonce qu'Alexis s'était hasardé sur une barque qui s'est engloutie. Désespoir de Natalie. Elle court vers le fleuve, s'élance dans un bateau et part à la recherche de son fils, suivie de plusieurs légères embarcations et des vœux les plus ardens des villageois.

Au second acte, le théâtre représente un site sauvage ; c'est le lieu où la rivière d'Angara s'échappe du lac Baïkal. Un vieil édifice de construction tartare, dont on voit en partie l'intérieur, est la retraite de celui qu'on ne fait connaître encore que sous le nom de *l'Exilé*. L'orage, qui commence à gronder, ajoute à la teinte lugubre de cette décoration, qui a paru d'un effet très-pittoresque.

Alexis, échappé à la fureur des flots, arrive auprès de l'*Exilé*, au moment où il s'abandonne au désespoir. Touché du courage d'un jeune homme qui a bravé les plus grands périls pour le sauver, il l'interroge sur son nom, sur sa famille : Alexis nomme Natalie, et le coupable Varemzor (qu'on a sans doute déjà reconnu,) a retrouvé son fils, mais dans quel moment ! c'est au milieu de la con-

fusion de tous les élémens, qu'il serre contre son cœur ce fils, auquel il ne s'est point fait connaître. L'ouragan devient furieux; d'énormes arbres sont brisés; la foudre tombe, éclate; les bâtimens s'écroulent; l'inondation s'étend, les engloutit, et l'on voit le bateau qui porte Natalie luttant contre les vagues.

Natalie parvient enfin à débarquer; elle embrasse son fils avec transport; son coupable époux se prosterne à ses pieds, et lui apprend que l'exil l'avait puni à son tour de son ingratitude. Natalie lui pardonne en promettant d'employer tout son crédit sur Voldik pour qu'il pardonne à son tour. Le calme renaît dans les cieux en même tems que dans les cœurs; l'heureuse famille s'embarque, et la petite flottille qui l'escorte vague et disparaît.

Le troisième acte se passe à Irkoust, dans le palais du gouverneur. Voldik a pardonné à son gendre repentant; mais Natalie ne peut consentir à laisser son époux vivre désormais seul dans l'exil. Loin de céder aux instances de son père, Natalie veut qu'Alexis le suive, et sacrifiera son fils même à son mari. Le prince Dolosky, quoiqu'il sache parfaitement qu'il ne tiendrait qu'à lui d'abréger les scènes un peu longues où se développe ce dévouement conjugal, se garde bien d'en rien faire. Il a ménagé à tout le monde une petite surprise. La tenture du fond du théâtre se replie

tout-à-coup, et dans une magnifi galerie paraît, entouré d'une foule e pressée à le féliciter, Varemzor, auq l'impératrice a également pardonn Réunie désormais, et au comble du bo heur, la *Famille russe* va se rendre la Cour.

Le poëme et la musique de cet opé sont *plus que médiocres;* ils ont ét sifflés et applaudis tour-à-tour. L'auteu des paroles a gardé l'anonyme. M. *Rei cha* s'est fait nommer, et nous n'oson l'en féliciter. Mais nous devons rendre justice à M. *Gardel*, dont les ballets sont la seule partie agréable de l'ouvrage.

THEATRE FRANÇAIS.

Mgr. le duc de Duras, Pair de France
1^er^. gentilhomme de la Chambre
Roi, particulièremeut chargé de la s
veillance du Théâtre Français.

M. de La Ferté, intendant des Menu
Plaisirs, chargé de faire exécuter
ordres du duc de Duras.

Sociétaires par ordre de réception.

MM.

Fleury, rue Traversière, n°. 25.
Saint-Prix, rue du Cherchemidi, n°.
Saint-Phal, place des Victoires, n°.
Talma, rue de Seine, n°. 6.
Michot, rue de Richelieu, n°. 48.
Batiste cadet, rue Traverse, n°. 3.
Damas, rue Grenelle St.-Honoré, n°.
Batiste aîné, rue St.-Honoré, n°. 346
Armand, rue de Richelieu, n°. 24.
Lafond, rue des Petits-Champs, n°.
Lacave, rue des F. S.-Germ. l'Auxerr
Devigny, rue du Hazard, n°. 15.
Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
Michelot, rue de Richelieu, n°. 35.
Cartigny, rue Sainte-Anne, n°. 43.

Mesdames

Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
Mars, rue n°. du Luxemboug, n°. 2.
Bourgoin, rue Ménars, n°. 10.
Volnais, même rue.

Duchesnois, rue de la Ferme des M.
Georges, rue Duphot, n°. 15.
Dupuis, rue de Richelieu, n°. 18.
Demerson, rue de Richelieu, n°. 15.
Dupont, rue Sainte-Anne, n°. 14.
Leverd, rue de la Paix, n°. 8.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Ernest Vanhove, rue Rameau, n°. 6
Faure, rue S.-Germ.-l'Auxerrois, n°. 9
Dumilâtre, rue.
Baudrier, rue de Richelieu, n°. 9.
Firmin, même rue, n°. 49.
Desmouceaux, rue des Fossés St.-Ger
main-l'Auxerrois, n°. 30.
Montrose, rue Thibantodé, n°. 12.
St.-Eugène, rue
Marchand, rue du Pont de Lodi.

Mesdames

Michelot, rue de Richelieu, n°. 35.
Mars aînée, rue Villedot, n°. 9.
Devin, rue des Bons-Enfans, n°. 21.
Régnier, rue de Richelieu, n°. 33.

Secrétaires-soufleurs.

Maignen, rue Chabanais, n°. 6.
Garnier, rue de la Harpe, n°. 59.
Decormeil, caissier, rue du Four-S.-Hon.
Lebert, inspecteur-général, au théâtre.
Maury, inspecteur.
Adam, premier machiniste, rue Saint-Honoré, n°. 374.
Mongellas, chargé des détails, au théâtre.
Madame Jordan, chargée de la location des loges, au théâtre.

ARTHUR DE BRETAGNE, tragédie en 5 actes; par M. ***. (3 *février.*)

La scène se passe à Rouen, dans le palais de Jean, alors roi d'Angleterre. Le jeune Arthur, héritier légitime de Richard Cœur-de-Lion, frère aîné du roi Jean, et neveu de ce même roi, qui a usurpé son héritage, est retenu prisonnier dans la tour de Rouen. Rutland, gouverneur du jeune prince, a eu la bassesse de le livrer à Jean, et, pour mieux voiler son crime, il s'est remis lui-même entre les mains de l'usurpateur, qui doit, par des honneurs, acquitter le prix de cette trahison.

Une bataille a lieu sous les murs d'Evreux. Constance, duchesse de Bretagne et mère d'Arthur, est à la tête de son armée; mais le sort trahit la bonne cause, et Constance est prisonnière : c'est alors que le duc de Norfolk, premier ministre de Jean, homme d'une vertu sévère, quoique dévoué à un tyran, engage son maître à cimenter la paix, en accordant la liberté aux captifs, et à faire admettre Arthur, son neveu, au partage des domaines français qui lui sont échus en partage.

Cependant Rutland, bourrelé de remords, se repent du crime qu'il a commis en livrant Arthur au tyran. Constance l'interroge sur les événemens

qui l'ont fait tomber, ainsi que le j
prince, dans les mains de Jean S
Terre. La honte empêche Rutlan
répondre. Bientôt Constance jouit
bonheur de presser son fils dans ses b
elle lui fait connaître que la liberté
est offerte sous la condition de reno
à l'alliance de Philippe-Auguste, ro
France, qui s'est armé pour venger
droits d'Arthur, et dont l'armée est
aux portes de Rouen. Arthur s'indi
d'une telle proposition ; il aime mi
rester dans les fers que de manquer à
foi, et Constance se félicite de trou
dans son fils d'aussi nobles sentimens

Au refus de Constance et d'Arthu
Jean donne de nouveaux ordres ;
jeune prince est séparé de sa mère
reconduit à la tour. Norfolk, annon
que le roi ne veut plus faire de traité
vainement Constance sollicite le mini
tre d'abandonner la cause d'un perfide
l'heure des combats est arrivée ; Norfol
se rend près de son maître, et promet
Constance de protéger son fils.

La fortune abandonne les armes d
Jean ; ses soldats ont passé sous les dra
peaux français ; Philippe, vainqueur
va entrer à Rouen. Jean fait appele
Constance ; il lui déclare, que si elle
veut sauver ses jours et ceux de son fils,
il faut qu'elle signe une lettre qui invite
le roi de France à s'éloigner. Constance
le refuse, et la mort d'Arthur est réso-
lue. C'est Rutland que Jean choisit pour
assassiner son neveu. Rutland repousse

avec horreur la proposition du roi, qui lui offre la place de ministre ; mais enchaîné au tyran par les liens du crime, il finit par céder, dans l'espoir de voir anéantir les preuves de sa trahison.

Au moment d'assassiner Arthur, le poignard tombe des mains de Rutland ; il avoue son forfait au jeune prince, qui ne lui témoigne pas moins le plus tendre attachement. Non-seulement, Arthur lui pardonne, mais il jure de ne révéler ce secret à qui que ce soit.

Bientôt Norfolk ramasse un poignard et demande où est l'assassin. Arthur dit, en prenant Rutland par la main :

Duc, il a disparu, le défenseur me reste.

Instruit du barbare dessein de son maître, Norfolk réclame, avec toute l'autorité de la vertu, la parole solennelle que l'usurpateur a donné de respecter les jours de son neveu ; parole dont il s'est lui-même rendu garant. Le ministre, trompé par l'hypocrite perfidie du tyran, qui paraît consentir à délivrer Constance et à épargner Arthur ; mais qui, prêt à s'embarquer pour l'Angleterre avec son prisonnier, le frappe de sa propre main au moment où les Français, déjà maîtres de la ville, allaient briser les fers du jeune prince. Rutland périt aussi ; et Norfolk, désabusé trop tard, abjure enfin la cause du lâche Jean Sans-Terre.

Comme on a dû le voir par cette ana-

lyse, le plan de cet ouvrage est conçu. Mais le style et quelques c indignes du ton de la tragédie, o cité de violens murmures. La toi tombée au bruit des sifflets. On att cet ouvrage à l'auteur de *Brunéh* tragédie représentée sur le même tre, le 24 février 1810. (Voyez le *morial* de 1811.)

HENRI IV ET MAYENNE, ou le Bie le Mal, comédie en 3 actes et en pr par M. ***. (10 *février.*)

La scène se passe au village de R ny, chez un fermier, nommé Thiba qui, depuis quelque tems, a la ma de s'occuper de politique. De royali qu'il était, il est devenu grand partis des *ligueurs*, et a dit à Julien, son fi qu'il ne le marierait avec une jeune c pheline, appelée Annette, que qua M. de Mayenne serait vainqueur. Ma guerite, femme de ce fermier, et bell mère de Julien, a promis au contrai de l'unir à Annette, lorsqu'Henri I ferait son entrée à Paris. Les deu époux ne peuvent s'accorder sur c point, quoiqu'ils fassent du reste un très bon ménage.

La bataille d'Ivry s'est donné depui deux jours, et un officier blessé a demandé un asyle à Thibaut, qui ne doute pas que cet inconnu ne soit un des généraux du duc de Mayenne. C'est le duc

lui-même qu'Henri a mis en déroute, et séparé de son armée. Le chevalier d'Aumale vient trouver le duc, et lui annonce que, de concert avec Némours, il a rassemblé les débris de leur parti à quelques lieues de Rosny, et que, pour ranimer l'ardeur de ses soldats, il a répandu le bruit de la mort du Roi, tandis que le roi au contraire, après sa victoire, est venu coucher au château de Rosny.

Le duc de Mayenne, au portrait qu'on lui fait d'un certain Raymond, simple officier de l'armée royale, qui a sauvé la ferme de Thibaut du pillage, croit reconnaître Henri IV. Il conçoit avec d'Aumale le projet d'enlever le roi; mais il manque absolument d'argent pour mettre ce projet à exécution, et pour appaiser les troupes qui ne sont point payées. C'est dans la bourse de Thibaut qu'il va puiser les secours qu'il demande. 28,000 francs en or, destinés à la dot d'Annette et à acquitter le prix d'une ferme, lui sont remis par Thibaut, à l'insu de Marguerite, qui, de son côté, informée par l'officier Raymond que le roi a besoin d'argent, offre ces vingt-huit mille francs, sans en prévenir son mari. Henri refuse cette offre par délicatesse, et se trouve en présence de Mayenne, qu'il n'a pas vu depuis quinze ans. Henri ne reconnaît pas le duc, mais il en est reconnu. Cette scène très-inconvenante se termine par l'avis secret que Marguerite donne au roi de

se défier de l'officier blessé, qui est un ligueur, et le contre-avis que Thibaut donnne au duc de se méfier de Raymond, qui fait partie de l'armée royale.

Henri IV et Mayenne s'expliquent sur leur cause, et défendent leurs droits. Le roi montre dans cet entretien une grandeur d'âme et une générosité dignes de lui. Mayenne lui-même ne peut se refuser à lui rendre cet hommage. Ce chef de révoltés ne fait pas moins tous ses efforts pour mettre son plan à exécution. Il cherche à séduire les villageois et à les entraîner dans son parti ; et au moment où il va tenter l'attaque de l'escorte du roi, il est mis en déroute. Thibaut et les siens sont les prisonniers de Henri, qui pardonne et les rend à Marguerite....

Ici l'orage qui grondait depuis longtems a éclaté avec tant de violence, que nous ignorons si Thibaut retrouve sa fortune, et si les amans sont unis. Ceux de nos lecteurs qui désireraient en être instruits peuvent s'adresser aux auteurs, qui ont été quelquefois plus heureux au théâtre..... *de la rue de Chartres.*

La Comédienne, comédie en 3 actes et en vers, par M. *Andrieux.*

(6 *mars.*)

Un jeune officier, nommé Sainville, a conçu une vive passion pour Hen-

riette, fille d'une actrice et nièce d'un acteur de Bordeaux. Il a formé le projet de l'épouser; mais M. de Gouvignac, ancien major d'infanterie et oncle de Sainville, s'y oppose formellement.

Une veuve, que des malheurs ont forcé de monter sur le théâtre, et qui remplit au spectacle de Bordeaux le premier emploi, sous le nom de Mad. Belval, s'intéresse beaucoup au sort des deux amans. Elle a beaucoup connu, à Grenoble, M. de Gouvignac, qui était l'ami de feu son mari, et même il n'a tenu qu'à elle de devenir la tante de Sainville. Elle rencontre bientôt cet oncle, qui ne venait à Bordeaux que pour enmener son neveu. Mad. Belval, dont le mari s'appelait Courmon, se garde bien de lui dire qu'elle est comédienne. Elle l'invite à venir la voir. Gouvignac s'empresse de se rendre chez son ancienne amie, Mad. Courmon; il y trouve Sainville, et engage l'actrice à combattre le caprice de son étourdi de neveu.

Mad. Belval-Courmon lui présente Henriette comme sa nièce; Gouvignac qui ignore que c'est la maîtresse de Sainville, est tellement enchanté de la candeur et des grâces de cette jeune personne, qu'il désire que son neveu parvienne à lui plaire. Arrive le directeur du théâtre de Bordeaux, Daricourt, tuteur d'Henriette, et que madame Belval fait passer pour un financier. Il tient

précisément cet emploi, et lorsqu'il dit qu'il est *directeur*, madame Belval s'empresse d'ajouter *des domaines*. Elle s'amuse beaucoup

« De voir ce bon major, *si plein de vaine gloire*,
» Et des comédiens ennemi déclaré,
» D'actrices et d'acteurs être à table entouré. »

Gouvignac est enchanté de la société qu'il a vue; les hommes lui ont paru avoir du mérite et les femmes un excellent ton. Gouvignac se passionne de nouveau pour son ancienne amie, qui profite de l'ascendant qu'elle a sur son esprit pour faciliter le mariage de Sainville. Mais madame Belval est obligée de se rendre au théâtre pour y jouer la *Gageure imprévue*. Elle laisse chez elle Gouvignac. Il reçoit la visite d'une jeune actrice mécontente, qui, le prenant pour un directeur de théâtre, offre de lui donner un échantillon de ses talens. Gouvignac découvre enfin la vérité; il aime lui-même madame Belval, comment ne consentirait-il pas au mariage de Sainville avec Henriette? Cependant madame Belval prétend qu'elle ne peut épouser l'oncle, étant déjà mariée, et le neveu épouse dans Henriette, non une actrice, mais une artiste qui s'est livrée à la peinture.

Cet ouvrage, parfaitement écrit, fait honneur au talent de M. Andrieux. On y a remarqué des vers d'un excellent

comique ; le troisième acte a paru froid, le dénouement est mal amené. Cependant le public a bien accueilli cette comédie ; qui malgré le succès qu'elle a obtenu, n'a eu qu'un très-petit nombre de représentations.

ALEXANDRE ET APELLES, comédie en 1 acte et en vers, par M. *Delaville*.

(29 *avril*.)

Au lever du rideau, Apelles est plongé dans une sombre mélancolie dont rien ne peut le distraire. Eudore, son jeune élève, cherche en vain à le consoler, et devine bientôt le secret de son maître. Apelles aime sans espérance celle qui fait les délices du plus grand héros, son bienfaiteur et son prince.

Delicias domini ; nec quid speraret habebat.

Appelles veut fuir : l'honneur lui en fait un devoir ; mais il apprend que l'amour d'Alexandre n'est pas payé de retour par Campaspe. Il consent à rester, à achever même le portrait de sa belle maîtresse, qu'Alexandre lui avait commandé. Eudore, pendant la séance que Campaspe donne à Apelles, se cache derrière un tableau ; le bruit que fait le jeune étourdi interrompt le tête-à-tête, et indispose Apelles contre lui. Eudore, chassé par son maître, court implorer la faveur d'Alexandre, qui le questionne sur le motif du courroux d'Apelles. Le

roi ne doute plus qu'il ne soit trahi : il jure de se venger; mais sa grande âme surmonte la faiblesse où l'amour l'avait entraîné ; il pardonne à Apelles, et l'unit à Campaspe.

Cet ouvrage, quoiqu'excessivement froid, a obtenu du succès ; le style se distingue par une pureté et une élégance qui annoncent un poète exercé.

LE MARIAGE DE ROBERT DE FRANCE, ou la Magie en défaut, comédie en 1 acte et en vers, à l'occasion du Mariage de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry ; par M. *Vieillard*. (22 *juin*.)

La scène est dans un village du Bourbonnais, sur la route de Paris. Thibaut, ancien soldat du roi Louis IX, tient l'auberge du lieu, qu'il a décorée du nom de *la Couronne de France*.

Une jeune et belle voyageuse vient de descendre à cette auberge. Qui est-elle ? c'est ce que l'aubergiste ignore, attendu que les dames du bon vieux temps avaient l'agrément de voyager sans passe-port, et par conséquent gardaient facilement l'incognito dans les hôtelleries. Mais le spectateur apprend que cette dame est Clémence, nièce de sire Bérenger, châtelain du pays. Tombée dans la disgrâce de son oncle, parce que Roger, son époux, a combattu dans les rangs des Flamands contre la France, elle vient solliciter de cet oncle, qui ne

l'a point vue depuis son enfance, son pardon et celui de Roger.

La curiosité de Thibault va encore être mise en défaut sur un autre point ; il apprend qu'un grand personnage va arriver dans son auberge, mais qu'il ne se fera point connaître. Que faire en pareil cas ? consulter un fameux astrologue nommé Zodiacabalus, qui habite ce village. Le grand homme, consulté, a la bonté de convenir qu'il sait parfaitement quel est l'étranger mystérieux, seulement il ne peut pas le nommer..... parce que, dit-il, *c'est un mystère*.

Il paraît que le sorcier est la discrétion même ; car il ne peut non plus désigner à Clémence, qui le consulte, ni son nom, ni son état. Enfin Bérenger est obligé d'apprendre au grand homme, *qui sait tout*, que Robert, roi de France, fils de Louis IX, et frère de Philippe-le-Hardi, vient d'obtenir la main de la princesse Béatrix, qui doit se rendre incognito dans le village où le cortège royal va également arriver. Oh ! pour le coup, Zodiacabalus croit pouvoir se lancer. La dame qui cache son nom est infailliblement Béatrix ; il proclame Clémence princesse, et tout le monde vient lui rendre hommage, jusqu'à Bérenger, auprès duquel elle profite de l'erreur pour plaider sa cause et celle de son époux.

Bientôt Robert arrive accompagné de Roger. Le prince est déguisé en troubadour ; Roger porte l'armure de cheva-

lier. Nouvelle méprise, par suite de laquelle ce dernier est pris pour le prince. Robert lui-même confirme cette opinion. Il connaît le secret de Roger et protège le jeune guerrier.

Bérenger, qui reparaît, partage l'erreur commune; il faut que Clémence le détrompe en se jetant à ses pieds et en demandant grace pour son mari qu'elle lui désigne.

Ce dénouement, prévu dès les premières scènes, a fait éclater l'orage, que le respect et les convenances avaient comprimé.... Des scènes froides, insignifiantes, une intrigue absolument nulle ne pouvaient, malgré la circonstance pour laquelle cet ouvrage avait été fait, le sauver d'une chûte méritée. Les spectateurs n'ont pas sifflé, mais les cris multipliés de *vive le Roi! vive le duc de Berry!* ont forcé les acteurs au silence, et ont prouvé à l'auteur qu'il avait manqué son but.

CHARLEMAGNE, tragédie en 5 actes, par M. *Lemercier*. (*27 juin.*)

Charlemagne a soumis l'Aquitaine, la Lombardie, la Bavière; il jouit en paix de sa gloire, et partage son tems entre les soins de son empire et les douceurs de l'amour. Regine, l'une de ses maîtresses, de laquelle il a un fils nommé Hugues, s'est vainement flattée d'obtenir un jour le titre de son épouse.

L'empereur, malgré sa longue tendresse pour elle, ne peut consentir à la placer sur le trône. Sur ces entrefaites, une princesse illustre (Irène) a dépêché un ambassadeur au monarque français pour lui offrir sa main; et le prince, flatté d'une telle conquête, oublie que la main qui lui est offerte est encore sanglante d'un double meurtre; qu'Irène a massacré son époux, son fils... Cette alliance lui paraît sortable, il l'accepte; et dans un entretien avec sa maîtresse, il lui confie le projet de cet hymen, ordonné, dit-il, *par la raison publique*. Régine s'effraie en songeant au sort du premier époux d'Irène; mais l'empereur la rassure en la prevenant qu'il prendra toutes les précautions possibles contre un pareil accident.

Le prince rassemble les grands de sa cour; il les interroge sur la situation de l'Empire; il apprend par eux les succès de son fils et la soumission des grands vassaux de la couronne; il leur communique ses desseins et leur fait part de l'heureux hymen qui va l'unir à la Sémyramis de Bysance; cette nouvelle reçue avec indifférence par Alcine et Theuderie, consterne Hastrate, frère de Régine, qui jure en secret de venger l'affront fait à sa sœur. Déjà ce jeune ambitieux a entretenu une correspondance criminelle avec Pépin, fils illégitime de Charlemagne qui cherche à détrôner son père; il partage les vœux et les projets du batard royal, et l'hymen

de l'empereur le décide à hâter l'instant de la vengeance.

Théodore, fils de Tassilon, duc de Bavière, qui, deux fois vaincu par Charlemagne, s'est deux fois révolté contre son vainqueur, prend part à cet horrible complot ; tandis que les conspirateurs conviennent entr'eux de profiter du rendez-vous accordé par l'empereur à Régine pour le frapper dans la nuit. Hugues, qui s'était glissé auprès d'eux, jette un cri d'épouvante qui leur fait craindre d'être découverts ; Hastrate, qui un instant auparavant avait stipulé les intérêts de son neveu ; est prête à se poignarder lui-même pour se garantir d'une funeste indiscrétion... Aux cris du jeune prince, Régine accourt, et les conjurés se séparent.

L'empereur a comblé de nouveaux bienfaits le frère de sa maîtresse ; mais la reconnaissance est sans pouvoir sur l'âme d'un ambitieux. Hastrate ose faire à sa sœur l'aveu du crime qu'il médite. Ni les larmes, ni les prières, ni les supplications de Régine ne peuvent l'émouvoir ; elle frémit, elle s'indigne surtout de l'espoir de son frère qui place son illustration dans le succès de cette affreuse trame... Mais Hastrate n'écoute que sa haine, et, pendant que sa sœur écrit en secret à Charlemagne de différer l'heure du rendez-vous, il séduit un esclave nommée Gérolde, pour assassiner le fils de Régine.

La lettre écrite par Régine a été in-

terceptée ; le monarque arrive au rendez-vous ; à l'instant Hastrate et les conjurés se précipitent sur ses pas. Theuderic et ses fidèles soldats accourent pour le défendre ; Charlemagne voit briller un poignard dans les mains de Régine et craint de la trouver coupable ; Theuderic désigne hautement Hastrate qui rejette avec adresse une partie de l'accusation sur son propre accusateur. Le souverain redoute une affreuse lumière, et, dans cette perplexité, il s'éloigne en permettant le combat entre les deux courtisans qui se sont réciproquement menacés. Hastrate choisit le moment où il est seul pour remettre Hugues aux mains de Gérolde, mais l'esclave attendri laisse tomber le fer qui devait trancher les jours du jeune prince, et, maîtres tous deux des secrets d'Hastrate, ils courent les révéler à l'empereur.

Charlemagne n'a pu sortir de cette affreuse incertitude ; Régine s'obstine à garder le silence ; son héroïque amitié lui laisse endurer tous les reproches du monarque. Tout-à-coup Hugues et Gérolde se présentent. Le jeune prince déclare tout, et Gérolde fait l'aveu de son crime ; les preuves s'accumulent ; Hastrate et Théodore confondus sont livrés au dernier supplice. La lettre de régence trouvée sur l'un des coupables justifie la mère de Hugues, qui, recommandant le jeune prince à la tendresse de son illustre père, court ensevelir ses erreurs dans un cloître.

Cette tragédie, écoutée d'abord avec faveur, a bientôt excité des marques d'improbation; nous n'osons affirmer qu'elles n'aient pas été le résultat d'une cabane. Des bravos, des sifflets se sont tour-à-tour fait entendre. En un mot, le succès a été vivement contesté.

LA PENSÉE D'UN BON ROI, tableau villageois en 1 acte et en prose, à l'occasion du mariage de S. A. R. Mgr. le duc de Berry, par M. *Dubois*.

(*29 juin.*)

Le brave *Enavant*, vieil invalide, a adopté une jeune personne sage et vertueuse. Il voudrait l'unir à un chasseur de la Garde qu'elle aime et dont elle est aimée; mais ce militaire est fils du greffier du village, M. Darocher qui, destinant à son fils Henri une dot de 2000 fr. exige que la future soit aussi riche que le prétendu. La chose est impossible; Victorine n'a pour fortune que ses charmes. Au milieu de la joie publique Victorine et son amant sont au désespoir; celui-ci a suivi la princesse depuis son débarquement: il a été témoin de l'enthousiasme que sa présence a excité dans tous les cœurs. Cette allégresse, que les apprêts de fête du village rappellent encore à Henri, ne peut dissiper le chagrin des deux amans.

Cependant en parcourant le *Journal de Paris*, madame Lefranc, amie de la

jeune Victorine, y lit l'ordonnance de de S. M. relative aux mariages célébrés avec l'argent destiné aux fêtes de la Capitale. Ah! mes enfans, vous voilà marié, s'écrie-t-elle! Tout le village s'est fait une loi de contribuer à la solennité de la fête, à l'élévation de l'arc de triomphe, à la beauté de l'illumination, au banquet, etc., etc.; etc.. « Que notre Maire voie cette ordre du Roi... et... vous voilà mariés, notre village se glorifiera d'imiter l'exemple de Paris, et au lieu de dépenser notre argent en réjouissances passagères, nous remplacerons un plaisir par un bienfait qui reste. »

En effet tout le village se hâte de suivre la noble impulsion qui lui est donnée, et le Maire, en offrant à Victorine les sommes recueillies pour la fête, accomplit *la pensée d'un bon Roi*, honore la vertu et récompense la valeur d'un vieux guerrier.

Cette bluette, fort agréablement écrite, a obtenu du succès

LAQUELLE DES TROIS? comédie nouvelle en trois actes et en prose, par madame *Petit Vanhove*. (20 *juillet*.)

Le comte d'Olbreuse vit dans [illegible] château où il reçoit une société [illegible]; il est dans l'intention de m[illegible] son fils, jeune homme [illegible], qui ne peut regarder une [illegible] sans avoir envie de l'aimer. Voulant diriger le choix de cet étourdi, M. d'Olbreuse

s'entend avec sa nièce, madame de Volmar, jeune et jolie veuve, qui a de la raison comme un sage, et de l'esprit comme un démon Il l'engage à déterminer Alphonse à épouser Eugénie d'Hasfeld, petite personne très-riche, dont le comte est le tuteur, et que son fils poursuit de ses hommages.

Dans ce même château habitent deux autres personnages intéressés à rompre l'hymen projeté, Varicourt, amant d'Eugénie, et madame de Clinville, femme adroite, spirituelle et coquette à l'excès qui, dédaignant maintenant les vœux d'un certain marquis de Florvelle, qui devait l'épouser avant d'avoir dissipé son patrimoine, élève ses prétentions jusques sur Alphonse, et se promet de l'éblouir par l'apparence d'une tendresse profonde, moyen de séduction infaillible. Elle favorise les amours d'Eugénie et de Varicour, et pour se débarrasser des inquiétudes que lui donne madame de Volmar, assez jolie pour mériter l'attention de son cousin, elle lui apprend que M. de Florvelle aspire à sa main, et qu'il doit en faire la demande à son oncle; madame Volmar refuse son consentement à cette démarche, et déclare que jamais elle ne sera l'épouse du marquis.

Les agaceries de madame Clinville ne pouvaient manquer sans effet sur un jeune homme du caractère d'Alphonse; séduit par la coquette, il a oublié l'ingénue, et lorsque madame de Volmar

emploie toutes les ressources de son éloquence pour l'engager à céder aux desirs de son père, et à recevoir la main d'Eugénie.... Elle apprend de lui-même que son goût pour la pupille de son oncle a cessé : la comparaison qu'Alphonse a faite du caractère simple et presque niais d'Eugénie, avec l'humeur vive, enjouée de madame de Clinville, est une des principales causes de son inconstance ; il veut une femme capable de penser, susceptible d'aimer avec passion.... Eugénie ne possédant à ses yeux aucun de ces deux avantages, il y renonce sans peine ; séduit par les attraits de madame de Clinville, il lui offre le titre de son épouse. Alphonse va vite en amour, et le nouvel objet de sa tendresse n'a garde de l'arrêter en chemin.

Bientôt témoin caché d'un entretien entre Eugénie et madame de Volmar, il apprend qu'il a été joué ; que ce qu'il regardait comme une absence d'esprit n'était qu'un excès de précaution de la jeune personne, qui avait mis ses soins à lui déplaire, afin qu'il cessât de la poursuivre et ne cherchât plus à enlever à Varicour un bien qui depuis long-tems lui appartenait. Cette confidence délivre Alphonse de la crainte qu'il éprouvait d'avoir inspiré une passion à Eugénie ; elle lui apprend à se défier des apparences; mais c'est une leçon perdue pour un amant bien épris qui ne voit que par les yeux de l'objet qu'il aime ; dans cette scène Alphonse annonce à sa cou-

sine qu'il vient d'engager sa foi à madame de Clinville, et madame de Volmar, qui ne désire que le bonheur de son parent, fait sur cet hymen quelques réflexions qui, sans changer la résolution d'Alphonse, atténue la force de son amour.

C'est dans ce moment que se présente madame de Clinville; se croyant trop sûre du pouvoir de ses attraits pour se contraindre plus long-tems, elle laisse éclater ses soupçons jaloux sur madame Volmar; la chaleur avec laquelle Alphonse défend sa cousine l'éclaire sur la maladresse qu'elle vient de commettre; elle s'aperçoit trop tard qu'Alphonse aime Mad. de Volmar plus qu'il ne le croit lui-même, elle redouble de soins, d'adresse pour retenir un cœur prêt à lui échapper; son courage augmente en raison des difficultés; dans son embarras elle cherche à tirer parti de Florvelle, mais l'indolence du marquis ne lui permet pas de la servir.

Les reproches de madame de Clinville ont désanchanté Alphonse et lui ont fait connaître l'état de son cœur; il croyait n'avoir qu'une tendre amitié pour sa cousine; il s'aperçoit qu'un sentiment plus vif l'entraîne vers elle. Il en est certain au plaisir qu'il ressent à son approche. Cette fois ce n'est plus en ami, c'est en amant qu'il s'exprime, et madame de Volmar qui, dans le courant de la pièce, a reçu de son cousin mille confidences pour les autres, en reçoit enfin une pour son compte.

Ainsi, dans l'espace d'une matinée, l'inconstant a vu, aimé trois jolies femmes, mais *laquelle des Trois* se décidera-t-il enfin à choisir pour épouse?

Son choix n'est plus douteux. Si le charme, l'ingénuité, si les grâces de l'innocence l'avaient intéressé dans la personne d'Eugénie; s'il avait été séduit, entraîné par la vivacité spirituelle, par la passion supposée de madame de Clinville, il est fixé par l'attachement vrai, sincère de madame Volmar. Il trouve réuni dans sa cousine tous les attraits qui inspirent l'amour; toutes les vertus qui commandent l'estime; payé de retour, il court avouer sa tendresse à son père, à l'instant où le comte préparait tout pour le mariage de son fils avec madame de Clinville.

Les projets de notre coquette sont déjoués. Sans s'en douter elle a arrangé les affaires de tout le monde, elle n'a échoué que dans les siennes; pour dernière disgrâce, M. de Florvelle, à qui elle essaie de retourner, l'arrête à moitié chemin, afin de lui épargner la douleur d'un refus; elle sort, et M. d'Olbreuse consent au double hymen de Varicour et d'Eugénie, de madame de Volmar et de son fils.

Cet ouvrage est écrit avec goût et délicatesse, mais il est froid et dénué de comique et d'intérêt. Madame Talma, qui en est l'auteur, l'avait choisi pour sa représentation de retraite; le public, qui d'avance était dans le secret, a

écouté la pièce dans le silence, il n'a pas voulu, à l'instant même où il recevait ses adieux, affliger une actrice qui a si souvent contribué à ses plaisirs et mérité ses suffrages.

LA FÊTE DE HENRI IV, comédie en un acte, en vers libres, à l'occasion de la fête de S. M., par M. *De Rougemont.* (*23 août.*)

La scène se passe au village d'Argenteuil, un an après le couronnement du *Béarnais*, dont on célèbre l'anniversaire. Tous les habitans se sont bien promis de se rendre ce jour là à Paris pour y contempler le bon Roi. Gervais, riche laboureur, est à la tête de cette *levée en masse*, pour laquelle on est sûr que personne ne manquera au rendez-vous. Cependant Pauline, sa fille, ne sera point du voyage; elle ne veut pas se trouver avec Bastien, qu'elle déteste depuis la veille, parce que c'est un jaloux qui se fâche quand on danse avec d'autres que lui. Dans sa colère elle épouserait plutôt Lavarenne : c'est un officier *en retraite* qui habite ce village. Il a jadis servi sous Mayenne; mais, loin qu'il ait conservé quelque chose du *vieux levain de la ligue*, le Roi n'a pas de sujet plus dévoué.

Thomas, l'un des premiers vignerons d'Argenteuil et le meilleur buveur du canton, madame Leblanc, riche fermière du lieu, partagent le mêmes trans-

ports ; le moment du départ est arrivé ; mais quel contre-temps ! Les habitans du village voisin, pour se venger de ce que Gervais avait refusé de réunir sa joyeuse troupe à la leur, ont, pendant la nuit, passé la rivière dans les bateaux qu'on avaient préparés, et les ont amarrés à l'autre bord. Plus d'espoir d'arriver assez à temps dans la capitale pour fêter le bon Henri. Eh bien ! Gervais a chez lui le buste du Roi chéri ; ce sera à cette image révérée que les hommages s'adresseront, et la fête aura lieu dans le village même. Oui, c'est là qu'on le couronnera ; un concours est ouvert, et celui qui, au jugement de Gervais, aura été le mieux inspiré dans le choix de sa couronne, obtiendra, si c'est un garçon, la main de Pauline ; un mari, si c'est une fille ; cent flacons de bon vin, si c'est Thomas, qui a déjà assez d'une femme et n'a jamais assez de bouteilles.

Les concurrens sont en présence ; Thomas, entrant le premier dans la lice, dépose sur le buste d'Henri IV une couronne de pampre.

Le monarque qui boit (dit Thomas), le
souverain qui rit,
N'ont jamais fait pleurer personne.

Rose, Sophie et Annette, jeunes villageoises, qui ont préparé leur hommage *en société*, quoiqu'il n'y ait qu'un mari à gagner, offrent, au plus galant des monarques la couronne de roses, et la première dit, au nom du joli trio :

D'un sexe qu'il chérit, douce et discrète offrande,
Moi, je couronne en lui l'amour qu'il a pour nous.

Rose obtient un *accessit*; Gervais satisfait l'embrasse; mais le prix est encore à donner; madame Leblanc se présente avec une couronne d'épis. Qui ne se rappelle à l'instant la capitale assiégée par Henri, et menacée d'une horrible famine?

Il allait le soumettre en Roi;
Sa bonté parle; il le nourrit en père.

Lavarenne pose sur le front du monarque une couronne de laurier et Bastien, qui en apporte une d'olivier, est proclamé vainqueur et reçoit la main de Pauline.

Gervais invite les autres concurrens à reprendre leurs couronnes.

Que dites-vous? n'en déplacez aucune;
O mes amis, toutes lui vont si bien!

Tel est l'avis de madame Leblanc; il est adopté.

Cette petite pièce a réuni tous les suffrages.

LE MÉDISANT, comédie en trois actes, et en vers, par M. *Gosse*.
(2 *septembre*.)

La scène est dans un hôtel garni. Dubreuil (c'est le nom du médisant) est

venu à Paris pour suivre un procès d'où dépend une partie de sa fortune. Ce procès est gagné; mais Dubreuil, que le séjour de la capitale a séduit, éloigne de jour en jour le móment où il doit rejoindre en province son épouse et sa fille; et, pour se livrer tout entier et sans risque au plaisir de la médisance, il change son nom en celui de Valcès. (C'est celui sous lequel il est connu dans l'hôtel).

Comme tous les médisans, Valcès amuse et révolte: on le recherche d'abord, on le craint ensuite, on finit par le fuir. Ses médisances ont déjà chassé de l'hôtel plusieurs personnes, ce qui déplait à Lefranc, dont le neveu s'avise de singer Dubreuil, et de même que son patron, n'épargne personne.

Deux femmes, qui habitent l'hôtel de Lefranc, et qui y vivent mystérieusement, sont surtout l'objet des plaisanteries de Valcès. La mère se fait appeler madame Laure; sa fille ne la quitte pas, elle est courtisée par un jeune homme nommé Duvernoi, qui n'attend que le consentement de son père pour l'épouser.

Sur ces entrefaites M. Duvernoi arrive. L'amour de son fils pour la jeune inconnue alarme son esprit, et lui fait craindre qu'il ne soit la dupe d'une intrigante. Il désire se procurer des renseignemens sur la mère et la fille; on lui indique Valcès; celui-ci paraît, et Duvernoi reconnaît en lui son ami Du-

breuil qui, donnant un libre cours à ses saillies, lui trace le tableau satirique des mœurs de la capitale.

Duvernoi blâme sa manie, et, après s'être fait expliquer la cause de son changement de nom, il lui demande des nouvelles des objets de sa tendresse. Ma fille est charmante, dit Dubreuil, ses lettres portent l'empreinte d'une âme sensible, d'un cœur droit, d'un esprit juste....Notre médisant se trouve bientôt chargé par Duvernoi, du soin de découvrir quelles sont les femmes qui ont attiré son fils chez elles et favorisé la passion de ce jeune homme. Valcès s'acquitte avec empressement de ce message; il se fait annoncer chez madame Laure, qui refuse de le recevoir. Ce refus le pique, et sa médisance s'exerce aussitôt sur la mère et la fille : à l'entendre, l'une est une coquette, l'autre une fausse ingénue; c'est du moins ainsi qu'il les peint à Duvernoi, lequel ordonne à son fils de renoncer à son amour et de se préparer à quitter Paris.

Cependant avant de partir, Duvernoi père serait bien aise de s'assurer de la vérité des rapports de son ami; il cherche les moyens de voir ces dames; la mère se présente, c'est madame Dubreuil, l'épouse du prétendu Valcès, que la longue absence de son mari avait inquiétée. Elle s'est logée près de lui pour épier ses actions et tâcher de trouver l'occasion de le corriger de sa médisance. D'après la conduite de Dubreuil, et les propos satiriques qu'il vient de

se permettre, elle conçoit un projet, dans lequel Duvernoi accepte un rôle avec plaisir. Dubreuil, qui ne se doute pas de ce qu'on lui prépare, rentre gaiement, et raconte à son ami qu'il vient de voir passer deux provinciaux de leur connaissance.

Duvernoi lui réitère ses remercimens pour le service qu'il lui a rendu ; Valcès le confirme de nouveau dans la mauvaise opinion qu'il a de ses voisines ; sa malignité spirituelle va jusqu'à médire de l'époux absent. Au milieu de cette scène, on apporte à Dubreuil une lettre qu'un voyageur vient de laisser à l'hôtel; il l'ouvre et reconnaît l'écriture de sa fille. Pauline se plaint amèrement à son père de propos calomnieux dont elle a été l'objet ; elle le conjure de venir au plutôt la consoler, la venger des outrages dirigés contre elle par une personne dont elle ignore le nom.

Cette nouvelle accable Dubreuil : attaquer sa fille..... calomnier l'innocence, sont à ses yeux paternels deux crimes affreux dont il doit tirer vengeance : mais quel est le coupable ? il l'ignore, et voilà son esprit médisant qui, tout en blâmant la calomnie dont sa fille est victime, calomnie à son tour. Je devine, dit-il à Duvernoi, je devine quel est le misérable auteur de cette atrocité. Il passe en revue plusieurs personnages qu'il soupçonne et dont il fait la satire, et n'est interrompu que par Duvernoi fils, qui vient lui demander raison des

propos injurieux qu'il s'est permis de tenir contre deux femmes que leurs vertus auraient dû mettre à l'abri de sa médisance. Dubreuil n'hésite pas à satisfaire aux désirs du fils de son ami ; il va sortir ; l'étrangère qu'il a calomniée se présente ; qu'on juge de sa confusion !... Pour l'augmenter encore, s'il est possible, Pauline vient chercher dans ses bras un asile contre la médisance. Entouré de sa femme, de sa fille, de ses amis, Dubreuil se trouve forcé de médire de lui-même, et de supporter les traits satiriques de tout ce qui l'environne.

Rose, enfin, vient annoncer que M. Valcès, dont la médisance a tant affligé tout le monde, vient de quitter l'hôtel, à la grande satisfaction des locataires, et Dubreuil, qui du moins n'a pas eu à rougir de ses torts envers sa fille, consent à l'unir au jeune Duvernoi.

Cette comédie joint au mérite du style, un plan bien conçu des situations dramatiques, des scènes fortes et bien filées. Plusieurs portraits dessinés avec esprit, ont excité des applaudissemens unanimes. Le succès a été des plus brillans.

L'ANNIVERSAIRE, ou une Matinée de Philippe-Auguste, comédie en un acte et en vers, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. Louis XVIII, par MM. *Théaulon* et *Rancé*. (*16 novembre.*)

Un comte de Dreux qui a porté les

armes contre son maître, ainsi que cela se pratiquait à cette époque, où le gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, a reconnu ses torts, et, vassal soumis, il a renouvelé son serment de fidélité au Roi de France. Dans la crainte que ce retour à la vertu ne paraisse aux yeux des courtisans un pas vers l'ambition, il a résolu de vivre dans ses terres; là il se dispose à célébrer l'anniversaire de la fête de Philippe-Auguste, et à conclure le mariage de sa fille Héloïse avec le jeune duc de Montfort; mais le Roi a refusé son consentement à cet hymen, et Monfort vient, malgré la défense qui lui a été faite par S. M. de retourner au château, prévenir le comte de ce contre-tems. Ce refus n'est qu'une épreuve, cette défense une précaution prise par le Roi qui se dispose à venir incognito chez le comte, et qui veut s'assurer de ses véritables sentimens; il se présente à lui sous le nom du comte de Rhétel. Son arrivée contrarie singulièrement le père d'Héloïse, qui a invité à une petite fête de famille ses anciens compagnons d'armes, et qui, ne voulant point faire parade de son dévouement devant un courtisan, cherche tous les moyens de s'en débarasser avant l'heure fixée pour la réunion.

Philippe-Auguste et son compagnon de voyage, le comte Roger, conçoivent des soupçons sur l'air mystérieux qui règne dans le château! la présence de quelques gentilhommes armés augmentent leurs craintes.

Le monarque interroge la sœur d'Héloïse, Gabrielle, qui, malgré sa jeunesse, résiste à toutes les questions du Roi, et garde impitoyablement le secret de son père.

Le bruit d'une chasse, l'arrivée d'anciens rebelles, tout concourt à porter l'effroi dans l'âme de Roger et de son maître, lorsque Montfort, surpris par le Roi, qui lui pardonne sa désobéissance, le met dans la confidence de ce qui se prépare. Le monarque veut aussi jouer un rôle dans cette petite fête; il court prendre la place de son buste, et lorsque le comte de Dreux et ses amis font baisser une rideau pour renouveler leur promesse devant l'image du Roi, c'est Philippe-Auguste qui reçoit leur serment. Le prince ne peut plus douter des sentimens du comte et de ses amis; il consent au bonheur du duc de Montfort, et se félicite du retour sincère de ses sujets égarés. Il les engage à ne conserver du passé que le souvenir des vertus qu'il a pu faire éclore; enfin, dit-il,

. . . Bénissant le jour qui nous réconcilie
De nos cœurs réunis entourons la patrie.

L'intrigue de cette petite pièce est faible; on pourrait lui reprocher aussi quelques longueurs qui retardent la marche de l'action; mais ce défaut ne l'a point empêché de réussir: le succès qu'elle a obtenu est dû aux sentimens français qui sont exprimés dans cet ouvrage.

OPERA-COMIQUE.

Mgr. le duc d'Aumont, 1er. Gentilhomme de la Chambre, surintendant.

M. de Laferté, intendant des Menus, chargé de l'exécution des ordres du surintendant.

Administration et Comptabilité.

MM.

Duverger, sociétaire et semainier perpétu l, rue des Colonnes, n°. 12.
Hesse, caissier, aux Menus-Plaisirs.
Duclos, agent comptable, rue de Louvois, n°. 3.
Rézicourt, secrétaire du Comité, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 9.
Der, secrétaire-souffleur, rue du Colombier, n. 9
Cageon, souffleur de musique.
Frédériches, accordeur.
Serize, inspecteur-général, rue St.-Denis, n. 138.
Touron, chargé de la location des loges, rue de la Féronnerie, n°. 39.
Darcourt, régisseur, rue St.-Marc, n°. 33
Sanctus, costumier.

Acteurs sociétaires, par ordre de réception.

MM.

Chenard, rue des Colonnes, n°. 2.
Martin, rue Neuve-St.-Marc, n°. 10.
Lesage, rue des Filles-S.-Thomas, n. 17.

Juliet, rue de la Lune, n°. 37.
Saint-Aubin, rue de Richelieu, n°. 35.
Moreau, rue de Grammont, n°. 19.
Batiste, rue de Louvois, n°. 5.
Paul, rue des Colonnes, n°. 4.
Huet, même rue, n°. 12.
Darancourt, rue de Cléry, n°. 2.
Ponchard, rue de la Michodière, n. 11.

Mesdames

Desbrosses, rue de Richelieu, n°. 90.
Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Gavaudan, rue Ste.-Anne, n°. 57.
Moreau, rue de Grammont, n°. 19.
Duret, rue Feydeau, n°. 30.
Regnault, rue des F.-S.-Thomas, n. 17.
Belmont, rue St.-Marc, n°. 16.
Boulanger, rue Ménars, n°. 2.
Paul-Michu, rue de Cléry, n°. 41.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Rollan, rue Grange-Batelière.
Allaire, rue Taitbout, n°. 14.
Richebourg, rue des Colonnes, n°. 4.
Lejeune, cour du Commerce, n°. 10.
Génot, rue des Jeûneurs, n°. 20.
Darcourt, rue St.-Marc, n°. 33.

Mesdames

Joly-St.-Aubin, rue Feydeau, n°. 30.
Richardi, rue des Colonnes, n°. 12.
Leclerc, rue Montmartre.
Palar, rue Cadet, n°. 4.
Môre, rue des Colonnes, n°. 6.

Fromageat, chef des chœurs, rue Rochechouard, n°. 11.

ORCHESTRE.

MM. *Chefs.*

Blasius, rue faub Montmartre, n°. 4.
Lefebvre, rue Mandar, n°. 8.

Second chef.

Fréd. Kreubé, rue des Colonnes, n°. 8.

Premiers violons.

Griot, rue du Petit Carreau, n°. 15.
Cudret, rue des Marmouzets, n°. 4.
Habeneck, rue Feydeau, n°. 1.
Georges, rue N. St.-Martin, n°. 32.
Dupierge, rue Cadet, n°. 4.

Seconds violons.

Bouvier, rue Rochechouart, n°. 14.
Golliet, rue des Jeûneurs, n°. 8.
Petit, rue Coquenard, n°. 38.
Lolié, rue de la Grande-Truanderie.
Samson, rue St.-Denis, n°. 200.
Claudel, rue Montmartre, n°. 168.
Storeck, Faub. Poissonnière, n°. 9.

Altos.

Pas-de-Loup, rue Hauteville, n°. 11.
Berlot, rue Coquenard, n°. 18.
Devaux, rue Montorgueil, n°. 71.
Fontaine, rue Marceau, n°. 8.

Basses.

Berger, rue d'Amboise, n°. 8.
Aubert-Olivier, faub Montmartre, n. 8.
Guérin aîné, rue Montmartre, n°. 166.
Ménessier, rue Croix-des-P.-Champs.
Cardon, rue du faub. Montmartre, n°. 53
Besselièvre, rue de Grammont, n°. 10.

Contre-basses.

Jaspin, rue du Bac, n°. 58.
Lagneau, rue St.-Honoré, n°. 181.
Nicquet, rue de la Lune, n°. 33.
Perret, rue de Sèvres, n°. 137.

Bassons.

Henri, rue Coq-Héron, n°. 9.
Judas, rue du Faub.-Montmartre, n°. 13
Dufour, rue Poissonnière, n°. 13.

Clarinettes.

Ch. Duvernois, rue du Faub. Montmartre, n°. 25.
Bonfils, rue Bourbon-Villeneuve, n. 19.

Flûtes.

Besozzi, rue Montmartre, n°. 95.
Gebauer, rue de l'Université, n°. 48.
Bisetzki, rue Montorgueil, n°. 17.

Haut-bois.

Exevin, rue Croix-des-Petits-Champs.
Léonard, rue de l'Echelle, n°. 3.
Challon, rue Feydeau, n°. 3.

Cors.

Mengal, rue du Faub. St.-Denis, n°. 57.
Ch. Petit, cour des Fontaines, n°. 4.
Scheider, rue de la Bibliothèque, n. 10.
Scheider fils, chez son père.

Trompettes.

Venon, rue de Rivoli, n°. 24.
F. Petit, rue Mandar, n°. 11

Harpistes.

G. Foignet, rue neuve St.-Marc, n°. 11.

Garde-magasin de musique.

Thiéblemont, rue Thévenot, n°. 25.

OPÉRA-COMIQUE.

LE MARIAGE PAR COMMISSION, opéra comique en 1 acte, par MM. ***, musique de M. ***. (*4 décembre.*)

Le comte de Brunetal, seigneur d'un petit village d'Allemagne, a chargé le bailli du lieu de lui choisir une épouse. Trompé par les dames de la cour et de la ville, M. le comte est persuadé que l'innocence doit habiter une chaumière, et a résolu d'honorer de son choix une modeste paysanne.

Le bailli, moins sot que ne le sont ordinairement au théâtre les gens de son espèce, craint de se laisser tromper, et charge à son tour Blaisot de la singulière commission du comte. Mais Blaisot, au lieu de parler à l'aimable Lucette au nom de son seigneur, lui parle pour son prompre compte; et comme l'amour est éloquent et persuasif, il décide facilement la gentille Lucette à devenir Mad. Blaisot. Ce paysan rusé se garde bien d'annoncer son mariage au comte de Brunetal, qui habite Francfort.

Quand la pièce commence, on attend l'arrivée du seigneur du village. Mad. Blaisot, qui s'est parée dès le matin, se réjouit d'avance de paraître devant M. le comte; mais son mari lui révèle un secret que jusqu'alors il avait cru devoir taire. Elle apprend qu'elle était destinée à devenir une grande dame,

et que ce n'est qu'au portrait désagréable que Blaisot a fait d'elle à M. le comte, qu'elle doit être aujourd'hui la femme d'un rustre. Elle a quelque peine à pardonner à celui-ci d'avoir écrit qu'elle était laide ; mais comme au fond elle aime son mari, elle consent à ne point se montrer au comte, qui découvrirait infailliblement la ruse de Blaisot.

M. Blaisot, le plus heureux et le plus aimé des époux villageois, en est aussi le plus jaloux. Lucas, frère de sa femme, habite un village voisin. Il vient faire une petite visite à sa sœur, et entre provisoirement avec elle dans sa chaumière, au moment où Blaisot est obligé de répondre aux questions du comte, à qui il veut, plus que jamais, cacher son mariage. Notre jaloux n'a pas eu le tems de reconnnaître son beau-frère, et voilà qu'il s'imagine que le pauvre Lucas est un rival ; enfin, tourmenté par sa folle jalousie, pressé de questions par le comte, Blaisot avoue sa faute, et implore son pardon. Mais le comte est inexorable ; il a vu Lucette ; il la trouve fort jolie, et veut casser un mariage qui l'a privé d'une épouse charmante.

La seconde moitié de la pièce est remplie par les lamentations de Lucette et de Blaisot, qui finissent par décider le comte à laisser les choses *in statu quo*.

Il n'y a rien de plus triste, de plus froid et de plus ennuyeux que ce prétendu opéra comique, dont les auteurs n'ont point été demandés. La fable de

l'ouvrage est aussi ridicule que le dialogue est niais. On ne trouve point un mot plaisant dans la prose et dans les vers de l'auteur, et pas un phrase de chant dans la partition du musicien.

Après avoir bâillé pendant plus de trois quarts d'heures, le public a sifflé seulement pendant quelques minutes ; mais les sifflets étaient tellement aigus, qu'ils ont ôté aux amis les plus intrépides jusqu'à l'envie de demander le nom des coupables.

LA LETTRE-DE-CHANGE, opéra comique en 1 acte, par M. *Planard*, musique de M. *Bocsha*. (*11 décembre.*)

Un jeune étourdi, nommé Sainville, fils d'un négociant de Bordeaux, a souscrit une lettre-de-change. Mais ce jeune homme, dont le cœur est aussi bon que la tête est légère, n'a contracté cette dette que pour venir au secours d'un ami qui ne l'aurait certainement pas laissé dans l'embarras, si son courage ne lui eût fait trouver un mort glorieuse au champ d'honneur. Sainville, dont l'humeur est moins belliqueuse, fuit devant la noire cohorte des huissiers. Pour se soustraire à leur poursuite, il se sauve au village d'Auteuil. Il entre dans un pavillon, dont il trouve la porte ouverte ; et le hasard fait qu'il arrive dans la maison même de M. Dermont, associé de son père. M. Dermont est absent. Sainville est bientôt affublé

de sa robe-de-chambre ; et, sous ce déguisement, met en défaut la perspicacité des recors. Mad. Dermont survient, et demande l'explication d'une pareille mascarade. Sainville se nomme ; et, pour surcroît de bonheur, il se trouve qu'on l'attendait pour épouser la cousine de Mad. Dermont, l'aimable Eugénie, jeune personne élevée loin de Paris, et qui, depuis quelques jours seulement, habite la maison d'Auteuil.

Notre étourdi, qui devrait tout naturellement se faire connaître à celle que ses parens lui destinent pour épouse, désire garder l'*incognito*, et passer encore aux yeux d'Eugénie pour l'époux de Mad. Dermont. Celle-ci se prête volontiers à ce bizarre projet, dont l'exécution est d'autant plus facile, qu'Eugénie ne connaît point le véritable Dermont. Mais il en résulte une forte inconvenance, que l'auteur pouvait éviter, celle de faire écouter avec plaisir par la jeune personne une déclaration d'amour de celui qu'elle croit être le mari de sa cousine.

Enfin, le véritable époux de Mad. Dermont arrive de Bordeaux. Il apprend, de la bouche de sa jardinière, qu'un inconnu a pris son nom et usurpe ses droits. Au lieu d'éclaircir sur-le-champ un mystère qui pourrait alarmer bien des honnêtes maris, il se cache dans le pavillon qui a servi de retraite à Sainville, et là il écoute patiemment une petite conversation, de laquelle il doit

conclure qu'en son absence un autre l'a remplacé. Il *dissimule* toujours ; mais bientôt les huissiers, qui, le matin, ont manqué leur prise, reviennent à la charge, et s'emparent de Dermont, qu'ils prennent pour Sainville. Le quiproquo des huissiers donne à Dermont le mot de l'énigme ; il leur ordonne de le suivre ; et ces messieurs, à la vue d'une bourse bien garnie, ne se le font pas dire deux fois.

Sainville, qui ne veut plus avoir aucun doute sur les sentimens d'Eugénie, la presse de répondre à son amour. Dermont vient troubler ce doux tête à tête. Il demande à parler au maître de la maison, et prend soin d'annoncer qu'il ne l'a jamais vu. Sainville effrontément se fait encore passer pour Dermont, et celui-ci usant d'un moyen de comédie un peu banal, prend, à son tour, le nom de Sainville. L'arrivée de Mad. Dermont met fin à cette double mystification. La lettre-de-change du jeune homme a été payée par le débonnaire époux, et mademoiselle Eugénie devient Mad. Sainville.

Ce petite acte a été écouté avec plaisir. Quelques scènes comiques, quelques traits dans le dialogue ont fait pardonner les inconvenances que l'auteur n'a pas eu l'adresse d'éviter ; la musique est de M. *Boscha ;* Elle nous a paru *meilleure* que celle des autres opéra de ce jeune compositeur.

LE MARI POUR ÉTRENNES, opéra comique en un acte, par MM. *Theaulon* et *Dartois*, musique de M. *Bochsa*. (1^er^. *janvier*).

Madame Saint-Clair, tante de trois demoiselles remplies de grâces et de talens, s'entend avec un de ses parens qui désire vivement marier son neveu. Le jeune homme hésite entre Laure, qui danse à ravir; Aglaé, dont le chant le captive, et Camille qui l'enchante par son ingénuité. L'oncle, pour décider son neveu à faire un choix, feint de ne plus vouloir le marier. Les trois sœurs sont désespérées de son départ; et pour les consoler, leur tante fait apporter les cadeaux qu'elle leur destine pour la nouvelle année. Laura choisit un cachemire, Aglaé un écrin de diamans, et la modeste Camille borne ses désirs à une harpe; elle ouvre aussitôt l'étui où le mari qu'elle désirait était renfermé.

Ce petit acte est plein de comique et de gaîté, on pourrait bien accuser les auteurs d'avoir puisé leur sujet dans un ouvrage représenté aux boulevards; mais ils ont réussi, ne troublons point leur triomphe; nous sommes fâchés de n'avoir pas à féliciter M. Bochsa, il a fait aussi de nombreux emprunts, et malheureusement *pour le Public* il a gâté les morceaux de musique qu'il a jugé convenables de reproduire dans cette *nouvelle* composition.

LA COMTESSE TROUN, opéra comique en 3 actes, paroles de M. ***, musique de M. *Guénée*. (*17 janvier.*)

Le fond de cet ouvrage est, à quelque différence près, le même que celui de *Colinette à la Cour* et du *Diable à quatre*. Frédéric de Reitberg, neveu du baron de Fierendorf, a parcouru toutes les cours de l'Allemagne, par ordre de son oncle, afin de trouver une épouse digne de sa haute naissance. Arrivé en Souabe, il est devenu amoureux d'une petite fille nommée Jeannette, nièce d'une fermière, mais sage et réservée. Frédéric, désespéré des rigueurs de sa belle, est tombé sérieusement malade, et Jeannette, par ses soins, a guéri les maux qu'elle avait faits à ce nouvel Antiochus. La reconnaissance, unie à l'amour, détermine Frédéric à épouser la petite fermière, et il la ramène chez lui au risque de perdre l'amitié et l'héritage de son oncle Fierendorf, vieux gentilhomme très-entiché de sa noblesse.

Jeannette apprend bientôt la noblesse de son époux; plutôt que de lui laisser encourir la disgrâce de sa famille, elle veut faire casser son mariage; mais Frédéric, quoique marié, est encore amoureux: il combat ce projet. « La Souabe, » lui dit son valet, est éloignée; Madame » fera honneur à tous les noms qu'elle » portera: faisons-en une comtesse plus » noble que le noble Fierendof; elle se » nomme *Troun*: personne n'ira en

» Souabe pour s'assurer de l'existence » d'une famille de ce nom. » Ce plan est adopté. Le valet fait préparer de riches vêtemens pour recevoir la comtesse, épouse de son maître. Le tems presse : le coureur du baron le précède de peu d'instans, la petite fermière se fait une douce violence ; elle se décide à se laisser appeler madame la comtesse, et à être présentée à Fierendof, qui croit qu'elle a *deux quartiers* de plus que lui ; ce qui lui donne une haute opinion de sa nièce, quoiqu'il sache qu'elle n'est point riche.

Mais le prince chasse dans les environs du château de Fierendorf, et vient présenter ses hommages à la nouvelle comtesse, dont l'embarras s'accroît à chaque question que lui fait S. A. En vain Jeannette prétend qu'elle est née en Souabe ; une malencontreuse baronne de la suite du prince sait par cœur le nom de toutes les bonnes maisons de ce pays, et jamais elle n'a même entendu parler des *comtes de Troun*, Frédéric fait cesser les observations de la baronne en disant que le beau-père de la comtesse est *Danois*.

Nouveau surcroît d'embarras ; une fermière, tante de Jeannette, arrive en carriole avec un paysan qui devait épouser la jeune fille qu'ils veulent absolument voir encore une fois. Comment anoblir ces deux personnage ? Le bruit se répand déjà dans le château, que la tante de la comtesse Troun est arrivée: chacun se dispose à lui présenter ses respects.

Le prince envoie à Jeannette une invitation de bal ; la comtesse est priée d'y amener son *auguste tante* et *l'écuyer* qui l'a accompagnée. On se rend au bal.

La tante de Jeannette, il y a quinze ans, a sauvé la vie à un officier, qui lui a laissé une bague comme un gage de sa reconnaissance ; cet officier est justement le prince qui reconnaît la fermière et sa bague. Fierendorf s'aperçoit qu'il a été mystifié, mais le prince conserve à la tante de Jeannette le titre de comtesse, et attache la petite-fille à la maison de son épouse.

La première moitié de cet opéra offrait des scènes assez bien faites et des situations comiques, mais la suite et surtout le dénouement ont excité de violens murmures. M. Guénée, à qui l'on doit déjà la musique de la *Chambre à coucher* a fait preuve de talent dans cette nouvelle production... Il est fâcheux pour lui, que la comtesse de *Troun* soit morte en recevant ses titres de noblesse.

LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, opéra comique en 3 actes, par M. *Sewrin*, musique de M. *Boyeldieu*. (5 *mars*).

Madame de Ligneul, jeune veuve, est destinée, par le baron de Fonvrelle, son oncle, au jeune Renneville, fils d'un de ses anciens amis, et qu'elle n'a jamais vu. Le baron a confié sa nièce

dans son château, où, depuis quinze jours, elle n'a pas reçu une visite. L'ennui la gagne, et pour se distraire, elle se rend à la *fête du village voisin* avec Rose, sa suivante. Madame de Ligneul se déguise en paysanne; mais à peine est-elle partie, que Renneville, devançant le baron, arrive au château. Il apprend de Remy, le jardinier, que madame de Ligneul est partie pour la fête, sous les habits d'une paysanne; et voilà aussitôt que Renneville se déguise en paysan; il part avec son valet Henri, dans l'intention de rejoindre madame de Ligneul.

Les amans se rencontrent et se font réciproquement des agaceries, des promesses et des petis présens. Madame de Ligneul éprouve quelque honte de ressentir du penchant pour un homme d'une condition si basse. Pendant la danse, elle s'échappe et revient au château; Renneville la suit. Le baron apprend que ce jeune homme a le cœur pris pour une villageoise. Il se fâche, tout s'explique, et le mariage des amans termine cette petite mystification.

- Cette mauvaise copie du *Jeu de l'Amour et du Hasard* a souvent excité des murmures; l'orage le plus violent eût éclaté, si la charmante musique de M. *Boyeldieu* n'avait amplement dédommagé les spectateurs de l'ennui que leur causait ce prétendu *poème!!!* Mais ils se sont prononcés, ou plutôt ils ont rendu justice aux auteurs, lorsqu'ils se

sont fait connaître. Au nom de M. *Sewrin*, les sifflets les plus aigus se sont fait entendre, et celui de M. *Boyeldieu* a été proclamé au milieu des applaudissemens unanimes d'un parterre, qui, *cette fois*, s'est montré impartial.

LES DEUX MARIS, opéra comique nouveau en 1 acte, par M. *Etienne*, musique de M. *Nicolo*. (Représentation de retraite au bénéfice de Gavaudan). (18 *mars*.)

Valsain et Sophie sont les époux les plus heureux du monde, quoique retirés dans un château isolé; ils s'aiment trop pour s'ennuyer un seul instant. Une jeune femme nommée Clémence vient troubler leur solitude. Elle a épousé Dorsan, l'ami d'enfance de Valsain.

Clémence confie ses chagrins au couple dont elle envie le bonheur : elle lui dit, *en chantant*, que le caractère impérieux et jaloux de Dorsan lui avait inspiré la résolution de le fuir; qu'un ami, voulant la détourner de ce projet, s'était jeté à ses genoux pour la conjurer de rester près de son époux; que Dorsan était entré; qu'à la vue de son ami, il s'était cru trahi; et qu'enfin, sans vouloir écouter la justification de sa femme, il était parti comme un éclair. Valsain et Sophie promettent de ramener la paix dans le ménage.

Dorsan vient voir son ami Valsain, qui lui raconte qu'il est lui-même

brouillé avec sa femme, au sujet d'un concert ; il doit s'y trouver un jeune homme dont il est jaloux. Dorsan plaint son ami. On le rend témoin de plusieurs scènes dont il a été l'acteur; il condamne la sévérité de Valsain ; Sophie joue le rôle de Clémence ; elle est malheureuse, persécutée par un tyran, et veut se retirer chez une parente. Dorsan l'engage à changer de résolution, il se met à ses pieds. Le prétendu jaloux paraît, il affecte un grand courroux et refuse d'entendre les excuses qu'on veut lui donner. « Avouez, dit-il à Dorsan, que vous avez à tort accusé votre épouse, ou que vous m'avez outragé ». Le résultat de cette alternative n'est pas douteux. Dorsan, honteux de sa jalousie, se réconcilie avec sa femme, et apprend qu'il a été joué par Valsain et Sophie.

Cette pièce, dont l'intrigue est des plus faibles, est dialoguée avec esprit, la musique, sans être saillante, a paru agréable ; le succès a été médiocre, comme l'ouvrage qui déjà est oublié. On avait le droit d'attendre mieux des *auteurs de Joconde*.

L'Inconnu, ou le coup d'Épée viager, opéra comique en trois actes, par M. ***, musique de M. ***.

(30 *mars*).

On trouve dans tous les vieux recueils d'*anas* une anecdote bisarre qui paraît avoir fourni le sujet de l'*inconnu*.

A l'une des premières représentations de l'*Orphelin de la Chine*, un plaisant était placé au parterre, derrière un gros homme dont la vaste coiffure (appelée coiffure *à la brigadière*) lui masquait presque tout le théâtre. On n'avait point encore introduit l'usage des banquettes; on était debout et très-serré. Notre plaisant avait cherché plusieurs fois, mais vainement, à se placer plus avantageusement. Après quelques tentatives, il réussit au moins à gagner un peu de terrein sur la droite; mais une aîle poudrée de son importun voisin l'empêchait de voir Lekain : il n'imagine qu'un moyen; c'est de se faire jour, avec des ciseaux, à travers cette maudite frisure; il exécute son projet, et l'impassible voisin, à l'issue du spectacle, lui demande froidement raison du ridicule auquel cette plaisanterie l'a livré. Le jeune homme reçoit un coup d'épée. L'inconnu lui fait ses excuses et lui envoie son chirurgien. Au bout d'un mois il invite l'étourdi à vouloir bien se battre de nouveau : celui-ci, dans l'espoir de reprendre sa revanche, accepte et se trouve encore blessé. Tous les mois il avait le malheur de rencontrer au café de la régence ce diable d'homme qui ne lui disait pas autre chose que : Monsieur !... Monsieur !... *chut?* C'etait la rente viagère du coup d'épée qui l'attendait. Enfin tourmenté par la crainte de rencontrer cet original qu'il avait nommé *monsieur Chut*, le jeune homme

au bout d'un certain tems, cessa de retourner au café de la régence, lorsqu'un des garçons le rencontrant un jour dans dans la rue, l'acosta en lui disant: « Ah! vous pouvez revenir chez nous... Monsieur Chut est mort ». Passons à l'analyse.

Un M. Gérard, maître d'un hôtel garni et de la poste aux chevaux, a deux filles à marier, Julie et Pauline. Un voyageur arrive; son nom et son état ne sont connus que d'un exempt de police: ce voyageur désire rencontrer une femme dont il a entendu parler, et qui a été frustrée de sa fortune pas l'injustice de ses parens. Cette femme est madame Gérard. Il demande la main de Pauline; mais on le prend pour un chef de contrebandiers. Le futur de Julie, commis aux aides se défie de l'inconnu. Gérard veut confier ses craintes à l'exempt de police et l'appelle... Monsieur *Chut*!... A ce *chut*, le voyageur ne doute pas que ce soit son adversaire qui l'avertit de sa présence, il se dispose à recevoir sa rente viagère. Mais voici bien un autre événement: ce voyageur au lieu d'être arrêté par l'exempt est reconnu pour le directeur des douanes. Le premier commis est nommé inspecteur, et tous les deux épousent les filles de M. et madame Gérard.

Il était impossible de représenter un ouvrage plus fade, plus insipide, les sifflets, les huées n'ont cessé d'interrompre les acteurs presqu'à chaque scène, l'auteur des paroles aurait tort de s'en pren-

dre au compositeur, ils n'ont rien à se reprocher.

L'UNE POUR L'AUTRE, ou l'Enlèvement, opéra comique en 3 actes, par M. *Etienne*, musique de M. *Nicolo*. (11 *mai.*)

Pour satisfaire au désir de son père, Hélène consentait à donner sa main à un M. de Gourville, personnage fat et ridicule, qu'elle acceptait faute de mieux; mais elle a vu depuis Saint-Albin, jeune officier en garnison à Blois, et ce jeune homme lui a inspiré l'amour le plus vif, sentiment qu'elle ignorait jusqu'alors. Cependant le contrat est dressé, et c'est la veille de l'époque fixée pour son mariage, qu'Hélène s'avise de faire cette confidence à Cécile, son amie intime, et de lui exprimer son désir que quelqu'évènement rompe les projets d'un hymen dont l'approche ne lui inspire que de l'effroi. Pendant leur entretien, Saint-Albin se fait entendre, et jette un billet que le père d'Hélène, M. Richard, a saisi et ouvert. Le billet n'a pas d'adresse; et la complaisante Cécile déclare que c'est à elle qu'il est adressé.

Richard veut alors connaître ce Saint-Albin; il le laisse pénétrer chez lui, et lui enjoint bientôt de sortir, lorsque M. de Gourville, qui arrive en ce moment, se dit l'ami de Saint-Albin, et l'engage à rester pour assister à ses noces. Saint-Albin apprend des deux amies que

Gourville, qu'il connaît à peine, est un de ces mauvais plaisans plein d'amour-propre, qui croient s'amuser aux dépens de tout le monde, et dont au contraire tout le monde s'amuse. En effet Saint-Albin n'attend pas long-tems l'occasion de mystifier cet original. Gourville découvre que Saint-Albin est un rival; il offre de se liguer avec tout le monde contre lui et se permet de rire à ses dépens, parce qu'il le suppose très-ridicule.

Un nouvel amant paraît sur la scène; c'est celui de Cécile, de cette amie généreuse qui a si adroitement donné le change à Richard. Cet amant appelé Jeuneval, sur la foi des discours qu'il entend, devient sérieusement jaloux. Il prend pour lui tous les détails du complot qu'on trame contre Gourville de concert avec Saint-Albin. Fermement persuadé qu'on veut le tromper, il éclate, appelle Saint-Albin en duel, et traite avec mépris le fat Gourville, qui, pour se venger de l'insulte qu'il a reçue, conçoit l'idée de faire enlever Cécile, objet de la contestation, par Saint-Albin, qu'il veut protéger. Il va même jusqu'à prêter sa voiture pour l'exécution de ce beau projet. Mais au lieu de Cécile, c'est Hélène qui part, et Gourville est pris au piége comme un sot. Il est encore assez bon pour se charger d'appaiser M. Richard et lui écrire une lettre pathétique pour l'attendrir.

Les auteurs de cette pièce ont été souvent mieux inspirés. la musique cependant est supérieure au poëme que le public a fort mal accueilli : on attendait un meilleur ouvrage de l'auteur de *Joconde* et de *Jeannot et Colin.*

PLUS HEUREUX QUE SAGE, opéra comique en 1 acte, par M. ***, musique de M. *** (*25 mai.*)

Le chevalier de Saint-Félix, qui a la tête un peu romanesque, est devenu subitement amoureux d'une jeune et jolie veuve qui habite à Paris le même hôtel garni que lui. Madame de Senneterre, à qui le chevalier a fait une déclaration par écrit, vient le trouver, après lui avoir, en premier lieu, fait une réponse satisfaisante.

Le pauvre chevalier est presqu'effrayé d'un succès si rapide. Il ignore que Mad. de Senneterre le connaît mieux qu'elle n'en est connue. Elle sait que Saint-Felix est l'ami intime de son frère; elle est déjà favorablement prévenue pour lui ; mais, ayant beaucoup souffert de l'humeur despotique de son premier époux, elle a résolu de ne contracter de nouveaux nœuds qu'avec un homme sur lequel elle sera certaine d'exercer un empire absolu.

C'est dans ce dessein que la prudente veuve met Saint-Felix à des épreuves dont son amour lui déguise d'abord

toute la sévérité. Tout en excitant sa jalousie, on exige de lui une confiance et une obéissance sans bornes; on ne lui permet aucune question; enfin on le mène pour ainsi dire *à la lisière*; mais que de grands enfans en ont passé par-là.

Cependant une fausse tante (qui n'est autre qu'une domestique entrée nouvellement au service de Mad. de Senneterre) fait naître dans l'esprit du valet du chevalier de terribles soupçons, et pour l'achever, celle qu'il aime, par un aveu simulé, semble confirmer toutes ses craintes. Que fera-t-il? L'amour l'emporte, et à ses risques et périls il se détermine à épouser. Mad. de Senneterre ne résiste pas à ce dernier trait de docilité; elle se fait connaître pour une dame de Vernance, et c'est alors que Saint-Felix apprend qu'il est *plus heureux que sage*.

Les auteurs de cette pièce n'ont pas été *plus heureux que sages*. La musique le poëme ne méritaient pas les honneurs de la représentation. Le public a montré une patience exemplaire. *Il dormait*; mais il s'est reveillé et la pièce est tombée.

UNE NUIT D'INTRIGUE, ou le Retour du Bal masqué, opéra comique en un acte, par M. *** musique de M. ***.

(1.er *juin*.)

Mad. de Fierville, lasse du veuvage, décidée à accepter la main du colo-

nel Armand ; mais en attendant, pour le corriger de son penchant à la légèreté, elle s'amuse à le lutiner au bal de l'opéra, sous un déguisement de sultane.

Ce colonel lui a jeté le mouchoir. On s'en sert pour lui couvrir les yeux. Ainsi aveuglé par l'amour, pour quelque tems, il se laisse promener en voiture dans les rues de Paris ; et après de longs détours, on l'amène chez la sultane, dont une partie de l'appartement a été changée en une espèce de prison. Enfin, le bandeau tombe; mais que voit-il, au lieu de sa belle ? Un valet travesti, qui, nouvel *Altenkirkoff*, a l'ordre de ne répondre aux questions que par *oui* et *non*.

Cependant la dame du bal reparaît; mais c'est pour commencer une nouvelle épreuve. Elle est voilée, et refuse de montrer ses traits, attendu qu'elle est, dit-elle, laide à faire peur. Bientôt les discours de Mad. de Fierville sont de nature à faire naître des craintes d'un autre genre. Elle quitte le colonel, qu'une feinte confidence du valet confirme dans ses nouvelles idées. Armand ne doute plus qu'il ne soit dans un *vieux château* délabré de la forêt de Bondy, occupé sans doute par des brigands. Effectivement, le chef des voleurs survient; mais quelle surprise! Ce coquin simulé n'est autre que Saint-Réal, ami du colonel Armand, et qui servait les projets de sa sœur, sans connaître le nom du mistifié.

D'après cette reconnaissance, *la victime* change de rôle, et Mad. de Fierville va être intriguée à son tour. Les deux amis se liguent contre elle. Saint-Réal, sous les habits d'Armand et la visière baissée, joue le rôle de l'homme amené dans la maison mystérieuse. Armand, qui a l'air d'arriver chez la dame, ne sait, dit-il, ce qu'on veut lui dire en lui parlant de bal, de bandeau sur les yeux, etc. Voilà Mad. de Fierville très-inquiète de savoir quel est l'homme qu'elle a, pour ainsi dire, enlevé. Mais bientôt elle apprend quelle ruse a puni la sienne, et l'on se doute bien qu'elle pardonne sans beaucoup de peine à son frère et à son amant.

Ce prétendu opéra comique a été sifflé; il ne méritait pas un meilleur sort. La musique était digne d'un autre poème. L'ouverture sur-tout a été très-bien accueillie. Il est fâcheux que le compositeur ait travaillé sur un ouvrage aussi mauvais.

CHARLES DE FRANCE, ou Amour et Gloire, opéra comique en deux actes, paroles de MM. *Dartois* et *Theaulon*, musique de MM. *Boieldieu* et *Hérold*. (18 *juin*).

La scène est en Provence, dans le château d'un certain baron de Montalbière, espèce d'original qui a pris le monde en horreur et la solitude en affection. Il n'a auprès de lui que la jeune

Floretta, sa pupille, qu'il va marier pour devenir en peu plus solitaire, et peu s'en faut qu'il n'engage Antonio, son concierge, à se débarrasser de Jeanne, sa femme, afin d'avoir encore une personne de moins dans le château. Le baron attend avec impatience le comte Blancho, son neveu, écuyer du prince Charles de France, fils de Philippe-le-Hardi, et petit-fils de Saint-Louis; il n'a jamais vu ce neveu à qui il destine sa pupille, mais il lui tarde qu'il soit arrivé, que le mariage soit conclu, et que les nouveaux époux soient partis; sur ces entrefaites, des pélerines, qui feignent d'être poursuivies par des pirates Sarazins, se présentent au château; le baron déclare qu'il ne veut point les recevoir; mais la femme d'Antonio, qui a une double clef, court leur ouvrir la petite porte, et le baron après avoir essayé tous les moyens possibles de s'en défaire; consent à leur accorder une généreuse hospitalité.

Marguerite de Cécile, fille de Charles II, est à la tête de ces pélerines; destinée au prince Charles de France, elle a désiré le voir sans être connue, et Blancho, qu'elle a informé de ce désir, a promis de la conduire au château de son oncle.

Bientôt après on aperçoit une troupe de chanteurs ambulans qui se dirigent vers le château, tandis que le baron donne des ordres positifs pour qu'ils n'y soient pas reçus. La femme d'Antonio

les y introduit. Le châtelin furieux se dispose à les congédier. Mais le chef de la troupe se nomme ; c'est le comte Biancho, ou plutôt le prince Charles qui a pris ce nom pour juger des sentimens secrets de Marguerite de Sicile. Grâces au neveu du baron, nos deux amans sont placés sous l'influence des jeux de l'amour et du hazard.

Aux jolies pélerines, aux troubadours galans succède une foule de paysans chassés par des Sarrasins qui viennent de débarquer sur les côtes de Provence et qui pillent tous les villages voisins : ils sont au désespoir, et réclament l'assistance du comte Biancho. A la voix de Charles, les troubadours quittent la lyre et reprennent l'épée, leur nombre est peu considérable sans doute, mais ils sont Français, ils sont commandés par un petit fils de Saint-Louis ; la victoire ne saurait être douteuse.

En effet, le combat a lieu, les Sarasins sont défaits, Charles et ses compagnons reviennent vainqueurs, chargés des dépouilles de l'ennemi, et comblés des bénédictions des villageois ; c'est alors que le baron se loue de sa conduite à l'égard des compagnons de son neveu, et qu'il fait sonner bien haut l'hospitalité qu'il leur a offerte. Marguerite a deviné le prince, son langage, ses exploits l'ont trahi ; après lui avoir exprimé toute sa reconnaissance du service signalé qu'il vient de rendre à la Provence, après avoir exalté son cou-

rage, ses vertus, elle lui annonce avec mystère qu'elle est la veuve de Beaudoin, et lui offre sa main et le trône de Syrie; le prince émn, touché, mais non séduit, avoue, à la fausse reine, qu'une autre a reçu ses sermens; cette réponse enchante la princesse qui a démêlé, à travers le refus de Charles, un sentiment d'amour qu'il a eu beaucoup de peine à lui cacher.

Le baron, instruit du motif de cet entretien, est au comble de la joie de posséder chez lui une souveraine; mais il blâme ouvertement son neveu d'avoir refusé le trône de Syrie, et il lui promet d'employer toute son autorité pour le forcer à changer de résolution; à l'instant un grand bruit se fait entendre, Antonio vient annoncer que la suite du prince Charles et celle de la princesse Marguerite de Sicile entrent la cour.

Enivré de l'honneur qu'il va recevoir de cette double visite, le baron ordonne les apprêts d'une fête magnifique: tout le château est en l'air, les habitans des villages voisins accourent..... Les illlustres personnages paraîssent enfin ..... Qu'on juge de la surprise du baron de Montalfiéro?... Dans le prince il retrouve son neveu; dans la princesse la reine de Syrie. Tout s'explique; les augustes amans, satisfaits de leur épreuve, s'unissent; l'hymen royal est conclu, et le baron, renonçant à sa solitude, accompagne les deux époux à Paris.

Cet ouvrage a peu de fond, mais il

est rempli de jolis détails, la musique est pleine d'expression et de mélodie. Les auteurs, unanimement demandés, ont été nommés au milieu des plus vifs applaudissemens.

LE MAITRE ET LE VALET, ou l'Intrigue au Château, opéra comique en trois actes et en prose, par M. *Justin-Gensoul*, musique de M. *Kreutzer*. (8 *août*.)

La scène se passe dans le château de M. de Florville; Maurice, son intendant, est sur le point d'épouser Laurette, nièce de madame Gervais, concierge du château. L'absence de M. de Florville inspire à Maurice, l'idée de se faire rendre les honneurs qui ne sont dûs qu'à son maître. Déjà un repas magnifique, un feu d'artifice ont été commandés pour célébrer son mariage. Mais à l'instant où tout concourt à l'éclat de cette journée, M. de Florville arrive à l'improviste, et par sa présence, met un terme aux ambitieuses folies de son intendant. Un repas sous le grand ormeau, un bal champêtre, deux violons et une cornemuse sont assez pour M. Maurice, qui se soumet, sans murmurer, aux ordres de son maître, transmis par Jasmin, son valet de chambre. Ce dernier, ennemi juré de l'intendant, imagine un moyen de le tourmenter: c'est, de rendre son maître amoureux de la future de Maurice. Florville, qui voit

dans son projet une occasion de se réjouir, y consent, et Laurette lui est soudain présentée par la tante, Mais que devient Jasmin lorsqu'il retrouve en elle une maîtresse chérie, dont il pleurait l'absence; son embarras redouble encore en voyant M. de Florville se passionner pour la jeune villageoise, et jurer de la posséder à quelque prix que ce soit.

Dupe du conseil qu'il a donné à son maître, Jasmin ne voit d'autre moyen de se tirer d'affaire, que de continuer à le tromper; pour parvenir à parler à Laurette, que sa tante et son futur gardent pour ainsi dire à vue, Jasmin persuade à M. de Florville qu'une affaire de cette nature doit se traiter avec mystère, qu'il doit éviter de paraître et de se compromettre aux yeux de ses vasseaux; et déjà, confident des amours de son maitre, il lui propose d'être son messager : je verrai Laurette, lui dit-il, personne ne soupçonnera vos desseins sur elle, et j'en obtiendrai un rendez-vous dans le bosquet du petit parc.... Florville approuve ce projet. Jasmin lui fait sentir qu'afin d'intercéder plus librement en sa faveur, il convient qu'il ne soit pas interrompu; son maître consent à retenir auprès de lui madame Gervais et Maurice, tout le tems que durera l'entretien avec Laurette... Jasmin revient bientôt : tout est convenu; il enlèvera la future de l'intendant; il la conduira à Paris, où le marquis ira

les rejoindre ; mais il faut de l'argent... M. de Florville, qui n'en a pas, trouve plaisant de faire fournir la somme nécessaire au rapt de Laurette, par son prétendu. Maurice apporte les deux mille écus que son maître lui a demandés à cet effet ; mais, en les remettant, il trouve l'occasion de se plaindre des assiduités de Jasmin auprès de sa future, et de l'audace qu'il a eu de lui ravir un baiser dans le petit bosquet du parc... Ce mot excite les soupçons du marquis ; il est furieux d'être joué par son valet... aussi ne pouvant le congédier parce qu'il est maître de ses secrets, il lui ordonne seulement de partir pour Paris, où il préparera le logement de la belle villageoise... Pris comme un sot dans le piège qu'il tendait à son maître, Jasmin est obligé de partir à l'instant même où le bal, donné à l'occasion du mariage de Laurette, va commencer.

Maurice, délivré de la présence de Jasmin, a conçu des soupçons sur les intentions du marquis ; il en fait part à madame Gervais, qui le désabuse : Jasmin, que l'on croit sur la route de Paris, reparaît ; il escalade le mur du château, et vint sous les fenêtres de sa belle, qu'il a prévenue par un billet. Enveloppé dans son manteau et craignant d'être reconnu, Florville sort du pavillon qu'il occupe, et sa présence force les amans à se séparer ; mais au moment où il se croit sûr du triomphe, à l'instant où va enlever Laurette, des

hommes apostés donnent une sérénade qui fait mettre aux fenêtres, Maurice et tous les habitans du château. Florville se croit perdu; il veut rentrer, Maurice l'arrête; il va être reconnu.... Jasmin se présente à lui : -- Mille louis, dit-il à son valet, si tu me tire de ce mauvais pas... Jasmin se couvre du manteau de son maître; tout le monde arrive, il tombe aux genoux du marquis, et avoue qu'il venait dans l'intention d'enlever Laurette; celle-ci dit qu'elle n'a jamais aimé que Jasmin, et prie M. Florville de les unir. Madame Gervais s'y oppose, vu le peu de fortune du futur... Je suis riche, dit Jasmin, et mon maître sera ma caution.... Se trouvant un jour dans une position critique, il me promit mille louis si je l'en tirais; je les ai gagnés. Florville est confondu, mais Jasmin déclare qu'il se contente de deux mille écus que Maurice a si obligeamment *prêtés* à Florville. Ce dernier consent au ma[illegible] des deux amans, et Jasmin é[illegible] maîtresse.

Cet opéra a complettement réussi, quoique la musique, qui a produit peu d'effet, soit inférieure au poëme, dont le dialogue vif et spirituel est semé de plaisanteries fines et de bon ton. On prétend que, malgré le succès brillant que cet ouvrage a obtenu, l'auteur a jugé convenable de réduire les trois actes en un. M. Justin pouvait se dispenser de faire ce changement, mais nous engageons quelques uns de ses confrères à suivre son exemple; le public leur en saura gré.

LA BATAILLE DE DENAIN, opéra comique en 3 actes, par MM. *Dartois*, *Théaulon* et *Fulgence*, musique de M. *Castruffo*. (26 *août*.)

La scène se passe au château du comte d'Haspres, en Flandres, et dans le voisinage de Denain. Le duc d'Albermale, général anglais, occupe ce village avec un corps de l'armée ennemie. Déjà une partie de la frontière du Nord est envahie, et Douai a capitulé.. Encore une bataille perdue, et les étrangers seront aux portes de Paris; pour comble de péril, les défaites successives de quelques généraux inhabiles ont découragé les soldats, mais Villars arrive pour les commander, et leur confiance renaît.

On attend le maréchal au château d'Haspres, poste fortifié à la hâte, mais sous les ruines duquel le comte a juré de s'ensevelir, s'il le faut, pour arrêter l'ennemi. Clémence, sa nièce, madame Francœur, sa concierge, veuve d'un sapeur de l'armée de [illegible]e, partagent les mêmes sentimens.

Bientôt arrivent au château deux des principaux officiers de l'armée de Villars: c'est le jeune comte d'Olange, c'est le brillant et aimable Nivernais; tous deux sont épris de Clémence; tous deux sont aimables, et cependant ne sont point aimés. Le jeune Henri Dorval, fils d'un conseiller au parlement de Douai, occupe en secret les pensées de mademoiselle d'Haspres. Ignorant cette petite

circonstance, les deux rivaux se disputent la main de Clémence ; ils vont même jusqu'à se provoquer : mais, en vrais chevaliers français, c'est sur la brêche qu'ils se donnent rendez-vous.

Cependant Villars est arrivé au château. Il assemble un conseil de guerre et l'on y discute les meilleurs moyens de s'assurer la victoire. Peut-être n'est-il pas très-conforme au caractère connu du héros, que ce soit lui qui propose une feinte retraite pour attirer les ennemis dans le piége.

On se décide pour le plan de retraite fictive. Nivernais lui-même y donne son approbation. Il regrette cependant qu'il dérange celui des soldats, qui se promettaient bien de remporter une victoire la veille de la St.-Louis. (On sait que les auteurs ont demandé grâce, en faveur du motif, pour le léger anachronisme, par lequel ils transportent au 24 août la bataille de Denain, gagnée le 24 juillet 1712.)

Mais un nouvel incident vient remplir le vœu de nos braves. Un jeune paysan se présente ; il apporte les renseignemens les plus importans sur la situation de l'armée ennemie. Villars l'interroge, s'assure qu'il mérite sa confiance, et se décide à livrer la bataille.

Au troisième acte, il reparaît vainqueur ; Denain est pris, d'Albermale est vaincu ; la France est sauvée, et les lauriers de nos braves sont *le Bouquet du Roi*. D'Olange cède la main de Clémence

à Nivernais, qui, *plus heureux que lui*, a été blessé dans l'action. Mais un autre a mérité encore mieux, et obtient un prix si doux ; c'est le jeune Dorval, l'amant de Clémence, qui, après avoir apporté, sous un déguisement, les nouvelles qui ont fait hâter la bataille, a su encore, par son courage, décider la victoire.

Ce sujet héroïque est égayé par les amours de Lucette, fille de madame Francœur avec le jardinier Alain, dont le rôle rappelle quelquefois les poltrons obligés des boulevards.

Les deux premiers actes de cet ouvrages offrent des détails oiseux et des longueurs. La rivalité de Nivernais et de d'Olange n'est pas très-intéressante ; les amours même de Henri et de Clémence produisent peu d'effet. Le dernier acte, plein de mouvement, a décidé le succès.

La musique, qui mérite des éloges, a également beaucoup plus d'expression dans le troisième acte. On y a distingué surtout le morceau d'ensemble du départ de la garnison et l'hymne chanté par madame Duret.

Les auteurs, vivement demandés, ont été nommés.

Fëodor, ou le Batelier du Don, opéra comique en un acte et en prose, paroles de M. ***, musique de M. *Berton.* (15 *octobre.*)

Comment peut-on prendre la plume

pour copier encore la *Partie de Chasse* et les quarante ou cinquante pièces que la comédie de *Collé* a fait naître ? Comment surtout un compositeur aussi distingué que M. *Berton* consent-il à *réchauffer des sons de sa musique* les niaiseries et les absurdités qui fourmillent dans ce prétendu opéra comique.

Ivan Wazilitz, autocrate de toutes les Russies, déguisé en marchand russe, mais laissant deviner par la noblesse de ses manières qu'il est le czar, et Altorph, cachant sous le même déguisement les décorations du grand-maréchal, se présentent dans la demeure d'un pauvre habitant de Moscou, nommé Azarof. Le czar se fait appeler Timaphé. Azarof a une grosse femme bavarde et une jolie fille qui se nomme Azaïme. On pense bien que le czar ne s'est ainsi déguisé que pour connaître les besoins de ses peuples et pour entendre la vérité. Azarof le sert à souhait. Il traite surtout fort mal le grand-maréchal Altorph ; mais quoique les conseils d'Azarof soient donnés un peu durement, Altorph promet de les suivre.

Ce vertueux Azarof a donné depuis long-tems l'hospitalité à un jeune batelier du Don, qui passe pour avoir l'esprit aliéné. Féodor ne parle que de l'important service qu'il a rendu jadis au czar quand ce prince allait périr dans les flots. On ne devinerait jamais le moyen qu'Azarof imagine pour guérir la prétendue folie de Féodor. Il engage

Timaphé à jouer le rôle du czar ; celui-ci se prête à la plaisanterie. Féodor reconnaît son maître ; et le czar lui-même, qui n'a point oublié les traits du batelier qui lui a sauvé la vie, écrit quelques lignes sur ses tablettes et les remet a Féodor, en le chargeant de les porter au grand-maréchal. Féodor exécute cet ordre, et revient bientôt avec Altorph dans une élégante nacelle. Le czar cesse alors de dissimuler ; tous les acteurs se jettent à ses pieds ; Féodor épouse Azaïme. On siffle, et la toile tombe.

L'auteur a vraiment fait un tour de force, en accumulant dans un seul acte autant d'invraisemblances et de sottises, qu'on a coutume d'en mettre dans un mélodrame en trois actes. Azarof enhanté de sa ruse qu'il emploie pour tromper Féodor, rit beaucoup dans la Pièce ; mais sa gaîté n'est point communicative. Le pauvre diable n'a fait rire personne. Les spectateurs, après avoir baillé long-tems, ont fini par siffler.

La partition de M. *Berton* était digne d'un meilleur poème. L'ouverture est originale et a été fort applaudie.

La Journée aux Aventures, opéra comique en 3 actes, par MM. *Capelle* et *Mézières*, musique de M. *Mehul*. (*16 novembre.*)

Au premier acte, la scène se passe dans une campagne voisine du château

de la marquise de Gernance. Florval, jeune homme à la mode, et par conséquent assailli de nombreux créanciers, a pris le parti de leur céder la place. Il est venu se réfugier chez Bertrand, jadis domestique de son père, et aujourd'hui fermier de la marquise. Pour mieux tromper les huissiers, il a troqué le frac élégant contre l'habit villageois; il se dispose à partir pour la chasse; mais soudain un compagnon d'infortune lui arrive, c'est Gercour, officier de cavalerie et ami de Florval. Ce dernier a mieux que des huissiers à ses trousses. A la suite d'un repas, il s'est pris de querelle avec un officier, nommé Danville, qu'il connaît à peine. Ils se sont battus à la brune; Gercour, voyant tomber Danville, allait le secourir. Forcé de s'éloigner sur-le-champ par l'arrivée de plusieurs personnes, dans son trouble il a pris pour la sienne la voiture de son adversaire, et dans l'obscurité le cocher a fait une pareille méprise. S'apercevant enfin de son erreur, Gercour a quitté cette voiture et le hasard l'a conduit à la ferme de Bertrand. Que faire en pareil cas? Imiter l'exemple de Florval et prendre aussi l'habit de paysan. Bertrand fournit encore ce nouveau costume; lui seul est dans la confidence des deux étourdis, qu'il fait passer pour ses parens.

Bientôt Bertrand reçoit une nouvelle visite; c'est celle de Germaine, fermière, sa voisine, et de sa fille Rosette,

qui, élevée chez la marquise de Germance, est depuis quelques jours mariée avec Antonin, jeune villagois. Quoique la marquise ne connaisse point le futur, elle a promis à Rosette une dot de mille écus, en exigeant seulement qu'elle vînt la chercher avec son mari; mais ce mari est absent. Belle occasion pour le remplacer! Nos deux faux villageois persuadent à Germaine que la marquise exigera nécessairement la présence de l'époux; il faut donc que quelqu'un passe pour lui. Tous deux offrent leurs services; on finit par accepter ceux de Gercour. Néanmoins, Florval sera aussi du voyage; il passera pour le cousin du marié.

A peine cet accord est-il fait, que des gardes surviennent. Alarmée sur le sort de Danville, son neveu, la marquise fait chercher partout son adversaire, qui, suivant ce qu'on lui a raconté, a eu l'audace de se réfugier sur ses terres. Trompés par la petite ruse des deux paysannes, les gardes laissent partir tout le monde pour le château, et abusé par une fausse confidence de Bertrand, c'est le pauvre Antonin qu'ils arrêtent, et à qui ils vont faire prendre la place de celui qui a déjà pris la sienne d'une manière moins désagréable.

Cependant la marquise a aussi été dupe de la ruse; mais nous ne sommes pas au bout des *aventures* de la *journée*. Madame de Surville, sa nièce, dont Gercour est l'amant, arrive au château,

et l'on doit juger de sa surprise. Elle se contraint néanmoins, et tout irait bien si un orage qui survient n'obligeait la société villageoise à passer la nuit chez la marquise, qui veut absolument faire préparer *une chambre pour les nouveaux époux*. Cette nouvelle *aventure* est un peu scabreuse; mais en voici bien une autre, les gardes amenèrent Antonin; la ruse est decouverte, et chacun reprend sa place, Antonin près de sa femme, Gercour dans une chambre qui lui sert de prison.

Madame de Surville, qui a vainement sollicité sa tante en faveur de son amant, prend la résolution hardie de *l'enlever*, d'accord avec Florval. Malheureusement Antonin a entendu le complot, et les amans seraient pris dans leur piège, si Danville, qu'on avait cru faussement mort et qui n'est que blessé, n'arrivait de son côté au château, pour qu'un nouveau quiproquo nocturne soit le terme des *aventures*. Les deux champions se réconcilient, et le mariage de madame de Surville avec Gercour devient le gage de la paix.

Cette pièce est fort amusante quoique l'intrigue n'en soit pas très-neuve; les auteurs ont eu le talent de bien encadrer les situations et de donner à leur ouvrage une marche rapide. La musique surtout a excité des applaudissemens unanimes. L'ouvrage a obtenu un brillant succès.

ODÉON.

THÉATRE ROYAL.

M. le Comte de Pradel, directeur-général de la Maison du Roi, surintendant.
Picard, de la Légion d'Honneur et de l'Académie française, administrateur-général, rue de Condé.
Loraux aîné, secrétaire-général, au théâtre.
Walville, régisseur.
Inbert, caissier, au Théâtre.

Acteurs-Sociétaires.

MM.

Clozel, rue de Vaugirard, n°. 15.
Chazel, idem.
Armand, rue d'Enfer, n°. 71.
Perroud, rue de la Harpe, n°. 78.
Thénard, rue de l'Odéon, n°. 34.
Pélissier, rue de Vaugirard, n°. 2.
Talon, rue Croix-des-Petits-Champs.
Walville, rue Neuve du Luxembourg, n°. 2.

Mesdames

Délia, rue de Corneille, n°. 3.
Fleury, rue de Molière, n°. 3.
Millen, rue de l'Odéon, n°. 32.
Adeline, rue Neuve de Seine.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Leborne, rue de la Harpe, n. 78.
Azéma, rue de l'Ecole de Médecinen, 14.

Alphonse, rue de Vaugirard, n°. 10.
Charles, rue St.-Denis.

Mesdames

Humbert, rue Neuve-des-Petits-Champs.
Descuillés, rue Haute-Feuille, n°. 14.
Adèle, rue de Vaugirard, n°. 15.
Roi, rue Madame.
Perroud, chez son père.
Descuillés, chez sa mère.
Sara, rue des Francs-Bourgeois, n. 11.
Félicie, rue St.-Germain-des-Prés, n. 18.
Devin, rue de l'Odéon.

ORCHESTRE.

Chef.

M. Crémont, rue Dauphine, au coin de la rue d'Anjou.

St.-Hilaire, souffleur, rue des Boucheries.

Forestier, costumier, rue St.-Martin.

ODÉON.

Les deux Parisiens, ou le Tirage au sort, vaudeville en un acte, par M. *Sewrin*. (16 *décembre*).

M. de Courville habite une maison de campagne dans le Vivarais ; il a deux filles à marier, Albertine et Clémence. Deux jeunes gens quittent Paris arrivent chez lui, recommandés par un ami intime de Courville Sans avoir vu ces demoiselles, Fonbonne et Surval, qui sont nos Parisiens, s'enflamment tous deux à la fois au nom seul d'Albertine. Ne voulant céder ni l'un, ni l'autre; ils conviennent de tirer au sort. D'après sa décision, Surval peut exclusivement adresser ses hommages à Albertine, et Fonbonne ne peut, sans manquer à sa parole, faire sa cour qu'à Clémence. Mais ce dernier se trouve pour la première fois en tête-à-tête avec Albertine qu'il prend pour Clémence ; les deux amans se plaisent, et voilà le traité des deux amis violé.

Surval, de son côté, a un entretien avec Clémence qui se fait elle-même passer pour Albertine ; et ils sont également épris l'un de l'autre. Discussion entre les Parisiens qui sont persuadés de leur rivalité. L'altercation va prendre un caractère sérieux, lorsque tout se débrouille à la satisfaction de tout le monde, excepté à celle du public, qui

a gardé un profond silence. Quand on baille, disait *Rivarol*, il est difficile de siffler, et fort heureusement pour M. Sewrin tous les assistans bâillaient à qui mieux mieux.

Direction de M. Picard.

Quelques Scènes impromptu, ou la Matinée du Jour de l'an, prologue d'ouverture, en vers libres, par M. *Andrieux*. (1^er^ *janvier*).

Une foule immense s'était portée à cette représentation ; M. Picard avait dirigé, pendant long-tems et avec succès, la troupe qui l'a de nouveau choisi pour la conduire, et depuis cette époque, les comédiens ne prêchent plus dans le désert.

L'aimable auteur des *Etourdis* ne pouvait donner à son ami Picard une plus grande preuve d'amitié qu'en montrant le premier l'exemple à tous les écrivains comiques, de travailler pour un théâtre que le public et les hommes de talent semblaient avoir abandonné à l'envi. Il y avait long-tems que de bons vers ne s'étaient fait entendre dans l'enceinte de l'Odéon ; la franche gaîté en paraissait exilée aussi bien que le bon goût ; M. Picard pouvait seul les ramener, et avoir le courage de l'entreprendre.

On le suppose en scène, dans le pro-

logue; le directeur de l'Odéon ne peut décider un acteur de ses amis à s'engager dans sa troupe. Les préventions, comme on sait, sont toujours difficiles à vaincre; le mot *Odéon*, jusqu'à présent, a été un épouvantail pour les bons comédiens; et il serait si important pour l'art que la troupe qui le compose, offrit un plus grand nombre de talens! Le directeur répond à toutes les objections de l'acteur prévenu : vainement celui-ci prétend que le faubourg Saint-Germain est un quartier qui n'offre aucune ressource pour un théâtre.

Le faubourg Saint-Germain est-il donc
un désert?
lui réplique le directeur.
N'est-ce pas une ville entière?
Une très-grande ville? Et ce spectacle
offert
Dans ce même quartier où commença
Molière,
Par tous ses habitans sera-t-il rebuté?..
Pour notre art songe un peu comment
est habité
Ce faubourg qui pour nous te paraît re-
doutable.
De l'étude et des arts c'est l'asile hono-
rable :
J'y trouve l'Institut et l'Université,
Et plus d'une école fameuse
Où court une jeunesse ardente, studieuse.
C'est ici le pays latin;
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-
Germain.

Le directeur a donné le mot à quelques-uns de ses acteurs qui, successivement, viennent improviser plusieurs scènes analogues à leur emploi. L'homme aux préventions est dupe de cette ruse; il s'en aperçoit lorsque tout le monde vient souhaiter la bonne année au directeur, et s'engage lui-même dans la troupe qui s'avance, ayant à sa tête mademoiselle Délia. Cette actrice fait son compliment au directeur, et s'adresse ensuite, en ces termes, au parterre :

Messieurs, que cette année où nous allons entrer,
Voie en tout vos projets et vos vœux prospérer!
Puissiez-vous tous, messieurs, l'avoir heureuse et bonne.
Nous l'attendons de vous. Puissions-nous mériter
Qu'ici votre faveur toujours nous environne;
Et souvent, grâce à vous, puissions-nous répéter :
Nous n'avons au public fait que la souhaiter,
Mais généreusement sa bonté nous la donne.

Ce petit prologue a été interrompu par des applaudissemens que des vers heureux et faciles ont souvent provoqués. On a surtout remarqué le suivant:

L'union fait la force et produit le succès.

LES DEUX RÉPUTATIONS, ou Monsieur de Boulanville, comédie en 5 actes et en prose, par M. *Picard*.

(8 *février*.)

Deux fermiers, Duhoussaye et Bertrand, descendent à l'auberge du Cheval Blanc, tenue par M. et madame Léonard; sur la route d'Orléans. Duhoussaye, d'un caractère franc et joyeux, fait les plus grands éloges d'un certain Boulanville, propriétaire des environs; Bertrand, triste et maussade, en dit beaucoup de mal; voilà un homme qui a deux réputations pour avoir seulement repris sa ferme à Bertrand et l'avoir louée à Duhoussaye.

L'aubergiste Léonard est une espèce de Figaro, qui a exercé tous les métiers et qui, semblable au barbier Rigolo, des *Conjectures*, a la manie d'observer les hommes et les choses. Il n'a choisi l'état d'aubergiste que pour se livrer à son génie observateur; il ne conçoit pas comment l'intérêt et la passion peuvent exagérer l'opinion de ses deux hôtes; il n'a rien vu de pareil depuis qu'il tient la maison du *Cheval Blanc*; ce qui ne l'empêche pas de déprécier beaucoup l'auberge du *Cheval Noir*, parce qu'elle lui enlève des voyageurs.

Madame Léonard est une femme tellement obligeante, que son obligeance ressemble à l'intrigue, pour ne pas dire plus. Elle s'offre à seconder un officier, nommé Raymond de Courville, qui arrive exprès de Paris, pour raconter qu'il

a eu occasion de voir chez une tante une jeune et jolie personne appelée Henriette, dont il est éperdûment amoureux ; qu'ayant appris que son père, M. Doricourt, riche amateur, la conduisait dans l'Orléanais, il s'est mis en route et ne les précède que de peu d'instans. En effet, une voiture s'arrête au *Cheval Blanc ;* Henriette retrouve avec plaisir le capitaine Raymond ; et Doricourt, qui a de grandes prétentions à la finesse, est favorablement prévenu pour ce jeune homme qu'il n'a jamais vu.

Ce Doricourt vient d'abord pour visiter une terre qu'il a achetée sans la connaître, et ensuite pour marier sa fille à M. Boulanville, neveu d'un de ses amis, mort à la Guadeloupe. Doricourt tient beaucoup à sa réputation ; et, avant de voir son gendre futur, il veut savoir ce que les autres en pensent. Léonard le met en présence des deux fermiers. « M. » Boulanville, dit l'un? c'est un hom- » me charmant, un prodige de vertu ; » il est brave, homme d'esprit ; c'est » un fidèle ami du roi, un philosophe » d'ailleurs ; en un mot, c'est *un homme* » *parfait.* — Bon, dit l'autre, il est » avare, avide, injuste, sans probité ; » il fait le jeune homme, mais il a la » quarantaine ; il est laid et sot.... C'est » une girouette d'ailleurs, etc., etc. ».

Enfin, paraît ce Boulanville, dont on dit à la fois tant de bien et de mal ; ce n'est cependant qu'un homme ordinaire, ni sot, ni spirituel, ni bon, ni méchant.

Il est tourmenté par les instances d'une madame de Verbois, caricature calquée sur celle de *Nina-Vernon* de *la Petite Ville*. Cette madame de Verbois, munie d'une promesse de mariage que lui a souscrite M. Boulanville, le contrarie beaucoup dans le dessein qu'il a d'épouser Henriette. Boulanville, pour reprendre sa promesse, offre à madame de Verbois une somme de vingt mille francs; mais cette femme exige de plus que Bertrand garde la ferme qu'on lui a ôtée. Boulanville y consent, et voilà les deux fermiers qui chantent la palinodie; Bertrand, qui détestait Boulanville, en fait spontanément l'éloge; et Duhoussaye, qui en disait du bien, le traite fort mal... Enfin, l'éloquent Léonard décide Boulanville à épouser madame de Verbois, et Doricourt à donner la main d'Henriette à Raymond.

Cette comédie n'a pas eu de succès. On y a trouvé des longueurs, des scènes mal amenées, et ne tenant point à l'action; l'intrigue en est pénible, le dialogue verbeux. M. *Picard*, en réduisant cet ouvrage à trois actes, aurait sans doute réparé l'échec qu'il a reçu, mais il a préféré le retirer du répertoire.

LA FÊTE D'UN BOURGEOIS DE PARIS, ou le Jour et le Lendemain, comédie en 3 actes et en prose, par MM. *Merle* et *Dumersan* (*17 février*)

Ce bourgeois, qui se nomme M. Bo-

nin, possède de tems immémorial une modeste boutique de bonnetier dans le quartier Saint-Michel. Mad. Bonnin, loin de partager les goûts simples de son mari, ne respire que le luxe et la dépense. Un M. Ledoux, intrigant, aspire à la main et à la dot de Joséphine, petite-fille de M. Bonin, et, profitant de l'ascendant qu'il a sur l'esprit de Mad. Bonin, il lui persuade de donner une fête à son mari le jour de la Saint-Claude. Mad. Bonin, pour faire toutes les dispositions nécessaires et mieux surprendre son vieil époux, *l'envoie promener.*

Le Doux, suivi des tapissiers, fait bientôt métamorphoser la boutique de Bonnin en un salon superbe, où des guirlandes de fleurs et des lumières disposées avec art, promettent un bal, un souper, des proverbes, en un mot une fête qui ressemblera à celle d'un agent de change. Ce Ledoux a pour rival le jeune Edouard, étudiant en droit, cousin et amant préféré de Joséphine. Une explication qu'ils ont entr'eux est interrompue par l'arrivée de la grand'maman. La présence de Bonin rend la fête complète: minuit sonne, le portier vient la troubler en annonçant que tous les locataires se plaignent du bruit qu'on fait dans la maison, et qu'il faut se séparer. Le lendemain M. Bonin s'aperçoit de tout le désordre qu'on a causé chez lui. Les fournisseurs viennent pré-

senter leur mémoire ; on a bu son vin, brisé ses meubles ; il a des billets à acquitter pour son commerce ; cependant Bonin paie les dépenses de sa fêtes avec l'argent qu'il réservait pour celle de sa femme ; Ledoux est éconduit, et Edouart épouse sa jeune cousine.

Cette comédie, qui a obtenu du succès, offre le tableau fidèle d'un ridicule qui chaque jour devient plus commun parmi certains *bourgeois* de la capitale.

BRUSQUET, FOU DE HENRI II, ou le Carnaval de 1556, comédie en trois actes, et en prose, par M. ***.

(26 *février.*)

Le maréchal de Strozzi, pour se venger des espiégleries de Brusquet, fou du roi de France, et prendre gaîment sa revanche pendant le carnaval, imagine de le faire passer pour mort. Il remet à madame Brusquet, qu'il fait veuve de son autorité privée, l'acte mortuaire de son époux qu'elle croit à Rome, et une lettre contenant les dernières volontés du défunt. Un certain Nicoud, maître d'école, est désigné dans le testament pour succéder à Brusquet et épouser sa veuve. Mais Brusquet, de son côté, inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de sa femme, et de plus très-enclin à la jalousie, revient

secrètement à Paris, qui est le lieu de la scène, et secondé par le duc de Guise et le comte de la Rochefoucault, il se dispose à mystifier le maréchal lui-même.

Un souper est préparé pour célébrer les fiançailles de Nicoud et de madame Brusquet. On se met à table. Les convives, au nombre desquels se place le maréchal, trouvent les mets détestables, le vin amer; un prétendu sorcier, fou du roi d'Espagne et ami de Brusquet, annonce que c'est l'effet d'un charme. Le maréchal s'étonne qu'après avoir donné les ordres nécessaires, on n'ait point fait servir son argenterie pour le repas. Nouvelle réponse du sorcier, qui prétend que c'est encore l'effet d'un charme. Rien ne peut suppléer dans la maison au souper qu'on attendait. La cave est vide, l'office et la cuisine sont déserts. L'argenterie est passée aux champs élysées, pour dédommager ce pauvre Brusquet des tours que lui a joués le maréchal, dont l'incrédulité oblige le sorcier de lui donner un coup de baguette et de montrer, dans le fond du théâtre, l'ombre de Brusquet mangeant à une table bien servie. Tout s'éclaircit : Nicoud renonce à ses prétentions sur la main de madame Brusquet pour épouser Marianne sa servante, et le maréchal en est pour son argenterie, dont il croit devoir faire présent à Brusquet.

Cette pièce s'est traînée avec peine

jusqu'au dénouement ; mais arrivée là, des sifflets nombreux et aigus se sont fait entendre, et la chûte la plus complette a forcé Brusquet à ne plus faire d'espiégleries... à l'Odéon.

LE VALET DE SON RIVAL, comédie en un acte, et en prose, par M. ***.

(19 *mars*).

Cet acte est un imbroglio où un certain colonel, neveu d'un ministre, se présente sous le nom de Beauclair son rival, pour épouser la fille de M. Destival, ancien militaire retiré à Strasbourg. Ce Beauclair prend les habits d'un valet, s'introduit dans la maison, et s'amuse aux dépends du colonel, au service duquel il est forcé de se mettre. Guerre ouverte entre les deux rivaux qui redoublent d'adresse et de ruses. Le colonel est aimé ; mais il avait donné, de son autorité privée, l'ordre au commandant de place d'arrêter un voyageur qui avait renversé sa chaise de poste avant d'entrer dans Strasbourg. Ce voyageur est Beauclair lui-même. On arrête donc le colonel qui a pris ce nom ; il profite du quiproquo pour ordonner à son valet d'aller chercher le notaire. Tout s'explique bientôt ; Beauclair s'avoue vaincu, et, d'après ses conventions, il cède au colonel tous ses droits à la main de mademoiselle Destival.

Le Valet de son Rival a parfaitement

réussi il y a dans ce petit acte de jolies scènes, des situations piquantes, des mots heureux, de l'esprit et de la gaîté. Malgré le succès de cet ouvrage, l'auteur a desiré garder l'anonyme.

LES COMÉDIENNES, ou la Critique de la Comédienne, comédie en un acte et en prose, par M. *Dumersan*.

(23 *mars*.)

Le directeur d'un théâtre de province attend de Paris une pacotille de pièces nouvelles. Il les reçoit avec un paquet de journaux qui ne s'accordent guère sur le mérite de *la Comédienne* de M. Andrieux, jouée au Théâtre Français. Le directeur trouve le paquet de journaux *bien lourd* et celui des pièces nouvelles *bien léger*. Quoiqu'il en soit, *la Comédienne* fait naître une guerre civile parmi les actrices de la troupe. Toutes veulent avoir des droits incontestables au rôle principal. Il m'appartient, dit l'ingénue; mademoiselle Mars ne joue-t-elle pas Victorine du *Philosophe sans le savoir*? Bon, dit la soubrette; ne joue-t-elle pas Suzanne du *Mariage de Figaro*? La coquette et le caractère se disputent le rôle. Cette scène, qui est très-flatteuse pour mademoiselle Mars, n'est pas la plus mauvaise de la pièce.

Il nous reste à parler des amours du niais de la troupe avec la grande coquette; du personnage d'un vicomte de Cornillac, qui prétend être encore l'original du

Couvignac de M. Andrieux ; mais nous nous bornerons à dire que c'est à la coquette que le rôle de la coquette est adjugé, et qu'elle épouse le niais en dépit du vicomte. Tout le monde donne son mot sur le but que M. Andrieux s'est proposé en écrivant sa *Comédienne*. Il a voulu tourner la noblesse en ridicule, dit le Vicomte. Non, ajoute la Duègue, il a voulu faire l'apologie des comédiens. Pas du tout, dit la Soubrette, c'est une satyre contre nous. On se résume, et on conclut que l'intention de M. Andrieux était de faire une comédie. Nous n'avons pas compris celle de l'auteur *des Comédiennes*, et pourtant son ouvrage a réussi.

LA PETITE GUERRE, comédie en 1 acte en prose, par M. *Charles*. (22 *avril*.)

Le vieux gouverneur d'une citadelle piémontaise attend la jeune Bianca, sa future. Deux étourdis d'officiers, prisonniers du gouverneur, s'opposent à ce mariage ; l'un d'eux est amoureux de Bianca. Ces messieurs parviennent à faire passer le gouverneur pour fou. Le pauvre diable est berné et l'aimable officier épouse sa maîtresse.

Cette bluette n'offre rien de neuf ; mais quelques scènes assez gaies ont fait oublier les nombreux emprunts que M. Charles a fait à ses devanciers. C'é-

tait son coup d'essai.... on a dû, le sachant, avoir beaucoup d'indulgence. Sur soixante ou quatre-vingt personnes qui assistaient à la première représentation de *la Petite Guerre*, quarante au moins ont applaudi.

LE SECRET RÉVÉLÉ, comédie en trois actes et en vers libres, œuvre posthume de *Monvel*. (29 *avril*).

M. de Saint-Valeri veut unir son fils à une riche héritière, tandis que ce fils, oubliant son rang, adore Marianne, fille d'un fermier. Le jeune homme s'adresse à l'ami de son père, à M. de Mélan, *victime d'un calomniateur*, et lui confie ses chagrins sur la tyrannie d'un père et la ridicule démarcation qu'on met dans ses différentes classes de la société. Marianne prend la résolution de se retirer chez son père. Elle lui a écrit, et le vieux fermier vient pour l'emmener. Toute la maison fond en larmes. Le jeune homme ne veut pas se séparer de sa maîtresse; alors le fermier, qui devient *un indiscret vertueux*, révèle que sa prétendue fille n'est autre que celle de M. de Mélan. M. de Saint-Valerie, qui voit que sa bru future est la fille *d'un homme comme il faut*, consent avec plaisir à ce que son fils l'épouse, quoiqu'elle n'ait pas un sou.

Si Monvel eût vécu, il n'eût sans doute pas fait représenter cet ouvrage, qu'il

avait condamné à rester dans son portefeuille. Le public a fort mal accueilli cette comédie-drame. Elle n'offrait rien de piquant, rien de neuf; la personne qui l'a exhumée des cartons du défunt l'a, dit-on, retouchée... Nous sommes tentés de le croire, Monvel n'aurait pu faire un si mauvais ouvrage.

Le Chevalier de Canolles, ou un Episode de la Fronde, comédie en 5 actes et en prose, par M. de *Saint-Georges*. (27 *mai*).

La Reine mère et le maréchal de la Meilleraie font le siège de Bordeaux. A la tête du parti qui résiste à la cour dans cette ville, est la fameuse duchesse de Longueville, sœur du grand Condé. Près de cette héroïne se trouve le duc de la Rochefoucault,

Madame de Longueville, qui a profité des troubles de la Guyenne, pour unir sa cause à celle de la province, met en avant, pour motif de la guerre qu'elle fait à la Régente, la détention des princes de Condé et de Conti, et celle de son époux; mais les intérêts du duc de la Rochefoucault en sont la cause véritable.

La ville de Bordeaux qui est aux abois, le parlement où règne une grande division, et qui d'ailleurs n'ont pas les mêmes motifs d'obstination, désirent vivement la paix. Au surplus, tout en

se battant, on n'en donne pas moins des fêtes et des bals dans Bordeaux. C'est toujours autant de pris sur l'ennemi, ou, si l'on veut, un à compte sur la paix prochaine.

Cependant le chevalier de Canolles, qui sert dans l'armée royale, a été fait prisonnier dans un combat. Il a retrouvé, dans les murs de Bordeaux, un de ses amis, le chevalier de Saint-Ibal, ainsi que mademoiselle de Saint-Alverte, confidente intime de la duchesse, et de laquelle il est épris. Véritable Français, le chevalier se console de sa captivité en riant, buvant, dansant avec ses *ennemis*. Entre Français, ce nom là est toujours prêt à disparaître.

On apprend qu'un colonel *frondeur*, prisonnier du maréchal de la Meilleraie, a été condamné et exécuté comme rebelle. Le peuple et les soldats furieux exigent des représailles. On demande la tête du chevalier de Canolles, et il n'échappe à la fureur populaire que pour être condamné par un arrêt du parlement.

Dans une circonstance aussi grave, Canolles ne dément ni sa gaîté ni sa patrie. Toujours plaisant, toujours brave, tandis que tout ce qui l'entoure est plongé dans la tristesse, lui seul garde un calme parfait. Heureusement, au moment où tout est désespéré, un traité est conclu; la ville se rend, la *fronde* se soumet; le chevalier de Canolles est sauvé, et la pièce se termine, comme tant d'autres, par un mariage.

Cet ouvrage est écrit avec goût et pureté ; la marche en est dramatique. Des situations heureuses et un intérêt bien soutenu en ont assuré le succès.

LE CHEMIN DE FONTAINEBLEAU, divertissement en 1 acte et en prose, mêlé de couplets, par MM. *Georges Duval* et *Rochefort*. (15 *juin*.)

La scène se passe dans un parc aux environs de Fontainebleau. Un M. de Saint-Remond, qu'on ne voit pas, a donné des ordres pour disposer une fête afin de célébrer le passage du Roi. Le jardin est déjà illuminé pour cette cérémonie, et chaque personnage se promet d'y prendre part, à l'exception d'un certain Furet, qui a toujours une ou deux révolutions dans sa poche. Ce trouble-fêtes prend ses nouvelles jusques dans la lune; à tout moment il apporte un faux bruit et remporte une malédiction. Mad. Richard, fermière, a une nièce et une fille aimées par deux gardes royaux, et courtisées par un M. Renard, qui, ne voulant pas être pris au dépourvu, les a demandées toutes les deux. Ce M. Renard, dont le caractère égaie la pièce, est un vieux solliciteur qui a demandé des places dans tous les genres et a son dossier dans tous les ministères; il en est, dit-il, à son quatre-vingt-septième accusé de réception, dans sa correspondance avec les mitres.

La mystification que lui font éprouver Caroline et Thérèse, instruites de son double amour, les préparatifs de la fête, les méprises et les faux bruits de Furet, qui tournent constamment à sa confusion, le mariage des jeunes gens sollicité par M. de Saint-Remond., composent à-peu-près le sujet de cette bluette, dont le succès a été complet; plusieurs couplets spirituels et bien tournés ont été vivement applaudis.

LA RIVALE D'ELLE-MÊME, comédie en 3 actes et en vers, par M. *Loraux*.
(6 *juillet.*)

Deux jeunes gens qui avaient été obligés de suivre leur régiment, reviennent en France après une absence de trois ans. Saint-Phar se flatte d'y retrouver une maîtresse qu'il n'a pas cessé d'aimer; et Dalviane se propose d'offrir son hommage à toutes les belles qui y captiveront ses regards; mais, lui dit son ami:

En adorer plusieurs, c'est n'en aimer aucune.
— C'est en insulter vingt que de n'en aimer qu'une.

répond Dalviane.

Hortense, c'est le nom de la maîtresse de Saint-Phar, habite le lieu où viennent d'arriver nos deux amis; elle a reconnu son amant, qui avait eu autrefois la délicatesse de partir sans lui

dire adieu, et qui, pendant trois ans, a négligé de lui donner de ses nouvelles. Elle raconte à Lisette que, touchée de cette suite de procédés, elle brûle de revoir l'ingrat et de lui pardonner. Saint-Phar a connu Hortense chez une tante où son père, qui venait de perdre sa fortune, l'avait forcée de se retirer. C'est là que, sous le nom de Sophie, elle a inspiré une passion véritable à notre jeune officier. Dalviane, qui l'apperçoit, en devient subitement amoureux, et prompt à se flatter, ne doute pas que sa fuite ne soit une preuve tacite du plaisir qu'elle a ressenti en le voyant.

Les parens d'Hortense ont recouvré leur fortune et viennent chercher leur fille. Ils apprennent que Saint-Phar, dont ils ont beaucoup connu le père, est dans le village, et ne veulent pas souffrir qu'il loge ailleurs que chez eux. Dalviane est enchanté de cette offre, qui va lui procurer le plaisir de voir la beauté qui l'a séduit. Quant à Saint-Phar, qui ignore que la fille de M. Belmont est cette même Sophie qu'il aspire à retrouver; il accepte avec indifférence, et charge Germain, son valet, d'une lettre pour sa maîtresse. Germain remet à Lisette cette missive, la première que depuis quatre ans son maître ait écrite à sa belle.

Sophie-Hortense communique cette lettre à sa tante; toutes deux projettent d'éprouver Saint-Phar. Lisette est char-

gée de lui peindre sa maîtresse comme une femme légère et capricieuse. Hortense paraît, et Saint-Phar, qui retrouve en elle tous les traits de Sophie, se jette à ses pieds, sans cependant la reconnaître; Germain, à qui on donne le mot, annonce à son maître que la tante de Sophie est morte et que son amante a disparu; Lisette de son côté, feint d'être renvoyé par madame Belmont, qui, dit-elle, prend à son service une jeune personne dont la ressemblance avec Hortense est frappante. Le bon Saint-Phar ne doute plus qu'il ne soit question de Sophie, et, dès qu'elle paraît, il retombe à ses genoux. Sophie, enchantée de sa fidélité, lui pardonne cette rechûte, et va même jusqu'à le presser d'épouser Hortense. M. et Mad. Belmont consentent à ce mariage; mais Saint-Phar s'y refuse; il n'aime que Sophie; à ces mots, la jeune personne termine l'épreuve, en faisant connaître à son amant qu'Hortense et Sophie ne sont qu'une seule et même personne.... Saint-Phar applaudit à cette ruse, dont il n'avait pas eu le moindre soupçon, et reçoit le prix de sa constance..... Dalviane retrouve une *ancienne connaissance* éprise de lui, et....

Pour commencer, il va faire une fin.

Cette froide comédie n'a eu qu'un médiocre succès; il était proportionné au mérite de l'ouvrage.

LES TACHES DANS LE SOLEIL, ou la Fin du Monde, comédie en 1 acte, en prose, mêlée de vaudev., par MM***.

(*5 août.*)

Des pluies continuelles ont ruiné M. Tournesol, artificier de Paris; il quitte la capitale pour se rendre à Asnières, où il fait la connaissance de deux originaux dont la crédulité égale la bêtise, M. Barnabé et M. Médard. Introduit chez eux, Tournesol vit des dîners de l'un et de l'argent de l'autre; il leur persuade que la fin du monde aura lieu le 18 juillet, jour fixe. Les deux vieillards ne se doutent pas un moment de l'artifice de Tournesol, et tous deux, en cachette, le prie de leur conserver la vie.

Notre homme fait prendre à Barnabé deux pillules qui lui garantissent l'immortalité; mais pour récompense, il exige la main de Rose, qu'il a cependant oublier d'immortaliser. Médard boit trois gouttes d'*élixir de la vie éternelle*, qu'il paie d'une quittance de cinquante louis que Tournesol lui devait. Le ciel, qui a le mot d'ordre, se brouille, un orage a lieu, Tournesol s'esquive, le tonnerre gronde, tout le monde fuit, excepté Médard, que la peur a jeté par terre, et qui se relève après l'orage. Se croyant seul sur la terre, il se l'approprie, et se dispose à la gouverner à sa fantaisie, lorsqu'il aperçoit Barnabé sortant de chez lui.

Ces messieurs se partagent les quatre parties du monde, Médard, après quelques difficultés, cède à son ami l'Afrique et l'Asie, dont au fond il ne savait que faire, et se réserve l'Amérique, vu l'habitude qu'il a du sucre et du café. Les choses en sont là, lorsque l'amant de Rose arrive, et reproche aux deux vieillards leur sotte crédulité. C'est surtout à Barnabé qu'il s'en prend, à Barnabé, qui a sacrifié sa fille à une vaine terreur. Rose, enlevée par Tournesol, a été arrachée des bras de son ravisseur par Floricour, auquel son père désabusé consent à la donner en mariage.

Cette bluette a été sifflée et applaudie; les auteurs anonymes ont pu dire que ce *chef-d'œuvre* n'était pas tombé, mais, nous pouvons affirmer qu'il n'a pas réussi.

LES DEUX PHILIBERT, comédie en 3 actes et en prose, par M. *Picard*.

(10 *août*.)

MM. Philibert sont deux frères d'un caractère tout-à-fait opposé. L'aîné a des goûts sages, des talens utiles; il occupe une place lucrative au ministère des relations extérieures; il est reçu partout et recherché par la bonne compagnie. Son frère est un mauvais sujet comme on en voit tant. Il ne peut rester en place; il s'est fait chasser de tous les emplois que le crédit de son frère

avait eu le pouvoir de lui procurer ; il a mangé son patrimoine ; il est criblé de dettes, et n'a pour toute qualité qu'un reste de respect et d'attachement pour son frère, qui a déjà eu la bonté de payer ses créanciers.

Philibert aîné est devenu amoureux d'une jeune et jolie personne nommée Sophie, qui le paie de retour. Il cherche à se faire présenter à ses parens, et s'ouvre à ce sujet à M. Clairville, maître de musique de Sophie, qui s'y refuse. Cependant M. Duparc, ancien ami de la famille Philibert, instruit des projets du jeune homme, l'invite à venir passer quelques jours à sa maison de campagne, où il donne une petite fête pour célébrer la convalescence de sa belle-mère.

La lettre d'invitation ne va point à son adresse, elle s'arrête en chemin et tombe entre les mains du jeune Philibert, qui sans se douter du quiproquo, accepte et part avec M. Pastoureau, cousin de Duparc.

Notre mauvais sujet ne tarde pas à se faire connaître ; en un instant il donne carrière à ses défauts. La jeune servante, la cave et le billard deviennent les objets de son affection ; il ne prend pas la peine de cacher des goûts qui ne sauraient donner de ses mœurs une opinion bien favorable. Il a la franchise du libertinage.

M. Duparc ne revient pas de son étonnement. Il avait pris des renseignemens

sur Philibert aîné, et la conduite de celui qui est chez lui sous ce nom dément tous les éloges dont il a été l'objet. Bientôt, témoin d'une partie de ses folies, il est forcé, à la sollicitation de ses autres convives, de congédier celui qu'il s'était fait un plaisir de recevoir. Philibert cadet reçoit cette nouvelle avec une insouciance qui éteint toute espèce de regret dans l'âme de Duparc.

Tandis que ces événemens se passent à la maison du père de Sophie, Philibert aîné court les champs avec son valet. Instruit par le portier de M. Duparc que sa maison est entre *Nogent, Vincennes et Saint-Mandé*; il est parti avec ce renseignement précieux Enfin il parvient à la découvrir; il s'y présente; il se nomme; mais, à ce nom de Philibert, chacun s'éloigne. Fort mal reçu par tout le monde, il parvient aisément à connaître la cause de ce mauvais accueil. On s'explique, tout s'éclaircit. M. Duparc, qui n'a rien à reprocher au fils de son ancien ami, consent à lui accorder la main de Sophie.

Cette charmante comédie, l'un des ouvrages les plus gais de M. Picard, a obtenu le plus brillant succès.

LA CHAUMIÈRE BRETONNE, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, pour la fête de S. M., par MM. *Georges Duval* et *Rochefort*. (*22 août.*)

La scène se passe en France dans un

village de la Bretagne où l'on se prépare à célébrer la Saint-Louis.

Mathurin a combattu pour la cause du Roi, qui l'a récompensé dans la personne de son fils, qui a été placé au lycée de Vannes ; Isidor, à l'époque du 20 mars, a pris les armes pour son bienfaiteur, et son père a depuis reçu une pension du Roi qui le met à même d'élever ses autres enfans. Ce brave homme a recueilli chez lui une jeune orpheline (Rosette) qui, à l'âge de cinq ans, a été laissée en France par un chef de l'armée royale partant pour une terre étrangère ; il l'a élevée comme sa propre fille, sans espoir de retrouver ses parens. Cependant après beaucoup de recherches infructueuses il a découvert qu'un des frères de cette jeune orpheline existe, et sert, en qualité d'officier, dans une légion départementale. Mathurin avait depuis long-tems projeté d'unir Rosette à Isidor, mais dès qu'il est instruit de la naissance de cet aimable enfant, il renonce, par délicatesse, au desseir qu'il avait formé ; Isidore a aussi un rival, c'est Thomas, paysan niais, qui sèche d'amour pour Rosette, et qui, effrayé d'un danger dont il ne saurait prévoir la fin, va consulter sur sa maladie amoureuse, M. Descampignac, médecin gascon, transplanté, par la nécessité, en Bretagne.

La légion de l'Isère arrive : Descampignac, qui croit être agréable à Mathurin, obtient du maire qu'il sera

exempt de loger quelques-uns des braves qui vont paraître ; mais Mathurin est trop bon Français pour jouir du bénéfice de cette exemption ; nos soldats, dit-il, seront toujours avec moi les bienvenus.

M. Darmencé, frère de Rosette, fait partie de la légion qui arrive ; il revoit sa sœur, il apprend tout ce qu'il doit à Mathurin, et bientôt un combat de générosité s'élève entre eux. Mathurin ne veut point céder aux pressantes sollicitations de M. Darmencé qui désire lui prouver sa reconnaissance en consentant à un hymen entre les deux familles.

Au milieu de la fête, et pour terminer cette lutte de procédés et des sentimens délicats, des dépêches de Paris arrivent : elles contiennent le bouquet du Roi ; instruit de la conduite d'Isidore, il daigne lui accorder la croix de la légion, et des lettres de noblesse à Mathurin qui, devenu l'égal de Darmencé, n'a plus rien à lui refuser.

Cette nouvelle marque de la bonté du Roi ajoute à l'enthousiasme des habitans, qui inaugurent le buste de S. M.

Ce tableau villageois a été vivement applaudi.

LE BOUQUET DE FÊTE, ou la Saint-Louis, comédie en 1 acte, mêlée de chants, par M. *Montgravier*. (*24 août.*)

Un certain M. de Verneuil, retiré

dans son château en Provence, a invité ses trois frères à venir célébrer chez lui la fête de sa femme en même tems que celle du Roi. Les trois frères de M. de Verseuil ont chacun un état différent: l'un, M. Dupalais, est un ci-devant conseiller au parlement de Toulouse, qui ne s'exprime qu'en termes de barreau; le second est un riche cultivateur de l'Aveyron, qui se nomme Désormaux, et qu'on surnomme le Sauvage; le dernier est un jeune officier. Ces messieurs arrivent successivement au château de leur beau-frère, où ils apportent pour bouquet: le magistrat, le portrait de Saint-Louis; le cultivateur, celui de Henri IV; le militaire celui de Louis XIV; la jeune pupile de Mad. de Verseuil, apporte celui de Louis XVI. Chacun de ces personnages réclame pour son héros la place d'honneur dans l'appartement de M. de Verseuil; et il s'engage à cette occasion une discussion qui aurait pû être écrite avec plus de chaleur et de naturel, dans laquelle ils font tour-à-tour l'éloge du conquérant, du bon Roi, du restaurateur de la justice, et du meilleur comme du plus malheureux des princes. Cette discussion se termine par le cadeau que fait à sa femme M. de Verseuil, de l'image de Louis XVIII, qui a hérité de toutes les vertus de ses ancêtres. Après un léger débat on convient que le portrait de Louis XVIII sera entouré de ceux des princes de sa famille. L'officier épouse la pupille, à

la main de laquelle aspirait aussi l'ancien conseiller au parlement de Toulouse.

Ce petit acte n'a obtenu qu'un médiocre succès.

LES PETITS PROTECTEURS, ou l'Escalier dérobé, comédie en un acte et en prose, par M. *Daubigny*.

(17 *septembre*.)

La scène se passe à Madrid, dans l'antichambre d'un seigneur espagnol. Moralès sollicite depuis long-tems une place vacante de sous-inspecteur.... Mais, faute de protecteurs, ses nombreuses pétitions restent sans réponse. Les valets le rudoient, et le secrétaire Valério ne se donne pas même la peine de lire ses demandes. Moralès cependant ne peut être uni à sa cousine Rosine, qu'autant qu'il aura obtenu l'emploi qu'il sollicite. En ce moment, il rencontre le gascon Despignac, barbier de la maison du grand seigneur, où il exerce une espèce d'influence; cet ancien ami, possédant à fond *l'art d'obtenir des places*, se charge de le protéger : *Ce n'est pas par le grand escalier*, lui dit-il, *que tu parviendras jusqu'au cabinet de Son Excellence; c'est par l'escalier dérobé....* Dans combien de maisons l'on est obligé d'entrer par là.

Il intéresse d'abord, en faveur de Moralès, le concierge Grégorio et le chas-

seur Pédrillo, au moyen d'une pièce d'or qu'il donne au premier, et d'un déjeûner qu'il promet au second. Le concierge sollicite le chasseur, et le chasseur recommande Moralès au valet-de-chambre de Gusman, qui, d'abord est assez mal disposé. Despignac lève pourtant cet obstacle, en faisant mettre quelqu'argent sur les papiers de Moralès placés sur un meuble, afin *d'empêcher que le vent ne les emporte.* Il faut encore une autre protection avant d'arriver au secrétaire Valério, c'est celle de la femme-de-chambre Inès, qui a tout pouvoir sur lui. Heureusement, Rosine vient essayer une robe à l'épouse de monseigneur; elle tient à la main un joli bonnet d'une mode nouvelle. Despignac le fait accepter à Inès de la part de son ami; ce cadeau lui plaît. Elle assure *toute* sa protection a Moralès, et regrette d'avoir fait des papillottes avec sa pétition.

Valério, n'ayant rien à refuser à Inès, ni à Rosine, qu'il croit être la sœur de Moralès, et sur la reconnaissance de laquelle il compte, veut faire obtenir la place de sous-inspecteur à leur protégé; elle est déja donnée : mais qu'à cela ne tienne, celle d'inspecteur ne l'est pas; et, quoiqu'elle soit promise à un certain Rodrigue, recommandé pat des ducs et des duchesses, le brevet est sur-le-champ expédié à Moralès. Ainsi, le barbier, le concierge, le chasseur et la femme-de-chambre l'emportent sur la

haute noblesse des Deux-Espagnes, par la raison que Rodrigue est parvenu par le grand escalier, tandis que Moralès est arrivé par *l'escalier dérobé*... et quoiqu'on dise que tout chemin mène à Rome.

Cette petite comédie a obtenu beaucoup de succès.

LES FAUSSES APPARENCES, ou Crispin, Avocat par hasard, comédie en 3 actes et en vers, par M. *Charles Maurice*.

(12 *octobre*.)

Madame Argante, riche bourgeoise de Poitiers, a promis Lise sa fille en mariage à Octave, jeune officier qui, parti pour l'armée, n'a pas donné de ses nouvelles depuis cinq ans. M. Argante, qui veut marier Lise, choisit pour gendre le chevalier Clitandre, frère d'Octave. Depuis plus d'un mois le contrat est signé, et le futur retarde toujours la conclusion du mariage sous divers prétextes; il amuse sa prétendue avec des fragmens de *Télémaque*, qu'il lui fait lire pour former son esprit et son cœur. Ces retards inexplicables commencent à impatienter la mère, qui est sur le point de congédier ce gendre temporiseur, quand Octave, qu'on croyait mort, arrive des prisons d'Angleterre avec son valet Crispin. Il apprend que sa maîtresse est mariée. Désolé de ce contre-tems, il charge Crispin de se ménager une entrée dans la maison.

Celui-ci y retrouve Marine, qui le met au courant de tout ce qui s'y passe. Elle consent à servir les projets d'Octave, et à cet effet engage Crispin à se déguiser en avocat, et à se présenter à Clitandre comme le frère de son homme d'affaires qu'il attend. Voilà *Crispin avocat par hasard*. Celui-ci débite tant de sottises et de niaiseries à son client, qu'il est bientôt reconnu et forcé de convenir qu'il n'avait pris la robe que pour servir les amours de son maître Octave. A ce nom, Clitandre, transporté de joie, court au-devant de son frère et le ramène à Lise, qu'il n'avait cherché à obtenir que pour l'empêcher d'épouser le baron Thersandre. Voilà *les Fausses Apparences*.

Cette comédie, calquée sur l'*Epoux par Supercherie*, de Boissy, n'est autre chose qu'un ramassis d'invraisemblances, de fadaises et de niaiseries. Le parterre, sans doute acheté par l'auteur, a tellement applaudi, que le succès de la première représentation a été complet; mais à la seconde la chûte la plus lourde a forcé M. Maurice a retirer du théâtre une pièce qu'il aurait mieux fait de laisser dans son porte-feuille où elle était depuis *dix ans*.

LE FRÈRE ET LA SŒUR JUMEAUX, comédie en 5 actes et en vers, par M. *Lemercier*. (5 *novembre*.)

Le connétable de Bourbon s'accage

la capitale du monde chrétien ; le noble Célio, un des plus illustres seigneurs de Rome, périt dans cet affreux événement, sa famille est proscrite, et.... Qui croirait que ce soit là l'exposition d'une comédie ? Il ne fallait rien moins qu'une pareille catastrophe pour que la jeune Célia fût le page du prince Albini, dont elle devait être l'épouse. Le prince n'avait jamais vu la jeune beauté qu'on lui destinait ; il ne peut donc ni l'aimer, ni la regretter ; mais, depuis son malheur, Celia a vu Albini ; elle l'adore, et, pour vivre près de lui, elle entre à son service en qualité de page, et sous le nom d'Ambrosio.

Personne, dans la maison d'Albini, n'a garde de s'apercevoir de ce travestissement, tant Célia porte avec aisance le costume masculin ; elle en a l'habitude : ses parens, charmés de la prodigieuse ressemblance qui existait entre elle et Célio, son frère jumeau, s'amusaient à travestir ses enfans. Voici comment mademoiselle Spinette, qui servait jadis dans la maison de la famille de Célia, établit cette supposition nécessaire à la pièce : *Rappelez-vous*, dit-elle à sa jeune maîtresse ;

Rappelez-vous qu'alors, votre heureuse famille
Vous habillant en homme, et votre frère en fille,
Sans scrupule riait de voir, pour se duper,
Leurs jumeaux, frère et sœur, pareils à s'y tromper.

La jeune fille, ou plutôt le jeune page, est le messager d'amour du tendre Albini, qui soupire pour la belle Plangine, riche et noble veuve. Quel emploi pour une amante ! Le faux page ne s'en charge que dans l'espoir de n'y pas réussir, et il conserve l'espoir que le mauvais succès d'Ambrosio pourra tourner au profit de Célia. Plangine rejette dédaigneusement les vœux du prince, mais ne peut défendre son cœur contre les attraits du jeune ambassadeur : elle cache mal son trouble et ses désirs à la clairvoyante Spinette, qui lui annonce

Cet envoyé craintif d'un âge adolescent,
Qui n'est pas homme et qui n'est plus enfant,
Et dont vous admiriez la figure sereine
Et le joli menton qu'un duvet couvre à peine.

Célio, le jumeau de Célia, après la mort de son père et la dispersion de sa famille, est allé courir le monde. Il revient juste à l'instant où Plangine attend son *inutile amant*. La ressemblance trompe l'ardente veuve, qui, sans le savoir, adressait à la sœur des vues dont le frère inconnu était l'objet. Elle prend Célio pour Célia, Célia pour Célio ; Albini commet les mêmes quiproquos. Le frère et la sœur qui, dans leur douleur fraternelle, sont bien loin de se croire si près l'un de l'autre, contribuent par leur embarras à perpétuer l'imbroglio. Comme il faut que la pièce

laissé, le dénouement arrive par l'aveu de Célia. Albini admire, partage et récompense tant d'amour. L'aventurier Célio épouse la belle et riche veuve. Mais les heureux arrangemens n'ont lieu qu'après trois actes si longs.... si longs, que toutes les distractions que le public a cherché à se procurer n'ont pu les faire paraître plus courts. Il était impossible que les détails ne retombassent pas dans ceux de toutes ces pièces *à Menechmes*.

Pour dissimuler cette ressemblance inévitable, l'auteur a voulu animer les scènes dans lesquelles on soutient à un page qu'il est fille, à une fille qu'elle est page, par une certaine gaîté au moins équivoque qui ferait croire que ce n'est pas sans malice qu'il a placé la scène à Rome. Le public s'est abstenu, *décemment* de rire de certaines situations très-vives dont Collé eût pu faire des parades fort gaies. On a même sifflé pour l'honneur de la morale.

La première représentation de cette comédie, tirée d'une des pièces les plus extravagantes de Shakespeare, a été fort orageuse. M. Lemercier, docile aux avis de la critique, a fait à cet ouvrage des coupures, des changemens heureux, et à la seconde représentation, il a été aussi bien accueilli qu'il avait été mal reçu à la première

L'AUBERGE ANGLAISE, comédie en 1 acte et en prose, par M. ***.
(*13 novembre.*)

Ce sont encore des *conjectures* et des *quiproquo* qui forment le fond de *l'Auberge anglaise.* L'auteur a emprunté son sujet à Fielding ; il a mis en scène une épisode de *Tom-Jones* ; mais il s'est borné à cet emprunt, et il a tiré de son propre fond le dialogue de ses personnages. Cette timidité lui a porté malheur.

L'action se passe du tems de l'invasion du prince Edouard en Angleterre. Un certain John, aubergiste, à la manie de deviner, à la seul inspection des traits, le rang et la qualité des personnages qui descendent chez lui : deux dames qui n'ont pas voulu se faire connaître, et qui paient très-généreusement mettent son esprit à la torture ; cependant, à force de chercher, il devine que l'une doit être la princesse Jenny Caméron, attaché au prétendant, et l'autre sa sœur, qui par décence l'accompagne. Dans ce moment, Edouard, qui a rassemblé des forces nombreuses, se dispose à attaquer le duc de Cumberland. John, qui la veille détestait le prétendant, le porte maintenant aux nues, attendu que la victoire paraît décidée à passer de son côté, et la victoire a toujours compté John parmi ses partisans ; John est une girouette anglaise, ce qui prouve qu'il y en a dans tous les pays.

Fort de sa découverte il la confie à sa fille Betzy, en lui recommandant le secret. Betzy promet de se taire et va tout dire à Jacques.

La prétendue princesse est une jeune fille très-sage, et très-bien élevée, qui a quitté la maison paternelle, pour ne pas épouser l'homme que sir Williams, son père, lui destinait. Elle fuit.... au-devant de Sydney qu'elle adore, et que le hasard conduira un peu plus tard dans l'auberge.

Sir Williams qui a trouvé le procédé un peu léger, court après elle; il arrive dans l'auberge de John qui, bien résolu à se tromper sans cesse, prend Williams pour le duc de Cumberland, et ne manque pas de lui demander des nouvelles de l'armée. En apprenant qu'Edouard a été battu, John s'apprête à quitter ses drapeaux; mais il y rentre à l'instant où on lui annonce que le prétendant a rallié ses troupes, pour marcher contre le duc, qui n'a dû son salut qu'à la Providence. Non-seulement l'aubergiste reste fidèle au vainqueur, mais il va jusqu'à jurer à la princesse de lui être dévoué à la vie et à la mort.

Sydney vient, un peu tard à la vérité, au-devant de l'objet de sa tendresse: il confie à John le motif de son voyage; et John, le prenant pour le prétendant, court avertir la princesse de son arrivée: les amans sont réunis; tout semble contribuer à leur bonheur, lorsque Jacques, qui vient de surprendre le valet de

Sydney volant à Betzy un baiser qu'elle lui laissait prendre, court *dénoncer* au constable tous les princes et princesses qui se sont donné rendez-vous dans l'auberge de John.

Le constable accourt ; il s'installe dans l'hôtel, et fait subir à Sydney un interrogatoire ridicule. Afin de confondre le faux Edouard, on va chercher le prétendu Cumberlaud. Dès qu'ils sont en présence, ils se reconnaissent, s'embrassent, et le papa Williams punit sa fille en la mariant à son amant. Ce dénouement-là ne sert qu'à prouver combien la démarche de la jeune fille est inconvenante, puisque le père lui accorde après sa fuite ce qu'il ne lui aurait pas refusé avant cette équipée.

Cette pièce a été sifflée si fortement qu'elle n'a pas été représentée une seconde fois.

THÉATRE ROYAL ITALIEN.

M. de la Ferté, Intendant de l'argenterie des Menus-Plaisirs et de la Chambre du Roi.

Mad. Catalani, Directrice privilégiée.

Acteurs.

MM

Garcia, rue de Richelieu,
Porto, rue du Helder, n°. 16.
Barilli, rue de l'Odéon, n°. 38.
Chiodi, rue de Richelieu, n°. 28.
Angrisani, rue de Marivaux, n°. 6.
Benelli, rue Feydeau; n°. 4.
Consolo, rue
Rubbi, rue St.-Honoré, n°. 335.
Luppi, rue des Boucheries, n°. 13.

Actrices.

Mesdames

Morandi, rue Favart,
Dikonse, rue
Bartolozzi-Vestris, rue de Richelieu.
Garcia, rue de Richelieu.
Goria, rue de Tournon.
Cinti, rue St.-Marc.
Chaumel, rue

fastes de l'Opéra Italien. La musique est délicieuse. M. *Paër*, inspiré par le sujet, a composé un charmant ouvrage. Malheureusement, on n'a pu l'entendre que deux fois, parce que l'administration a cassé l'engagement de M. *Pasta*, jeune débutant, chargé d'un des premiers rôles de la pièce, et qui n'a pas été remplacé.

Reprise delle Nozze di Figaro, le Mariage de Figaro, opéra comique, musique de *Mozart*. (17 *juillet.*)

Madame Sessi, revenue de Londres, a donné plusieurs représentations de ce superbe ouvrage. Elle a très-bien chanté l'air du troisième acte, *dove sono*, et celui du quatrième, musique de *Mayer*, *sento mancàrmi l'anima*. La charmante romance, *voi che sapete*, n'a pas satisfait les amateurs.

Reprise degli Orazi e Curiazi, les Horaces et les Curiaces, opéra sérieux, musique de *Cimarosa*. (27 *juillet.*)

Madame Sessi est parfaite dans le rôle de *Curiace*; et la reprise de cet ouvrage a fait le plus grand plaisir. C'est, sans contredit, le plus bel opéra sérieux du répertoire italien.

Reprise del DON GIOVANNI, Don Juan, opéra comique, musique de *Mozart*. (14 *août*.)

M. *Ambrogetti*, mari de madame Strinasacchi, qui a débuté dans le beau rôle de *Don Juan*, n'a pas réussi. Ce superbe opéra n'a eu que trois représentations.

Reprise de ROMEO E GIULIETTA, Roméo et Juliette, opéra sérieux, musique de *Zingarelli*. (4 *septembre*.)

Madame *Pasta*, qui n'avait pas eu de succès dans le *Prince de Tarente*, a fait plaisir dans le rôle de *Juliette*, dont elle s'est très-bien acquitté. Madame *Sessi* joue à merveille le rôle de *Roméo*. Ayant été remplacée par madame *Dikonse*, et ne faisant plus partie de la nouvelle troupe, elle est partie pour la Hollande.

Reprise della PAZZA PER AMORE, la Folle par amour, opéra comique, musique de *Paisillo*. (23 *septembre*.)

Ce charmant opéra, qu'on peut regarder comme l'un des chefs-d'œuvres de *Paisiello*, et dans lequel madame *Morichelli* et madame *Bolla* ont produit tant d'effet, n'a fait, cette fois-ci, aucune sensation. Mademoiselle *Brizzi* a paru très-faible dans le rôle de *Nina*,

et M. *Crivelli* très-froid dans celui de *Lindor*.

Reprise delle NOZZE DI FIGARO, le Mariage de Figaro, musique de *Mozart*. (12 *octobre*.)

Après plusieurs jours de relâche, on a fait l'ouverture de la salle, par ce bel opéra, avec lequel on est toujours sûr d'attirer du monde. Madame *Morandi*, qu'on avait eu la maladresse de ne pas engager lorsque le théâtre passa sous la direction de madame *Catalani*, a reparu dans le joli rôle de *Suzanne*, dont elle s'acquitte à merveille, et le public l'a accueillie avec les plus vifs applaudissemens.

Reprise del MATRIMONIO SEGRETO, le Mariage secret, musique de *Cimarosa*. (17 *octobre*.)

M. *Garcia*, premier ténor, qui avait débuté, il y a environ dix ans, à Louvois, et joué ensuite à l'Odéon, est, sans contredit, le meilleur sujet de la nouvelle troupe. Il a chanté, pendant plusieurs années, à Naples, où il a obtenu le plus brillant succès. Il a fait des progrès étonnans. Sa voix est beaucoup plus douce, plus flexible et plus étendue; il est rempli d'âme; il connaît parfaitement la scène; il joue également bien l'opéra sérieux et l'opéra bouffon.

On ne pouvait faire une meilleure acquisition. Il a charmé les auditeurs dans le rôle de *Paolino*. Il a parfaitement chanté le duo : *Signor deh permettele*, et le grand air : *Pria chè spunti in ciel l'aurora*, que M. *Crivelli* ne pouvait pas dire sans les défigurer. Madame *Morandi* est charmante dans le rôle de *Carolina*; et le plus bel ouvrage du répertoire italien est actuellement très-bien monté, et doit attirer long-tems la foule.

Reprise de LA GRISELDA, opéra comique, musique de M. *Paër*.

(26 *octobre*.)

Madame *Dikonse*, cantatrice anglaise, qui a débuté dans le rôle de *Griselda*, a été applaudie le jour de la première représentation. Elle a une excellente méthode, une voix très-agréable dans le haut, mais très-faible et presque rauque dans le médium. Elle est bonne actrice, mais elle prononce indignement la langue italienne. M. *Garcia* exécute parfaitement le bel air : *Fedel sincera* et la *Polonaise*, et il joue à merveille le rôle du marquis de Saluces.

Après *la Griselda*, la Débutante britannique a joué le rôle de la *Comtesse* dans *Figaro*, avec moins de succès. M. *Consolo*, qui a joué le rôle de *Lesbin*, a une voix de *Concordant*. Il ne s'est pas mal acquitté de la jolie cavatine : *A lei che adoro*, quoiqu'elle soit écrite

pour une voix de *tenor*. Il est jeune, il connaît bien la musique, et peut devenir très-utile dans l'emploi des *Baritoni*.

Reprise de LA DONNA DI GENIO VOLUBILE, la Femme capricieuse, opéra bouffon, musique de *Portogallo*.

(20 *novembre*.)

Ce joli opéra, qui nous a laissé de si vifs regrets, (l'inimitable *madame Barilli* qui le monta à l'Odéon, y chanta, pour la dernière fois, le 6 octobre 1813) a très-bien réussi à *Favart*. Madame *Morandi* joue à merveille le rôle de la *Comtesse*, et M. *Garcia* celui du *Chevalier*. M. *Chiodi*, *primo buffo*, y a débuté dans le rôle de *Cecco*. Il paraît être très-bon comédien; il a une belle voix, qu'il manie avec assez d'art; il a fait généralement plaisir. Le *Quinque*, où les quatre prétendens imiter le son des instrumens à vent. Le bel air chanté par M. *Garcia*; l'air bouffon, *cagna tristaccia*, exécuté avec beaucoup d'art par M. *Chiodi*; le joli trio chanté par madame *Morandi*, madame *Garcia* et M. *Chiodi*, et le fameux morceau *del pezzettino*, parfaitement chanté par madame *Morandi*, sont les morceaux du premier acte, qui ont fait le plus plaisir. Dans le second acte, le charmant air chanté par madame *Morandi*, *per amor abbiamo il core*; le beau trio, *deh! vieni arato bene*, très-

bien chanté par madame *Morandi*, *M. Garcia* et M. *Chiodi*, et le beau duo de *M. Mayr*; ont été vivement applaudis. Cet opéra est très-bien monté; et devrait attirer la foule, si elle *n'était pas défendue au théâtre Favart*, depuis le départ de l'inimitable directrice.

On annonce, pour le début de madame *Bartolozzi-Vestris*, la première représentation de *Proserpina*, opéra sérieux de *Winter*, qui a obtenu le plus brillant succès à Londres. On dit beaucoup de bien de l'opéra et de la cantatrice, qui est très-jolie, ce qui ne gâte rien.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

GASCON ET NORMAND, vaudeville en 1 acte, par MM. *Théaulon et Capelle.* (9 *décembre.*)

Raymond, sous-officier, s'ennuie dans le château où son colonel doit venir le rejoindre. Deux malignes soubrettes occupent bientôt ses loisirs; délaissées de leurs amans, elles ont juré de se venger en trompant tous les hommes qu'elles pourraient rencontrer. Elles s'habillent comme leurs maîtresses qui sont absentes, et s'imaginent avoir fait, l'une la conquête d'un Gascon, l'autre celle d'un Normand. Or, ce Normand et ce Gascon se trouvent être ce Raimond qui joue ce double rôle, et qui se moquent de deux femmes qui croient au contraire se moquer de leur amant.

Cependant Marton convient que, sans la résolution qu'elle a prise, le Gascon ne lui serait pas indifférent. Finette, de son côté, avoue que le Normand lui a fait une certaine impression;

Une femme, avec un Normand,
Est bien sûre d'avoir la pomme.

Raymond obtient un rendez-vous; et les soubrettes, qui ont été obligées de reprendre le tablier et la cornette, reconnaissent bientôt qu'elles ont été dupes.

Ce fond, excessivement léger, est à-peu-près le même que celui du *Marin*. Toutes les pièces à deux ou trois personnages offrent peu d'intérêt. Quoiqu'il en soit, ce vaudeville a obtenu un succès mérité, et il est resté au répertoire.

TROIS POUR UNE, ou les Absens n'ont pas toujours tort, vaudeville en 1 acte, par MM. *Désaugiers* et *Barrière*. (*23 décembre.*)

Deux frères, MM. de Valmont, négocians, sont, depuis dix ans, brouillés *pour un lièvre et d'autres affaires de famille*. Le frère cadet revient le premier, et tous deux conviennent d'oublier leurs querelles. Ils ont une nièce nommée Clarice, qu'il est question de marier. L'un veut lui donner pour époux un fat qu'il protége, et l'autre un pédant ridicule de ses amis. Nouvelle brouille. Clarice, sans penser au fat ni au pédant, a donné son cœur au commis du frère aîné.

Pendant que les deux oncles se disputent et offrent à tous momens la parodie de *la Querelle des deux Frères*, les notaires sont mandés, le repas est prêt; mais la mère de Clarice vient appaiser ses frères en déclarant qu'elle n'accorde la main de sa fille qu'au jeune commis de Valmont. Ce commis, qui est l'amant préféré, ne paraît même pas

dans la pièce, et c'est sans doute cette singularité qui a donné lieu au second titre : *les Absens n'ont pas toujours tort.*

La première moitié de l'ouvrage a été accueillie avec une faveur soutenue, la seconde a paru froide, languissante, et sans le vaudeville final, qui est fort agréable, la soirée eut été orageuse.

Les auteurs ont été demandés et nommés.

LES VISITES BOURGEOISES, ou le Dehors et le Dedans, petite esquisse d'un grand tableau, par MM. *Moreau*, *Gentil* et *Désaugiers*. (1^er^ *janvier*.)

Une vingtaine de personnages figurent dans cette esquisse nouvelle, dont le ton est hasardé. Un vieux portier, qui n'est qu'une copie de celui que l'on voit dans les *Trois Etages*, souhaite, ainsi que sa femme, la bonne année à tout le monde, et ne reçoit point d'étrennes. Une foule de visiteurs entre successivement chez leurs parens. Les cousins d'un homme en place, ayant appris qu'il avait fait fortune, s'empressent de venir lui offrir des vœux et des hommages. A travers ce conflit d'entrées et de sorties, où l'on voit figurer des enfans, des poissardes et des tambours, on entrevoit l'ombre d'une petite intrigue amoureuse entre le neveu du propriétaire de la maison et la nièce d'une vieille locataire; le propriétaire est lui-même épris de cette nièce; les poissardes et les tam-

bours le menacent de faire du bruit s'il épouse la jeune personne ; et la pièce se termine par le mariage des amans.

Ce petit ouvrage n'était ni mauvais ni bon ; le public s'attendait à de meilleures étrennes, aussi a-t-il reçu froidement les complimens qu'on lui a adressés.

LE VIN ET LA CHANSON, comédie-vaudeville en 1 acte par M. *R*****.

(21 *janvier*.)

M. Vineau, marchand de vin dans une des guinguettes des environs de Paris, a été condamné à une forte amende qu'il ne sait comment payer. Il court à Paris : tous ses amis lui ouvrent leurs bras, mais lui ferment leur bourse. Comme un malheur ne va jamais sans l'autre, son fils Charles a perdu la place qu'il occupait dans un bureau. Ce jeune homme est d'autant plus désolé de son renvoi, qu'il n'a plus l'espoir d'épouser sa jolie voisine Rose, fille de Bontems, chanteur des rues. Ce Bontems va, je ne sais trop pourquoi, chanter chez un financier qui lui donne un rouleau de louis, et procure une place à Charles, qui a copié les chansons de Bontems, et dont l'écriture l'enchante. Le rouleau de louis sert à payer l'amende et à faire la noce des jeunes gens qui s'épousent, malgré les efforts d'un certain Poudrillac, perruquier et rival de Charles.

Une intrigue faible, des couplets plus faibles encore, un dialogue sans gaîté, voilà ce qu'on a remarqué dans cet ouvrage, qu'on a sifflé, et qui méritait de l'être.

LE REVENANT, ou l'Héritage, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. *Joseph Pain* et *Henri Dupin*.

(25 *janvier*.)

La scène se passe dans un château appartenant à madame de Robolan. M. Plumevieille et son valet Paulin gouvernent l'esprit de cette dame, qui préfère à tout son écureuil et son chien. Ces deux intrigans sont à l'affût des héritages, et Plumevieille fait à Paulin une remise de 3 pour 100 sur chaque succession qu'ils font ainsi. Il faut croire qu'ils n'ont pas recueilli beaucoup d'héritages, car ils ne sont pas riches. Plumevieille et son valet sont parvenus à éloigner du château les héritiers de Mad. Robolan, qu'ils ont effrayés en faisant paraître une espèce de revenant. Cependant Henriette, sa nièce, qui n'a pas voulu se faire connaître, est parvenue à se faire admettre comme femme-de-chambre, à l'imitation de la nièce du *Vieux Célibataire*. Sur ces entrefaites, Eugène, jeune cousin d'Henriette, arrive accompagné d'un pauvre diable de comédien qu'il a rencontré en route. Mad. Robolan, dans une maladie qu'elle

a faite, et qui était causée par la peur du revenant, est si reconnaissante des soins de cette jeune personne, qu'elle lui demande ce qu'elle peut faire pour elle. Henriette se nomme alors, et annonce l'arrivée d'Eugène. Cette nouvelle est un coup de foudre pour Plumevieille, qui avait déjà jeté les yeux sur Henriette, parce que, dit-il, *elle unit les vertus du cœur aux graces de l'héritage.* Il a demandé sa main à la tante, qui a donné son consentement : le notaire est mandé ; mais Bernard a reconnu dans Plumevieille un coquin qui, sous le nom de Dufour, lui a enlevé un héritage en Normandie. Il met en usage son talent de ventriloque ; il effraie Plumevieille et son valet, et se fait restituer la somme qu'on lui avait escroquée. Les fripons démasqués sont chassés par Mad. de Robolan, qui unit Henriette et Eugène.

Ce vaudeville n'a obtenu qu'un médiocre succès.

FLORE ET ZEPHIRE, à-propos en 1 acte, par MM. *Delestre-Poirson* et *S.*

(*8 février.*)

La pièce commence par la répétition du Ballet de *Flore et Zéphire*, donné par un siècle en deux volumes, car on sait qu'à l'Opéra les grâces n'ont pas d'âge.

On voit les Grâces en perruques,
Et les Zéphires en cheveux blancs.

M. Somno, c'est l'Opéra personnifié, a déjà marié sa fille aînée Nina, au directeur de l'hospice de Charenton. La sœur aînée arrive au milieu de la répétition, et s'étonne que Flore soit encore demoiselle ; Zephire, son amant, est parti pour mériter sa main, mais M. Somno ne veut pas en entendre parler. La dame a cependant été fort utile au père de mademoiselle Nina, qui lui demande s'il ne peut plus compter sur ses chanteurs ; il répond que le voisin accapare tout.

Andromaque chante son rôle,
Zaire chante ses amours,
Junie en chantant se désole,
Et Chimène chante toujours.

Dans son embarras, il a fait publier qu'il accorderait la main de Flore à celui qui, par quelque invention, ramenerait la foule à son théâtre. Le premier qui se présente est *Démetrius* parodié par Arlequin ; il a l'air *sombre* et fatigué, *quoiqu'il n'ait pas été loin* ; il se propose, mais on conçoit qu'un pareil prétendant ne doit pas réussir. Après vient M. *Gulliver*, machiniste, qui est également congédié. Un nouveau personnage leur succède, c'est un des deux Indiens qui avale des épées, puis un Gascon escamoteur, qui reconnaît son cousin dans l'Indien, prétendu Gascon comme lui ; il offre à Somno de lui faire manger son cousin à dîner. En effet il l'escamote et le change en dindon.

Somno penche pour l'escamoteur, quand un anglais se présente ; c'est le marcheur Wilson : mais, hélas !

On estime les gens à pié
Bien moins que les gens en voiture.

Le marcheur ne séduit pas Flore ; il perd ses pas auprès d'elle. Tout-à-coup Zephire revient de Russie *à tire d'ailes*. A l'aide de cette invention ; il espère enlever sa femme, les suffrages du public et aller aux nues. Somno ne peut refuser sa fille.

Ce vaudeville a été bien accueilli. Quelques longueurs, quelques traits de critique peu fondés auraient pu nuire au succès, si le parterre avait été moins bien disposé en faveur des auteurs.

L'Original de Pourceaugnac, ou Molière et les Médecins, comédie mêlée de couplets, par M. *Dumersan*.

(*22 février.*)

Un épais et lourd personnage nommé M. de Sotignac, riche Limousin ; se présente chez madame Molière, dont il est un des adorateurs. L'auteur de *Georges-Dandin*, toujours jaloux de sa femme, a fait part à Laforêt, sa servante, et à son ami Chapelle, du projet qu'il a conçu de découvrir une intrigue dont il ne croit plus devoir douter. Revêtu de l'habit de Sganarelle, il reçoit, comme valet de madame Molière, la visite du sot personnage qu'il a d'ailleurs l'intention de mettre en scène.

Chapelle, un peu mystificateur de son naturel, sous le prétexte que Molière est malade, invite son médecin, M. Purgon, de venir le voir, et convoque un régiment d'apothicaires, dans l'espoir de mettre son illustre ami aux prises avec les médecins et tous les supports de la faculté.

Laforêt, de son côté, veut s'amuser aux dépens de Sotignac ; elle prend un des costumes de sa maîtresse, et se présente voilée au Limousin, qui ne s'aperçoit pas de la ruse. Molière, témoin caché de l'entretien, est convaincu de la perfidie de sa femme ; arrive M. Purgon qui croit voir dans Sotignac le malade récalcitrant dont Chapelle lui a parlé ; Diafoirus et plusieurs autres médecins, furieux d'apprendre qu'ils sont chez Molière, veulent s'emparer du provincial qui proteste vainement qu'il n'est point le malade qu'on cherche. Une escouade d'apothicaires prête main-forte aux médecins, et Sotignac ; poursuivi par eux, répète toutes les courses qu'on voit ordinairement dans une représentation de *Pourceaugnac*. Molière n'a rien perdu de cette scène, et remercie les médecins de la lui avoir fournie. Il apprend bientôt que c'est Laforêt qui a joué le rôle de sa femme. Ce dénouement a été sifflé avec acharnement ; cette pièce insignifiante n'a pas un couplet saillant, pas un bon mot qui appartienne à l'auteur ; si par moment il a mérité d'être écouté, c'est lorsqu'il a emprunté le style de Molière.

L'Ordre des Coteaux, ou Bacchus médecin, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par MM. ***.

(29 *février.*)

Le comte de Broussin, fameux gastronome, dont le satirique Boileau fait mention dans ses vers, a quitté la Province du Maine où il croit avoir perdu contre sa femme un procès ruineux, et est venu s'établir au château du Rinché près d'Aï. Il se désole et regrette ses compagnons de table, le commandeur de Souvré, le joyeux Villandry et le comte d'Olonne, amant de sa nièce Lucy. Du Broussin, misantrope par circonstance, se dérobe à la gaieté qu'inspire une fête villageoise célébrée pour l'union du fermier Felix avec Jeannette.

Bientôt arrivent ses amis, déguisés, l'un en notaire, l'autre en chanteur forain, et le troisième en danseur de tréteaux. Leur projet est de rendre au monde un bon vivant et de le consoler de ses disgrâces... Ici la pièce est devenue une pantomime; le manque total d'action avait si fort indisposé le parterre, que l'ouvrage n'a pas été achevé.

Les Gardes marines, ou l'Amour et la Faim, vaudeville en 1 acte, par MM. *Dieulafoy* et *Gersain*.

(*14 mars.*)

La scène se passe sur les côtes de Provence. Théodore, jeune garde marine,

et neveu de Saint-Tron, commandant de frégate, s'est placé en observation sur des rochers avec ses compagnons. Ils meurent de faim, et le commandant cherche à les égayer par le récit des fredaines de sa jeunesse. Des bons mots ne rassasient pas : enchaînés par leur devoir, les jeunes marins promettent de rester à leur poste afin de ne point être privés de l'honneur d'assister au premier combat, A peine le commandant est-il parti qu'ils oublient leur promesse. Un pensionnat de demoiselles s'offre à leurs yeux. Une jeune personne paraît à la fenêtre. Théodore reconnaît dans Elise l'épouse qui lui est promise dès l'enfance et qu'il n'a pas revue depuis long-tems. Cette Elise est sur le point d'être unie à un grammairien nommé Diphtongue, qui n'est pas de la première jeunesse et qui se trouverait encore fort heureux d'être de la seconde.

L'Amour et *la Faim* guident nos étourdis. Théodore à leur tête établit un corps-de-garde à la porte du pensionnat, et lorsque Diphtongue accompagné de plusieurs pédans, arrive pour épouser Elise, nos espiègles lui persuadent qu'ils sont égarés. Il lui offrent de les conduire où ils veulent se rendre. Ils les mènent au bord de la chaloupe, s'emparent de leurs robes et se présentent à la maîtresse de pension, en se disant les savans qu'on attend. Grande rumeur dans la maison. Saint-Tron paraît; il se doute

du tour, et, pour punir les étourdis, il leur fait croire que la chaloupe est attaquée. Chacun part pour se rendre à son poste; à défaut de chaloupe ils s'élancent dans la mer au cri de *vive le Roi!* mais bientôt ils s'aperçoivent que le commandant les a trompés; ils le trompent à leur tour, en lui donnant avis qu'ils sont en danger de périr. Ils s'excusent, Saint-Tron leur pardonne, et dote Elise et Théodore.

Ce joli vaudeville a été fort bien accueilli; il est spirituel, gai et fort bien conduit. Le nom des auteurs, unanimement demandé, a été proclamé au milieu des applaudissemens.

INFORTUNE ET GAITÉ, vaudeville en 1 acte, par M. ***. (*20 mars.*)

De jeunes officiers français et le sieur Gigognac, chirurgien du régiment, sont prisonniers de guerre en Russie; ils sont logés chez le comte Féodor, dont toute la conversation se borne à-peu-près à ces mots: « *C'est bon, c'est très-bon!* » Nos militaires s'ennuient loin de leur patrie, et pour se distraire, ils se décident à jouer la comédie.

La comtesse et Anna, sa nièce, prennent part à ce divertissement, et acceptent un rôle dans la pièce qu'un de ces messieurs a composée. Les plaisirs que les prisonniers se promettent, leur fait presqu'oublier la détresse où ils se trou-

vent. Ils en sont au point d'attendre, pour déjeûner, le prix d'une visite que Gigognac est allé faire à un malade. Le chirurgien, à son retour, leur annonce qu'ils ne sont pas plus avancés qu'auparavant, puisqu'en Russie on ne paye les visites du médecin que lorsque le malade est guéri; et celui de Gigognac s'est avisé de mourir sans l'attendre. Nouveau surcroît de malheurs. Le gorodnitz, ou commandant de la ville, jaloux du bon accueil que le comte, la comtesse et Anna, dont il est épris, font aux prisonniers, les a dénoncés, et a demandé qu'ils fussent envoyés en Sibérie. Cette nouvelle ne les empêche pas de préparer leur spectacle; mais si la Providence ne vient à leur secours, ils joueront la comédie à jeûn. Les héros d'*Infortune et Gaîté* se résignent à souffrir. La comtesse leur propose, avant la répétition, une promenade en traîneau. Il fait un froid excessif, et les pauvres diables n'ont qu'une pelisse pour cinq. On leur donne de quoi se vêtir, et la comtesse, pour ne pas faire les choses à-demi, leur fait apporter des provisions: trait de charité qui a fait plaïsir.

Au retour de la promenade, le méchant gorodnitz fait signifier aux prisonniers qu'il a ordre de les faire conduire en Sibérie; mais bientôt arrive un officier annonçant la signature de la paix, la rentrée du Roi en France et la délivrance des prisonniers de guerre. Cette nouvelle est accueillie aux cris de *Vive le Roi*.

Cette dernière circonstance a sans doute contribué au succès de ce vaudeville. Ce succès a été médiocre, la pièce ne pouvait en obtenir un autre.

LES DEUX RENCONTRES, vaudeville en 1 acte, par M***. (30 *mars*.)

Par testament d'un oncle, M. Roger jouit d'une belle fortune et d'un brillant commerce, qu'il ne doit garder qu'autant qu'il se soumettra au joug de l'hymen. L'époque fixée par le défunt est arrivée, et Roger ne veut décidément pas se marier; il est tout prêt à transmettre l'héritage qu'il a fait prospérer, au parent qui voudra remplir les conditions du testateur. Il n'en desire que plus en ce moment le retour de son frère Victor, qui est aux Indes, et qu'il n'a point vu depuis très-long-tems.

Il donne successivement l'hospitalité à une jeune Allemande qui va s'embarquer pour rejoindre l'amant qu'elle chérit, et au commandant d'un navire naufragé. Ce marin est précisément Victor, et l'Allemande sa maîtresse. Roger les marient et leur cède son commerce.

On ne peut rien trouver de plus mauvais, de plus froid, de plus absurde, que cette insipide bluette, dont le parterre a fait justice, et qui n'a pas été rejouée.

HAMLET, pantomime tragique en trois actes et à grand spectacle, par MM. (4 *avril.*)

Monsieur Public descend dans un hôtel garni, tenu par Courtois. Ce monsieur n'a pas d'enfans, parce que son goût pour la nouveauté l'a empêché de se marier; mais il a avec lui sa fille d'adoption, Betty, qu'il chérit comme son propre enfant. Betty rappelle le joli rôle de mademoiselle Mars dans *la Jeunesse de Henri V*. Monsieur Public rentre chez lui très-maussade et à moitié endormi; c'est tout naturel, il revient de *la Fête du village voisin*. Pour se dédommager de l'ennui qu'il a éprouvé, il voulait aller voir *Hamlet* aux Français; mais une nouvelle sociétaire donne un bal, et la pièce est remise. Monsieur Public se fâche et veut s'amuser à quelque prix que ce soit. Il lui faut absolument de l'*Hamlet*.

Courtois et Betty conçoivent l'idée de lui faire voir le ballet d'*Hamlet*, Arlequin-Hamlet, Colombine-Gertrude, et Gilles-Claudius jouent la pantomime, dont les gestes sont expliqués par *M. Programme*. Ici commence une imitation servile de la pantomime *d'Hamlet* : chaque scène est soigneusement parodiée, et cette parade prolongée n'a pas beaucoup amusé le parterre.

On pourrait croire que les deux moitiés de cet ouvrage ne sont pas des

mêmes auteurs ; on trouve dans le commencement de la gaîté et des traits piquans ; la seconde moitié se traîne péniblement.

Quelques voix ont demandé les auteurs ; quelques sifflets se sont fait entendre. Arlequin-Hamlet, après les trois saluts d'usage, a nommé, comme au boulevard, le costumier, le décorateur, le musicien ; puis il a déclaré que les auteurs des paroles voulaient garder l'anonyme ; c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

LA MAISON PERDUE ET RETROUVÉE, vaudeville en un acte, par MM. ***.

(22 *avril*)

Coupon, marchand tailleur d'un village, possède une bicoque bâtie en planches, qui se trouve au bout du parc de son seigneur ; ce dernier veut à toute force faire abattre cette masure, qui gêne sa vue, et se sert de l'intermédiaire d'un vieux bailli, dont le fils de Coupon aime la fille, pour lui proposer d'en faire l'acquisition. Coupon résiste, et le bailli ne trouve pas d'autre moyen, pour l'attendrir, que de lui proposer de boire. Ils s'enivrent et s'endorment. Pendant ce tems, des ouvriers enlèvent la maison, dont ils emportent les compartimens, et vont la rebâtir ailleurs ; les ivrognes se réveillent ; le tailleur veut rentrer chez lui, il ne trouve plus

sa maison, et quand on l'a bien fait chercher, on arrache la toile qui la cache. Après cette petite mystification, qui n'en était une que pour le public, tout s'arrange et Coupon convient *probablement* qu'il avait eu tort de croire sa maison perdue. Nous disons probablement, parce que les sifflets ont éclaté avec tant de force, que

Dieu, pour se faire entendre, eût tonné vainement.

Il a donc fallu deviner le reste; nous présumons que personne n'en a même eu la pensée.

Les auteurs, malgré cet échec, ont voulu essayer une seconde représentation. Elle n'a pas été plus heureuse que la première.

LE FRUIT DÉFENDU, vaudeville en deux actes, par M***. (*29 avril*).

De pauvres bûcherons maudissent leur misère, et l'attribuent à la gourmandise d'Eve. Le seigneur du village, qui s'est égaré à la chasse, entend leurs plaintes et conçoit l'idée de les mettre à l'épreuve, afin de s'assurer de ce qu'ils feraient dans une position à peu près semblable. Il les conduit à son château qui est pour eux un *paradis terrestre*: là, ils ont tout ce qu'ils peuvent désirer. On leur sert les mets les plus exquis, mais il se trouve au milieu un seul plat auquel il leur est défendu de toucher; s'ils désobéissent, ils retourne-

ront dans leur cabane. Bientôt le diable les tente. Le bûcheron, pressé par sa femme, découvre le plat défendu, d'où il sort un petit pommier. Le seigneur paraît, menace et pardonne. Il unit à son amant, la fille du bûcheron, quoiqu'elle ait violé de même sa promesse de n'accorder aucune faveur à un jeune homme qui, dans cette affaire, joue le rôle du *serpent*.

Cette pièce n'a pas eu de succès; le premier acte a été écouté assez tranquillement, le second a excité un violent orage... et *le fruit défendu* n'a pas trouvé d'amateurs.

LE 3 MAI, vaudeville en un acte, par MM. *Joseph Pain* et *Fontenai*,

(2 *mai.*)

Le Vaudeville a voulu consacrer un souvenir cher à la nation française, en célébrant l'aniversaire du 3 mai de ce jour, où la garde nationale est investie du droit glorieux de veiller exclusivement sur la personne sacrée du Roi; un motif aussi pur et aussi louable doit désarmer la critique et faire excuser la nullité de l'action. De jolis couplets ont sauvé un canevas peu susceptible d'analyse, et les auteurs ont été demandés et nommés.

MONSIEUR SANS-GÊNE, ou l'Ami du Collége, vaudeville en 1 acte, par MM. *Désaugiers* et *Gentil*.

(13 *Mai*.)

Il est difficile de pousser plus loin l'oubli des convenances que M. Sans-Gêne. Il arrive chez un de ses camarades de collége, M. Dumont, et, malgré l'absence de cet ami, qu'il n'a pas vu depuis nombre d'années, il dispose de tout dans la maison, et y régale amplement ses compagnons de voyage qui ont fait route avec lui dans la diligence. La fille de M. Dumont est à son gré, il se met en tête de l'épouser, quoiqu'elle en aime un autre; il donne congé en règle à son rival, et agit avec autant d'incivilité que d'impudence. Dumont revient chez lui; M. *Sans-Gêne* le reçoit à-peu-près comme un étranger; il se couche même dans le lit du maître de la maison. Cependant ce extravagant finit par être congédié; mais fidèle à ses principes, il emmène le cheval et le cabriolet de son ami. On le croit parti, mais il vient égayer le vaudeville final.

Malgré le caractère peu naturel de M. *Sans-Gêne*, la gaîté du dialogue, des couplets spirituels et bien tournés ont décidé le succès de cette pièce qui, après un très-grand nombre de représentations, est restée au répertoire.

LE ROI DE LOMBARDIE, ou Absent et Présent, vaudeville en 1 acte, par MM. *Théaulon et Fulgence.*

(29 *Mai.*)

Berthold, chevalier de l'armée d'Astolphe, roi de Lombardie, en partant pour combattre, a juré de revenir vainqueur, et sa femme Alide a fait serment d'être fidèle. Certain que sa femme tient sa promesse aussi bien que lui, Berthold s'est vanté un jour dans le camp de posséder la vertu même sous les traits d'Alide; il a même défié en quelque sorte les plus aimables chevaliers de pénétrer jusqu'à elle.

Le roi Astolphe, à qui notre bon Lafontaine a procuré la réputation d'un grand coureur d'aventures, est tenté par le piquant de celle-ci, et se promet de faire repentir Berthold, en tout bien tout honneur, de ce défi téméraire. Piqué au jeu, le chevalier sert de guide à son souverain, au risque d'encourir sa colère. Il prend, à cet effet, un déguisement. Etant à-la-fois *absent et présent*, il est probable qu'il n'aura *tort* qu'à moitié.

Alide n'a point oublié ses promesses. Astolphe, (quoique pour obtenir audience il s'annonce comme un des amis de son époux), est d'abord refusé. Ce n'est que par l'avis d'une suivante très-peu scrupuleuse, qu'il réussit enfin à se faire admettre, au grand dé-

plaisir du pauvre Berthold, à qui il donne une charge de secrétaire du roi, en lui prescrivant d'inscrire sur ses tablettes tout ce qui va se passer.

Cependant Alide a mis une condition à sa complaisance; c'est que le faux écuyer du roi et sa suivante Isaure seront témoins de l'entretien, et que, de plus, elle conservera son voile. Astolphe a consenti; et il cherche à persuader à la dame que Berthold dit à qui veut l'entendre qu'elle n'a reçu tant de vertus en partage qu'à titre de compensation. Alide donne dans le piége; sa vanité est blessée, et le voile écarté. Astolphe, qui prend goût à l'aventure, en vient jusqu'à charger Berthold de solliciter pour lui un entretien secret. Le rendez-vous est accordé. Isaure s'y rend sous les habits d'Alide, et, à son tour, le nouveau Florestan est pris au piége et prisonnier. Il obtient le pardon de sa témérité, et pardonne de son côté à Berthold.

Cet ouvrage, des plus médiocres, n'a pas été sifflé; mais on l'a écouté si froidement, et le silence du public a été tel, que le pauvre roi de Lombardie s'est retiré confus du triste accueil qu'il venait de recevoir.

ARLEQUIN CHEZ LES ANTHROPOPHAGES, folie-parade en 1 acte, par M****.

(10 *juin*.)

L'éternel Cassandre voyage, on ne

sait trop pourquoi, sur des mers éloignées, avec Colombine, sa fille, Arlequin, son gendre, et l'inévitable Gilles. Cet imbécille, qui est l'*homme d'esprit* de la pièce, n'a-t-il pas imaginé de faire abandonner son rival préféré (auquel il a administré un narcotique), dans une île peuplée d'anthropophages. Heureusement pour Arlequin, les talens de ce personnage, sa danse, sa gentillesse, le tirent de ce mauvais pas. Il parvient même à sauver de la dent des insulaires Cassandre et Colombine, tombés entre leurs mains; mais c'est en promettant aux sauvages le régal *d'une bête de la première qualité*. On se doute bien que c'est Gilles, qui suivant l'heureuse expression d'une autre parade jouée aux Variétés, est menacé d'être rôti.

Comme ce dénouement serait un peu tragique, surtout dans une farce, on enivre les anthropophages, et tous les voyageurs se rembarquent, même le pauvre Gilles, auquel Arlequin pardonne l'invention du narcotique.

Cette mauvaise parade a éprouvé la chûte la plus complète. Elle ne méritait pas les honneurs d'une représentation.

LES CHANSONNIERS, ou quatre Pièces en une, vaudeville à l'occasion du Mariage de Monseigneur le duc de Berry, par MM. *Théaulon* et *Dartois*. (19 *juin*.)

M. Lerond, intendant d'un château,

quatre filles à marier. Chacune d'elles a un amant, et tous les amans sont auteurs. M. Lerond, qui sait que le métier de poëte n'est pas aussi lucratif que celui d'intendant, se montre peu empressé de ratifier le choix de ces demoiselles. Cependant, comme il est bon royaliste, et que les quatre amans ont composé chacun un intermède pour célébrer l'heureuse union qui se prépare, il consent à ce que l'une de ses filles soit le prix du vainqueur. Les quatre jeunes personnes sont donc mises au concours et le tournoi commence.

Le départ de Naples, tel est le sujet du premier tableau. Un vieux militaire napolitain met à l'épreuve l'amour d'un jeune français nommé Charles, pour sa fille Rosette, et les feux de l'amant obtiennent la préférence sur ceux de M. Vésuve, artificier. Les justes éloges donnés à la princesse Caroline par ses compatriotes, sont naturellement encadrés dans ce joli tableau.

Le second n'offre pas moins d'intérêt; il a pour titre : *L'arrivée à Paris*. La scène est dans une auberge sur la route de la princesse, et l'on y rappelle ingénieusement les scènes les plus touchantes du voyage.

L'action du troisième intermède se passe dans une *caserne de chasseurs*. Des femmes y ont pénétré, malgré la consigne, pour voir leurs amans; mais ces amans sont chasseurs *de Berry*; l'indulgence est la véritable consigne du

jour; et, d'après l'exemple du prince, leur colonel, l'hymen devient le mot d'ordre de ces braves.

Enfin, dans le quatrième tableau qui présente une petite pièce allégorique et écrite en vers, on voit toutes les fleurs apporter leur tribut à Flore, à l'occasion de l'heureuse alliance. Toutes sont bien accueillies par leur souveraine, à l'exception du *souci*, auquel il est défendu d'approcher du trône, et du *pavot*, que la maligne déesse appelle la fleur de l'Institut. La *violette* même, encore un peu honteuse, obtient un généreux pardon du *lys*, qui s'unit à la *rose*.

Également satisfait des quatre compositions, Lerond renonce à sa première résolution; et, dans un jour de bonheur, il trouve juste de faire quatre heureux.

Ce cadre ingénieux et bien rempli a réuni tous les suffrages.

Le 17 Juin, ou l'Heureuse Journée, à-propos vaudeville en un acte, par MM. *Désaugiers* et *Gentil*.

(29 *Juin*.)

La scène se passe dans un village à peu de distance de Marseille; quatre mariages doivent se conclure à l'époque de celui de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry. Mad. Pétronille, riche aubergiste du lieu, a promis d'unir ce

jour-là ses quatre nièces à de braves militaires qui servent dans les régimens d'Angoulême, de Berry et de Bourbon; ces demoiselles ont en secret acheté le buste de la jeune princesse Caroline, pour en faire l'inauguration le jour de leurs nôces, qu'elles attendent ainsi que leurs amans avec la plus vive impatience.

Le père Mathurin, ancien caporal au régiment de Condé, vieux et respectable militaire, détenu pour avoir cautionné un homme qui a trahi sa confiance, vient d'être mis en liberté grâce à la générosité de l'épouse de S. A. R. Le bon vieillard bénit la main qui a brisé ses fers, mais il ne la connait pas encore, et c'est par la mère Bontems, qui arrive de Paris, qui lui apprend le nom de sa noble bienfaitrice; la mère Bontems n'est pas heureuse, elle avait voulu faire le voyage de Paris, à pied pour voir le roi, elle l'a vu, elle lui a parlé, et personne mieux qu'une provençale ne sait apprécier un tel bonheur.

Enfin, pour couronner la journée, arrive le courrier Léclair qui apporte la nouvelle de l'heureuse union qui a eu lieu dans la capitale, et les quatre mariages vont en conséquence être célébrés de suite; cependant ces demoiselles veulent un témoin de plus à leur hymen. Un buisson de roses laisse voir en s'ouvrant le buste de madame la duchesse de Berry; mais les militaires ont aussi

pensé à tout, ils écartent des branches de lauriers qui cachaient son auguste époux.

Cet ouvrage, représenté sur le théâtre de la Cour, le 28 juin, a été vivement applaudi le lendemain sur celui du Vaudeville. Il fait honneur à MM. *Désaugiers* et *Gentil* dont les sentimens et le dévouement à la cause royale sont connus.

LE PONT DE KEHL, ou la Prise de Strasbourg, fait historique en un acte et en vaudeville, par MM. *Constant* et ***. (15 *juillet.*)

On sait que le ministre Louvois aimait beaucoup à employer les *hommes-machines* dans ses opérations, et qu'il avait eu le bonheur de trouver un secrétaire, vrai modèle en ce genre, puisque cet homme se déclarait, sous sa dictée, un imbécille, sans se douter de ce qu'il écrivait. Louvois ne rencontrait pas toujours des automates aussi précieux; mais, en général, il fallait servir ses projets sans en connaître le but. Tout avait eté préparé par lui dans le silence, pour ouvrir les portes de Strasbourg à Louis XIV.

Au moment où il attendait l'exécution des promesses qui lui avaient été faites, un officier fut placé par lui en observation vis-à-vis le pont de Kehl. Sa mission se bornait à prendre note, sur ses tablettes, de tout ce qui se passerait sur

ce pont. Après avoir scrupuleusement retracé tout ce dont il est témoin, l'officier aperçoit un soldat qui frappe sur le parapet, trois coups avec son sabre, et inscrit encore, quoiqu'après avoir un peu hésité, cette circonstance qui lui semble très-minutieuse. M. de Louvois arrive, demande les tablettes, les parcourt rapidement, et, arrivé à ce fait, il s'écrie : *Strasbourg est à nous.* C'était, en effet, le signal convenu avec ses agens secrets pour annoncer que les magistrats de cette ville consentaient à la remettre au pouvoir du roi de France.

Telle est l'anecdocte qui a fourni le sujet du vaudeville nouveau. On y a joint une de ces intrigues où les amans, par excès de précaution, préviennent un père ou un tuteur, qu'ils vont déjouer leur surveillance, attendu qu'il est convenu que *le Cassandre* sera sourd et aveugle.

On a trouvé l'ouvrage si mal conçu, si mal écrit et si mal joué, que l'orage le plus violent a grondé sur le pont de Kehl, qui est tombé avec fracas.

FARINELLI, ou la Pièce de Circonstance, vaudeville en un acte, par MM. ***. (25 *juillet.*)

Farinelli, ce fameux musicien, fut, comme on le sait, le favori de Philippe V, roi d'Espagne; mais ce n'est

pas à la Cour, c'est dans une auberge que le Vaudeville nous montre Farinelli, qui n'est encore que page du grand-duc de Toscane, et qui est venu faire un tour à Paris.

Dans cette même auberge, se trouvent deux auteurs, MM. Laffût et Léclair, qui n'ont pas à se reprocher d'avoir passé une seule *circonstance* sans la célébrer. Mais une *circonstance* assez malheureuse pour eux, c'est que, depuis quelque tems, ils n'ont pas trouvé un seul sujet à traiter.... Point d'aventure scandaleuse; point de ballet à parodier; enfin, pas le plus petit homme célèbre de décédé! Il y a de quoi en mourir. Mais quel bonheur inespéré! Une gazette annonce la mort du musicien Farinelli : voilà un sujet tout trouvé; cependant nos auteurs sont encore un peu embarrassés. Comment mettre Farinelli en scène? Ils ne connaissent pas un seul trait de sa vie. Pauvres gens! l'on voit bien qu'ils n'ont pas fait un cours de *faits historiques* au Vaudeville et au boulevard du Temple.

Heureusement, un jeune homme survient et leur offre ses services. On se doute bien que c'est Farinelli qui, quoique tué par un journal, va leur donner des renseignemens sur lui-même. Aussi est-il admis en tiers dans la *Pièce de circonstance*. Les conditions sont faciles à régler. Le page fournira les idées, Léclair tournera les couplets, et Laffût taillera les plumes. Le jeune étourdi

cherche l'occasion de se venger gaîment des deux rimeurs, à qui sa mort donne tant de joie. Une occasion s'en présente. Ces deux messieurs ont mangé *des pommes cuites*, que Pacolet, garçon de l'auberge, lui avait préparées pour son déjeûner. Farinelli leur fait croire qu'elles étaient soupoudrées d'arsenic double, et destinées à empoisonner les souris. Nos poëtes de circonstance sont dans les plus cruelles angoisses. Pour les consoler, Farinelli leur promet de faire une pièce à l'occasion de leur mort, et leur propose d'être ses collaborateurs. Ils trouvent la plaisanterie fort mauvaise, jusqu'au moment où Farinelli, en leur révélant le secret de sa petite vengeance, les rassure tout-à-fait, ainsi que le pauvre Pacolet, qui avait aussi mangé une des pommes.

Comme un mariage est toujours de circonstance dans une pièce, Pacolet épouse Nanette, servante de l'auberge.

Cette pièce doit sans doute le succès qu'elle a obtenu, à un feu roulant d'épigrammes, dont la plupart sont fort usées; mais on a ri, et cela a suffi pour assurer quelques représentations à cette bagatelle.

TIVOLI, AUJOURD'HUI, FÊTE EXTRAORDINAIRE, etc., etc., etc., scènes épisodiques, mêlées de vaudevilles, par M. ***. (9 *août.*)

Le lieu de la scène est bien choisi pour

une pièce épisodique, et les auteurs ont voulu mettre le nombre des personnages en rapport avec la vaste étendue que présentait le cadre de leur tableau.

Dans une foule de scènes détachées, nous citerons d'abord celle où les auteurs, qui ne laissent jamais en arrière une *circonstance*, ont rattaché à leur sujet cette *Fin du Monde* dont Paris s'est occupé trois jours, et qui a, de compte fait, produit cinq ou six maladies, deux pièces nouvelles et trois décès. Le magicien de Tivoli prédit aussi cette catastrophe, mais d'une manière extrêmement rassurante.

Nous ne parlerons pas de Cassandre et de Paillasse : ce sont des personnages trop communs, même dans le monde; mais il faut bien dire un mot de *l'Anglais obligé*, qui est, pour le Vaudeville, ce que le niais est pour le mélodrame, et qui, *malade pour son plaisir*, prend à Tivoli des *bains de migraine* (de vapeurs).

Le grimacier, qui fait des épigrammes à-peu-près aussi neuves que ses grimaces, ne se borne pas, comme au vrai Tivoli, à chanter la *Bourbonnaise*, car c'est un moraliste malin, dont nous ne répéterons pas les bons mots, et *pour cause*.

La plus plaisante de toutes les caricatures reproduites dans ce cadre, est, sans contredit, M. Pigeon qui, depuis qu'il s'est décidé à s'habiller, est devenu sergent-major dans la garde nationale. Accompagné de madame Pigeon et

du petit Pigeon, il est venu jouir des plaisirs de la fête, et commence par tomber dans le canal.

Comme dans les pièces épisodiques, il faut bien un amour contrarié pour l'exposition, et un mariage pour le dénouement, on a eu soin d'amener, du fond du Marais, à Tivoli, une madame de la Ripardière, sans doute ex-habituée du feu jardin Turc, et sa nièce Aglaé. Madame de la Ripardière est fort entichée de tout ce qui porte un nom anglais ou allemand, et son mari même a chez lui l'air d'un étranger.

M. Bellembrook, soi-disant anglais, est l'adorateur d'Aglaé, favorisé par la tante; Victor, officier de la garde royale, est l'amant aimé. On se doute bien qu'au dénouement, ou, pour mieux dire, lorsqu'on jugera à propos de finir, le faux Anglais sera démasqué, et l'amant marié à sa belle; mais le véritable dénouement, c'est *le feu d'artifice*. On tire quelques fusées; tout le monde s'en va satisfait, excepté le public, qui ne s'est pas montré disposé à accepter le vaudeville final pour *bouquet*.

Malgré cette apparence de chûte, la pièce a obtenu un assez grand nombre de représentations.

MADAME DE VILLEDIEU, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. *Rochefort*.

(19 *août*.)

M. de Villedieu, dont on a fait à

tort un jaloux bien niais et bien ridicule, a relégué sa femme à la campagne. Cette estimable épouse prend soin d'une jeune orpheline que le poëte Duryer lui a léguée en mourant. Bensérade, qui fréquente la maison de madame de Villedieu, est vivement épris de la gentille Angélique, et a résolu de l'enlever. De son côté, Charleval a adressé à Mad. de Villedieu une galante épître, dans laquelle il lui a demandé la permission de lui être présenté par Bensérade. Villedieu trouve, sur la toilette de sa femme, les vers de Charleval, et son esprit inquiet n'y voit qu'une déclaration d'amour. Il est tellement dupe des apparences, qu'il provoque en duel l'innocent Charleval. Celui-ci ne croit point pourtant devoir refuser la partie. Le rendez-vous est donné à huit heures du soir. C'est précisément l'heure à laquelle Bensérade doit enlever Angélique, et le hasard veut que les deux champions se rendent au lieu même choisi par les deux amans. Angélique n'y vient que par le conseil de Mad. de Villedieu, à l'expérience de laquelle on peut s'en rapporter, et qui a promis de ne pas laisser aller les choses trop loin.

Bensérade et Charleval se rencontrent au lieu du rendez-vous; chacun veut faire quitter la place à l'autre. Le galant Bensérade l'emporte et croit à la fausse confidence de Charleval, qui lui persuade qu'il était aussi en bonne fortune. A peine Bensérade est-il seul

qu'une dame voilée paraît ; il ne doute point que ce soit Angélique. Villedieu, qui a suivi toutes les démarches de sa femme, se présente alors, et croit qu'il est de son honneur d'avoir une affaire avec Benserade. Celui-ci proteste que la dame n'est autre chose qu'Angélique. Le voile tombe : on reconnaît Mad. de Villedieu. Charleval survient ; tout s'explique ; la dixième muse déclare qu'elle a voulu donner une leçon à son jaloux, et l'on chante le vaudeville final, après lequel un silence profond a régné dans la salle ; l'auteur n'a pas été demandé, et la pièce est tombée sans bruit.

LA ROSIÈRE DE HARTWELL, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par MM. *Dartois*, *Achille* et *Letournel*. (24 *août*.)

Pour perpétuer la mémoire du séjour de Louis XVIII au château de Hartwell, les habitans ont fondé la fête d'une Rosière le jour de Saint-Louis. C'est Louise, fille de Lefranc, concierge du château, qui obtient la couronne, et elle choisit pour époux Georges, fils de Miller, négociant anglais. Mais en ce moment Miller arrive des Indes, et plein de préjugés nationaux, il retire le consentement que sa sœur avait donné à ce mariage. Cependant Miller cherche à connaître le bien-

faiteur ignoré à qui il doit l'entier rétablissement de sa fortune. Il apprend alors que c'est à la générosité de Louis XVIII qu'il en est redévable. Comme, pour le sauver, ce prince n'a pas demandé s'il était Anglais, il rougit à son tour de demander si la brû que lui destine son fils est Française, et consent à l'union des amans.

Des mots heureux, des couplets agréables ont assuré le succès de cette jolie bagatelle.

LA PETITE MANIE DES GRANDEURS, vaudeville en un acte, par M***.

(*4 septembre.*)

Un marchand de farine, nommé Dumoulin, a prospéré dans son commerce, la fortune lui a tourné la tête; sa maison est devenue un château, son charriot une berline, et son garçon de charrue, un cocher. Il n'y a pas jusqu'au petit pâtre, qui n'ait troqué sa blouse contre une livrée de piqueur. L'exemple du maître est contagieux, et toute la maison est atteinte de la *magnomanie*.

Un adroit coquin s'est glissé parmi ces extravagans, et, en feignant de partager leurs folies, il cherche les moyens de profiter de celle du maître. Frontin, valet de chambre de Dumoulin, renchérit sur tout le monde, et engage le marchand de farine à changer son nom,

un peu commun, en celui de M. de la Moulinière.

On apprend qu'un ministre, qui vient d'être nommé, doit passer quelques jours au château d'Arnouville, qui est dans le voisinage. Voilà la tête de M. de la Moulinière qui trotte, et lui-même qui, sans savoir le nom de ce nouveau ministre, se dispose à lui faire une visite. Envain M. Bernard, son voisin, homme sage et modeste, veut-il lui faire sentir le ridicule de sa vanité. Il faut à notre ambitieux une leçon plus dure; il va la recevoir.

Un billet du ministre arrive, et on lit ces mots : « Je suis fâché de ne pas » vous avoir rencontré; mais écrivez-» moi *combien vaut la farine* ». Que on juge de l'humiliation de M. et madame Dumoulin. Ils attendent néanmoins le ministre qui doit venir diner chez eux, et, dans cette espérance, ils ont prudemment *désinvité* l'honnête M. Bernard, qui ne leur a point paru digne de s'asseoir à la même table qu'un grand personnage. Ce bon M. Bernard qui, de son côté, est un petit M. Guillaume, s'est résigné sans difficulté.

Enfin, on annonce le ministre. Quelle surprise! c'est M. Bernard qui, de sa modeste retraite a été rappelé près du trône par un monarque éclairé. Jugeant Dumoulin cette fois bien corrigé de sa manie, le nouveau ministre lui pardonne et l'invite même à diner. En revanche, il ne lui demande que son

consentement au mariage du petit pâtre avec la jeune Suzette, qui vient d'être proclamée Rosière, et qui reçoit en dot, outre les cinquante louis de M. Dumoulin, la jolie habitation de M. Bernard.

Deux ou trois jolis couplets, quelques intentions comiques dans les premières scènes avaient disposé le parterre à faire un accueil favorable à cet ouvrage; mais bientôt des inconvenances, des entrées, des sorties sans motifs, des caricatures outrées l'ont fait changer d'avis, il a sifflé et n'a pas demandé le nom de l'auteur.

LES PAGES EN VACANCES, ou les Femmes assiégées, comédie-vaudeville en 3 actes, par MM. *Montperlier* et *D****. (30 *septembre.*)

La scène se passe au château de la maquise de Rozelle, jeune et jolie veuve. Une lettre de son oncle, le duc d'Aranville, gouverneur des *pages*, lui apprend qu'il va venir passer les *vacances* chez elle avec trois de ses élèves, qui le précéderont de quelques jours. Ce qui motive un peu cette complaisance du gouverneur, c'est que l'un de ces pages, Olivier, est cousin de la marquise, et que ce jeune étourdi ose même aspirer à sa main. Cependant, comment recevoir ainsi trois espiègles dans un château où la marquise a réuni

quelques dames ? Ne serait-ce pas les exposer à payer cher l'hospitalité qu'elles ont reçue ? On tient conseil. Le bailli du village, dont on a convoqué les lumières, et la vieille intendante, femme utile à consulter en pareil cas, attendu qu'elle ne manque pas d'expérience, se prononcent tous deux avec force contre l'admission des pages ; il est décidé qu'ils ne seront point reçus.

Les trois étourdis arrivent, et le grave bailli leur signifie la décision du conseil féminin. Mais des pages ne sont pas, on le sait, accoutumés à croire à la rigueur des dames. Ils se moquent du bailli, gagnent les domestiques de la marquise, et se décident à faire en règle le siége du château, persuadés que des *femmes assiégées* par l'amour et la folie ne tardent guères à capituler.

Ils se trompent cependant, et ces dames font une superbe défense. Cherchant alors à les prendre par famine, ils s'emparent des vivres et du vin destinés pour le château, à la porte duquel ils ont établi leur camp ; et, prenant un nouveau moyen pour diminuer le nombre de leurs ennemis, ils enivrent le bailli, qu'on leur a envoyé comme parlementaire.

La nuit survient, et tandis que nos jeunes gens la passent au bivouac, le duc d'Aranville, que la marquise a fait prier de venir à son secours, est arrivé, et a été secrètement introduit dans le château. Profitant de l'obscurité, les

assiégeans ont escaladé la place. Des femmes prises d'assaut la nuit, cela peut tirer à conséquence ; mais quel revers de fortune pour les vainqueurs ! les voilà pris eux-mêmes et terrassés par la présence imprévue de leur gouverneur, qui les envoie faire pénitence dans une tour.

Mais les femmes sont si bonnes ! dès qu'un ennemi n'est plus dangereux, elles commencent à le plaindre ; et, loin de garder rancune à son cousin, madame de Rozelle implore sa grâce. Le duc d'Aranville, sévère sur les principes, déclare à sa nièce que le coupable ne peut sortir de prison que pour devenir son époux. On se doute bien que la tendre marquise dira facilement à Olivier *sortez*. Mais le coupable et ses camarades n'ont pas eu la patience d'attendre leur grâce, et, au moyen d'une nouvelle escalade, ils sont sortis de leur prison, non pas par la fenêtre, mais par la cheminée ; la paix dont les préliminaires étaient déjà signés, se conclut aisément, et Olivier devient l'époux de sa belle cousine.

A cette intrigue bien commune, se mêlent les amours épisodiques d'une fermière de madame de Rozelle et de son jardinier, qui a pour rival le bailli, poursuivi de son côté par la vieille intendante, qui réclame l'exécution d'une antique promesse de mariage qu'il ne paraît pas très-disposé à tenir.

Ce vaudeville, dont on avait d'avance

fait un pompeux éloge, est tombé lourdement. Il avait été bien accueilli à Lyon. Le changement de scène lui a été funeste.

LE TAMBOUR ET LA VIVANDIÈRE, ou la Capitulation, vaudeville historique en 1 acte, par M. *Gabriel*.

(9 *octobre*.)

La scène se passe sous le règne de Louis XIV, et en Allemagne, où nos armées victorieuses ont pénétré.

Un détachement français occupe le moulin du meunier allemand Friberg, dont la nièce Valentine s'est attachée comme vivandière à notre armée. D'une vivandière à un tambour, il n'y a que la main, et le tambour Ladouceur veut former avec la gentille Valentine un hymen à-la-fois de convenance et d'inclination. Friberg n'est pas de cet avis. Il a un neveu nommé Roulmann, qui sert dans le camp ennemi, et c'est à ce héros germanique qu'il destine la vivandière.

Cependant Roulmann a reçu l'honorable mission de venir, sous un déguisement, prendre des renseignemens sur la force du détachement français que les Allemands se proposent d'attaquer. Il s'est procuré ces renseignemens, et va repartir pour les communiquer à son commandant, quand Ladouceur l'arrêtant comme espion, le fait son prisonnier, et l'enferme dans un caveau.

Un ordre que reçoit le commandant français, lui enjoint de se porter avec son détachement sur un point qui va être attaqué, et de laisser seulement dans le moulin un homme déterminé, qui puisse laisser croire quelque temps à l'ennemi que ce poste est encore occupé. En pareil cas, un régiment français ne manque pas *d'hommes de bonne volonté;* mais Ladouceur obtient la préférence. Il doit, s'il est pressé trop vivement, traverser la rivière à la nage; en attendant, il s'organise dans son commandement.

L'amour se charge de lui envoyer du renfort, et Valentine, qui a pris l'habit militaire, vient se ranger sous les ordres d'un amant dont elle veut partager les périls. L'ennemi ne tarde pas à se présenter, et Roulmann, de la fenêtre de son caveau, trompe involontairement le commandant en lui annonçant que le moulin est défendu par deux cents hommes au moins. Pendant ce temps, Ladouceur, qui a ses autres emplois vient de joindre celui de parlementaire, vient, au nom de son chef, faire des propositions. On sent qu'en pareille circonstance, il doit avoir de pleins-pouvoirs. Une capitulation est donc conclue; elle porte qu'il y aura une armistice de deux heures, et que, si pendant cet intervalle il ne survient pas de secours à le garnison, elle sortira avec armes et bagages; dans ce cas aussi, tous les prisonniers seront rendus aux assiégeans.

Que l'on juge de la surprise et de la colère de l'officier allemand, quand il voit défiler *toute la garnison*, composée de deux personnes, et tous les prisonniers qui se réduisent à Roulmann. Il tempête, il éclate; il va, au mépris de sa parole, enfreindre la capitulation. Heureusement le commandant français, qui va vîte en besogne, après avoir battu l'ennemi, revient délivrer les assiégés, et les vainqueurs d'un moment sont réduits à mettre bas les armes. La douceur, à qui l'on promet la récompense de son courage et de son adresse, reçoit déjà un bon à-compte, c'est la main de sa guerrière maîtresse, que dote son officier, et le *tambour* épouse la *vivandière*.

Ce vaudeville, vraiment national, a fait le plus grand plaisir. Le même sujet avait été traité il y a quelques années par feu Henrion, sous le titre du *Soldat tout seul*, il avait également réussi.

GUSMAN D'ALFARACHE, vaudeville en 2 actes, par M. ***. (28 *octobre*.)

Gusman arrive en mauvais équipage, et le pourpoint percé au coude, dans la ville de Tolède, où demeurent ces avides parens, qui ont payé en si mauvaise monnaie la légitime de Gusman. Jamais il n'eut un besoin plus pressant d'une somme considérable que lui retient le vieux joaillier Bertrand, son oncle,

friand d'usure et amateur de dépôts, à tel point qu'il ne peut jamais se résoudre à s'en dessaisir.

Ce jour même, Bertrand marie la jolie Rosine, sa nièce, à une espèce d'imbécile. Gusman qui veut empêcher le mariage, fait rendre gorge à son oncle; il veut.... mais avant tout il veut déjeûner, car il a soupé et couché *à l'auberge de la belle étoile*, ainsi que Pédrille, autre vaurien qui l'accompagne. Ils sont à la porte d'une auberge d'assez belle apparence; ils en voient sortir le maître, et feignant de ne l'avoir pas aperçu, ils se traitent de comte, de duc; Gusman est le fils du vice-roi; il aime à se déguiser sous les habits les plus modestes pour étudier les hommes, soulager le malheur et récompenser la vertu; il charge son confident de remettre cent pistoles au pauvre cabaretier qui leur a offert de si bonne grâce mauvais gîte et mauvais soupé. Notre aubergiste croit déjà sa fortune faite. Il les aborde, les force à accepter le plus beau logement, fait servir un excellent déjeuner, met enfin toute sa maison à leur disposition, quoiqu'ils lui répètent sans cesse qu'ils pourront bien s'en aller sans payer. Ce n'est pas cela qui l'inquiète.

Les voilà restaurés. Maintenant il faut à Gusman un riche habit pour éblouir les yeux de ses parens. Il trouve le moyen d'emprunter celui du nigaud qui doit épouser Rosine. Il se présente

à lui comme le tailleur de Médina-Celi. Ce seigneur a vu la veille au Prado le sieur Mesquinos, qui apparemment promenait déjà son habit de noces, et veut absolument en avoir un pareil. Une heure suffira au tailleur pour prendre le modèle. Notre niais se déshabile et reste enfermé dans sa chambre, pendant que Gusman, revêtu de son brillant costume, fait accroire à ses parens qu'il régale, qu'il est devenu un personnage d'importance, et qu'il roule sur l'or et les pierreries; il parvient à emprunter un écrin de soixante mille francs à son oncle Bertrand, auquel il a confié un coffre plein de pierres..... précieuses.....

Il n'y a que l'épithète qui soit un mensonge. Mesquinos, impatient de faire sa toilette, se met à la fenêtre, voit ses habits sur le dos de Gusman, descend en négligé pour interrompre le repas. Gusman disparaît, en promettant une prompte explication; il revient bientôt sous son vieux pourpoint, et déclare qu'il a eu recours à une ruse pour obtenir la restitution qu'on lui refusait; Bertrand est obligé d'en passer par là, et la pièce finit sans qu'on sache si Rosine reste fille, ou lequel elle épouse; de Gusman, qui lui plaît, ou de Mesquinos qu'elle ne peut souffrir.

Quoique le comique de cette pièce soit aussi usé que le pourpoint de Gusman, le public a bien voulu s'en contenter. Puisqu'on ne lui offre plus rien

de neuf, il faut bien qu'il s'accommode d'objets de hasard.

LES MONTAGNES RUSSES, ou le Temple de la Mode, à-propos vaudeville en 1 acte, par MM. ***. (30 *octobre*.)

M. Poussikoff, inspecteur des montagnes russes, est obligé, vû l'affluence, de prendre un supplément de garçons pour *la pousse*, et leur donne les instructions suivantes :

Qu'un financier, dans cette enceinte,
A votre service ait recours,
Poussez ferme, poussez sans crainte:
La sottise pèse toujours.
De nos théâtres, quand les belles,
Dans nos chars viennent se placer,
Un rien suffit; ces demoiselles
Ont l'habitude de glisser.

A quoi tient la fortune de M. Poussikoff? à une jolie femme (la mode,) qui siége aux montagnes russes; elle a attaché à l'établissement un docteur qui ordonne l'air des montagnes à tous ses malades; quant à elle, elle y reçoit une foule de gens qui viennent lui adresser leurs réclamations.

Arlequin médisant arrive le premier et se plaint de n'avoir obtenu que l'*estime*; il avoue franchement qu'il aimerait mieux la *vogue*; la mode s'excuse d'une manière flatteuse pour lui : ce ne sont pas toujours les gens de mérite qu'elle favorise le plus. Arlequin se con-

sole ; arrive madame Ducomptoir, qui tient un café rue du Pas-de-la-Mule ; elle a fait de grands frais pour attirer les amateurs ; ses garçons, habillés en grand tenue, portent l'habit *chocolat*, la culotte *café* et les bas *pistaches*. Malgré cette ingénieuse invention, madame ne voit qu'elle dans ses glaces : elle se compare à la belle limonadière du palais royal, la mode n'approuve pas ses prétentions.

Bientôt survient une députation de marchandes de modes du palais royal et de la rue Vivienne, qui se plaignent de n'avoir plus rien de neuf à offrir ; elles se trouvent en pays de connaissance avec *Philibert le mauvais sujet*, il en est même une qui le connaît plus particulièrement, c'est celle dont il est question dans la pièce de l'Odéon, et qui était venue *souper avec lui, à crédit, chez le traiteur de l'allée des veuves.*

Chacun se livre au plaisir de glisser ; les dames ont leurs robes déchirées ; le docteur, attaché à l'établissement, culbute, son neveu refuse d'épouser la belle qui lui est promise, parce qu'elle s'est donnée en spectacle, *en glissant* devant tout le monde. Heureusement, la mode met chacun d'accord, et tout finit par des *chansons* et un bal, que la déesse ouvre avec Arlequin.

En traitant ce sujet, les auteurs ont plus compté sur les épigrammes et les *médisances*, que sur le tableau du local, qu'ils ont seulement montré dans le lointain à la fin de l'ouvrage.

Ce vaudeville, dont le dialogue est à-la-fois malin et spirituel, est semé de couplets bien tournés, a obtenu beaucoup de succès. Les auteurs, demandés, ont voulu garder l'anonyme.

[illegible] CHEZ LES VESTALES, vaudeville [illegible] acte; par MM. (19 *novembre.*)

Ce vaudeville, qui n'est qu'une copie bien froide, une imitation bien languissante des *Visitandines*, n'a pas eu de succès, et ne devait pas en avoir. L'analyse suivante mettra nos lecteurs à même de juger ce nouveau *chef-d'œuvre.*

Une langueur invincible s'est emparée des Vestales; elles n'ont plus de caprices, elles sont douces, presque muettes; enfin, elles ne sont plus reconnaissables. La voix de la vieille prêtresse Vétusta est sans effet sur elles; Célie seule est écoutée, son éloquence est si persuasive! Vétusta elle-même a beaucoup de plaisir à l'entendre et veut être son écolière. La novice Célie n'est autre que le jeune Ovide, qui a pris ce déguisement par amour pour sa cousine Julie, autre novice du temple, et dont le médecin, son oncle, veut faire une vestale, *afin qu'il y en ait une dans la famille.*

Pour calmer leur souffrance, Vétusta a fait appeler ce médecin; mais il a soixante ans, il ne les guérira pas. Quoi qu'il en soit, il se présente, et, à

son approche, Célie, qui le reconnaît, se sauve ainsi que ses compagnes. Elles reparaissent, mais voilées, et l'oncle, qui a des soupçons, ne peut découvrir le coupable. Il interroge séparément chacune d'elles et reconnaît son neveu. Il prescrit de tenir [illegible] *novice* éloignée des autres, et [illegible] faire faire une diète sévère.

Cependant Ovide, s'il est découv[illegible], court un grand danger pour s'être introduit dans le temple des vestales; son oncle, bonhomme dans le fond, conçoit l'idée de le servir. Il s'agit d'empêcher Vétusta d'être sévère envers un autre en la rendant coupable elle-même. Le médecin l'a connue dans sa jeunesse; et, à cette époque, il ne se doutait guères qu'elle serait un jour une *vestale*. Il lui persuade que sa vue a réveillé son antique amour. Tu vois, dit-il à son neveu, que pour te sauver la vie je suis capable de tout. Vétusta se laisse prendre au piége, et le docteur est surpris aux genoux de la vieille par les jeunes prêtresses, qui, de leur côté, ont découvert le secret d'Ovide, à qui elles ont pardonné, quoiqu'il n'aimât que l'une d'elles. On convient réciproquement d'user de clémence et de se taire, et Ovide épouse Julie.

Ovide, absous par les vestales, a été condamné par le public; la pièce s'est terminée au milieu des sifflets.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Administration et Comptabilité.

MM.

Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Mlle. Montansier, rue d'Arcole.
Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Amiel, rue de Rochechouart.
Després, rue Richer, n°. 30.
Stéphanie Crétu, caissier, rue de Clichy.
Duval, secrétaire, rue de Rochechouart.
Bouginolle, souffleur.

Acteurs.

MM.

Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Dubois, rue
Tiercelin, rue de Rochechouart, n°. 53.
Bosquier-Gavaudan, rue de Clichy, n. 35.
Potier, rue Bleue.
Aubertin, boulevard Montmartre, n. 1.
Cazot, rue Montmartre, n°. 182.
Duval, rue de Rochechonart.
Vernet, rue de Richelieu, n°. 68.
Lefèvre, rue St.-Denis, n°. 348.
Blondin, rue de Rochechouart, n°. 33.
Odry, rne du Faub. Montmartre, n. 44.
Fleury, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Léonard, rue du Bac.
Becquet, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Legrand, rue

Actrices.

Mesdames

Leroux-Barroyer, rue de Bellefond.
Cuisot, rue de Provence.
Mengotzi, rue d'Amboise.
Pauline, rue du Faub. du Roule.
Aldégonde, boul. Poissonnière, n°. 18.
Gonthier-Gavaudan, boul. Montmartre.
Vautrin, rue du Faub. Montmartre.
Léfondelle, rue N.-D. des Victoires, hôtel des Messageries.
Letellier, rue Rameau.
Lafon, rue de Richelieu.
Antonine, boulevard Montmartre.
Flore, rue Taitbout, n°. 2.
Adèle, rue de Richelieu, n°. 86.
Picot, rue du Faub. Montmartre, n°. 4.

M. Peget, machiniste.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

GULLIVER DANS L'ISLE DES GÉANS, vaudeville en 1 acte, par M. *Sewrin*, (*4 décembre.*)

Le seul changement que M. Sewrin ait fait à la fable du docteur Swit, c'est d'avoir donné à son Gulliver un valet niais et poltron qu'il appelle Jacquot, nom qui n'est pas trop anglais.

Gulliver aborde avec cet imbécille dans l'île des Géans; cinq des principaux habitans de Lilliput, qu'il a amenés avec lui, sont *ramassés* par les géans, qui les trouvent cachés dans les blés; ils les emportent, et se proposent de les faire empailler pour les placer dans leur cabinet d'histoire naturelle.

Jacquot, à l'aspect des géans, s'est caché dans une de leurs marmites; il en sort bientôt, sous prétexte *qu'il n'y est pas dans son assiette ordinaire.* Une jeune personne de huit à neuf pieds de haut s'en empare, et l'enferme dans une cage. Les matelots du bâtiment de Gulliver le délivrent. Quelques coups de fusil, tirés sur ces colosses, les effraient d'abord; mais, bientôt revenus de leur première surprise, ils sont prêts à exterminer Gulliver et ses compagnons, lorsque ceux-ci se mettent à danser au son de la flûte de Jacquot, et désarment ainsi leurs énormes ennemis.

Il était impossible de faire une pièce

plus mauvaise ; mais M. Sewrin qui ne tombe jamais, quoi qu'il ait ce qu'il faut pour cela, a trouvé le moyen de faire réussir cette mascarade.

LES RENCONTRES AU CORPS-DE-GARDE, vaudeville en 1 acte par MM***.

(*23 décembre.*)

M. Pigeon-Pattu est encore le principal personnage de la pièce ; au moment où la toile se lève, il monte sa garde ; on vient le relever ; et le voilà se désabillant pour ne pas gâter son uniforme. Il se fait apporter pour la nuit un équipement complet et *une flûte* qui doit servir *pour souper le lendemain matin*. Mais le tambour de la compagnie mange cette flûte, uniquement pour amener ce proverbe : *ce qui vient de la flûte retourne au tambour*. Est-ce là ce qu'on appele de l'esprit ?

L'officier du poste trouve mauvais que M. Pattu se soit déshabillé, et, puisqu'il a fait son service, cet officier le renvoie chez lui. Sur ces entrefaites Mad. Pattu apporte à souper à son mari qu'elle ne trouve plus ; ce pauvre mari revient bien triste, de n'avoir pas rencontré sa femme chez elle, lorsque l'officier lui dit qu'on a arrêté une dame sortant du bal.

Grande colère entre les époux qui se sont reconnus et qui se croient mutuellement infidèles. Rimanville neveu de Mad. Pattu, et un musicien qu'on a

fait ivrogne pour ne pas déroger à l'usage, sont arrêtés ; et à ce que nous avons cru comprendre, essayent de les reconcilier ; le parterre qui n'était pas aussi bien disposé qu'eux, n'a pas voulu en entendre davantage, et la toile a été baissée au bruit des sifflets.

LE PÈRE-ENFANT, comédie-parade en un acte mêlée de couplets, par M. *Alexandre.* (*27 janvier*).

M. Pernet, propriétaire, à Mont-Rouge, veut donner à M. Pivoine, riche pépiniériste, la main d'Anastasié, sa nièce, qui n'a pas de fortune. Pour accélérer cette union, il se rend à Long-jumeau, chez un notaire, qui doit dresser le contrat ; mais ce projet ne convient pas à Anastasie qui aime son cousin Eugène ; celui-ci pendant l'absence de M. Pernet, arrive avec son ami la Bussonière, mystificateur fameux : ils sont affamés comme des chasseurs ; mais Eugène n'a plus d'appétit lorsqu'il apprend qu'il est sur le point de perdre celle qu'il aime. On annonce M. Pivoine, et la Bussonnière offre de le mystifier, quoiqu'il soit membre d'une société d'agriculture *qui ne l'a pas admis dans son sein pour des prunes.* La Bussonnière, secondé par la servante de Nanette qui fait *le compère*, paraît bientôt affublé d'un costume d'enfant, et coiffé d'un bourlet ;

il passe pour le père d'Anastasie que l'on dit être tombé en enfance. Après avoir joué à la poupée, et sonné de la trompette, il accoste Nanette qu'il appelle *maman*, et lui demande du *nanan*. Nanette, désignant M. Pivoine, l'engage à s'adresser à son papa; et voilà le *Père-enfant* qui s'attache à Pivoine dont il déchire un pan d'habit, en criant: papa, papa, des croquignoles: il exige ensuite que Pivoine le fasse danser sur ses genoux, et le force à le traîner dans une petite voiture. Mais M. Pernet, dont le cheval est mort en route, revient sur ses pas: Nanette lui annonce l'arrivée de Pivoine, qu'elle assure avoir des attaques de folie; en effet, celui-ci furieux d'avoir eu pendant une heure *un enfant sur les bras*, tient des discours auquel on ne comprend rien; il renonce à l'union projettée, retourne à sa pépinière, et Eugène épouse Anastasie.

Cette parade, digne des tréteaux de Bobeche, n'a pas été sifflée.... on l'a écoutée sans mot dire. Si le parterre ne dormait pas, il a montré le jour là une honteuse indulgence... On prétend que M. S....-Gulliver, est encore le *papa du Père-enfant. Que de chefs d'œuvres* le Théâtre des Variétés doit à cet auteur *fecond* qui heureusement va se reposer sur *ses lauriers!!!*

LES DEUX VAUDEVILLES, ou la Gaîté et le Sentiment, scènes épisodiques, à l'occasion de Flore et Zéphir, par MM. *Merle*, *Brazier* et *Lafortelle*. (*4 mars.*).

Le seigneur Pluton veut donner une fête à Proserpine et charge le joyeux Pannard de lui faire connaître le vaudeville. Pannard réuni à ses deux amis, Pirou et Vadé, hâte les préparatifs de ce divertissement. Collifichet (nom du diable couleur de rose) amène deux vaudevilles au lieu d'un; le premier triste et morose, est domicilié dans la rue de Chartres, et le second d'un caractère enjoué, demeure près du Panorama; leurs domestiques paraissent d'abord, l'un est le Gilles du Vaudeville, et l'autre, Tremblin des *habitans des Landes*, qui prétend avoir prêté ses échasses au Vaudeville pour faire de l'argent. Chez nous, dit Gilles, *on chante* pendant trois pièces, Chez nous, dit Tremblin, *on rit* pendant quatre. Les deux vaudevilles arrivent eux-mêmes sous les traits de mesdemoiselles Pauline et Cuisot; l'une soupire la tendre romance, et l'autre répète de gais flons, flons. Ils sont si aimables qu'on les prendrait pour deux frères, et cependant *ils ne sont pas cousins*. Le Vaudeville est caustique, froid et composé; les Variétés au contraire,

Cherchent à rire sans pincer,
Et jamais à pincer sans rire.

La présence des deux pères Lajoie redouble l'embarras de Pannard et de ses confrères. Les deux pères Lajoie sont représentés par Potier et le joyeux Bosquier-Gavaudan. L'un a le teint plombé, l'autre la face rebondie.

Le premier chante presqu'en pleurant : *gai, gai, mes amis;* l'autre ne boit que du *petit lait de Henri IV*, en répétant des refrains qu'inspire la vraie gaîté.

Cette bluette spirituelle, dans laquelle les auteurs ont mis en opposition les personnages comiques du théâtre des Variétés avec ceux du Vaudeville qui le sont le moins, a obtenu un succès mérité ; cet ouvrage avait pour but de répondre à quelques attaques dirigées contre les Variétés par les auteurs de *Zéphir et Flore* du Vaudeville : le théâtre du Panorama a chargé MM. Merle, Brazier et Lafortelle de sa défense, et ces trois avocats ont gagné sa cause, car les rieurs étaient de leur côté.

FORTUNATUS ; vaudeville en un acte, par MM. (1 *avril*).

La jeune et jolie Clairette, fille d'un pauvre bucheron, nommé Rigolo, a rencontré dans la forêt un gentil cavalier dont le cheval s'était abattu. Elle a volé au secours du beau jeune homme qui, par reconnaissance, lui donne un anneau et lui promet de l'épouser. Clairette en était devenue éperduement

amoureuse, rien qu'en aidant à le relever. Fortunatus, qui est le nom du cavalier, a quitté la maison paternelle pour courir après la fortune. Cette déesse a présidé à sa naissance et certes, cette marraine là en vaut bien une autre.

La Fortune apparaît à Fortunatus; elle lui offre pour dons, la beauté, la force, la sagesse, ou enfin la richesse. Fortunatus s'en tient à la dernière, et reçoit une bourse inépuisable. Mais songez-y bien, lui dit la déesse, qui aime la morale, la fortune n'est favorable qu'à celui qui en fait un bon usage. Fortunatus se croit le plus heureux des hommes, cependant, au sein d'une forêt, il ne trouve pas l'occasion de dépenser son or. Il est forcé d'avoir recours à Rigolo et de partager le frugal repas d'un pauvre bucheron.

Bientôt Fortunatus oublie Clairette et ses sermens; il n'aspire plus qu'à la main de la princesse Clorinde, sœur du marquis della Longa-spada; alors commençent des aventures sans nombre. Faute d'esprit et de sens commun, l'auteur a eu recours aux changemens de décoration. Son héros se présente au château du marquis : il en est méprisé : on le traite d'aventurier, on le conduit en prison, on lui enlève enfin la bourse magique. Clairette, déguisée en page, délivre Fortunatus qui revient à ses premières amours. La Fortune dote les deux amans, ce qui ne lui coute pas plus cher qu'à l'auteur; et voilà ce que c'est qu'une pièce tombée.

Quelques amis indiscrets ont demandé l'auteur, mais les sifflets étaient tellement aigus, qu'on n'a pas entendu ce que le pauvre Fortunatus est venu dire au public.

LES RIVAUX IMPROMPTU, vaudeville en un acte, par M. *Jules Vernet*.

(*27 avril.*)

Le comte de Sainville, aimable vieillard, a le projet de marier sa jeune et jolie pupille à un de ses neveux, officier étourdi qu'il fait venir chez lui sans lui communiquer son projet. Cette pupille qui ignore que Sainville a un neveu, fait à son tuteur un tendre aveu qui le met dans le plus grand embarras. Puisqu'enfin il a reçu cet aveu, profitera-t-il de cet avantage? non, cet oncle sait que la demoiselle est naturellement sensible, et qu'elle s'est abusée en attribuant à l'amour les émotions de la reconnaissance.

Le jeune homme arrive enfin chez son oncle; il voit, il aime la *pupille*, qui, de son côté, commence à revenir de son erreur. Elle se repent de s'être légèrement engagée. Sainville cependant, feint d'accepter sa main, et s'amuse de l'humeur de son neveu. Plus les jeunes gens rencontrent d'obstacles, plus ils s'aiment. Enfin, l'oncle ordonne les apprêts de son mariage, et pousse la malice jusqu'à faire signer son contrat par son neveu, qui, après cet acte de sou-

mission, apprend que Sainville lui cède tous ses droits sur la main de sa maîtresse.

Cet ouvrage est faible ; mais c'est le coup d'essai d'un jeune homme que le public a bien voulu encourager. L'auteur, demandé, a été nommé.

SEPT ET DEUX FONT TROIS, vaudeville en 1 acte, par M. *Saint-Félix*, acteur de ce théâtre. (1^er^. *mai.*)

Cette bluette n'est pas susceptible d'analyse; c'est une pièce à tiroirs que l'auteur joue lui-même et presque seul, plusieurs personnages ; Folleville, un valet, un fat, un vieillard, un fort de la Halle, un poète, un musicien et un cocher sont représentés par le même acteur. La pièce a pour but de prouver que le talent du comédien est au-dessus de celui du peintre, et que l'homme qui met les tableaux en actions est plus habile que l'artiste qui met les actions en tableaux.

Cette bagatelle assez niaise méritait le sort qu'elle a éprouvé, elle n'a été représentée qu'une fois *au Théâtre des Variétés*, et encore la soirée a-t-elle été orageuse.

JOCRISSE GRAND-PÈRE, JOCRISSE FILS ET JOCRISSE PETIT-FILS, comédie en un acte et en prose, par MM. *Brazier* et *Dumersan*. (11 *mai.*)

Jocrisse, vieilli au service de M. Du-

val ; qui tient un magasin de fayence en gros, est devenu son homme de confiance. M. Duval se dispose à marier son fils Isidore à la fille de son associé et à lui céder son fonds. Ce dessein jette Isidore dans un grand embarras, car il a contracté un mariage secret. Il fait confidence de sa situation au vieux Jocrisse. Celui-ci promet de jouer le rôle de médiateur entre le père et le fils ; mais il ne se doute pas que son héritier présomptif a commis la même faute qu'Isidore, et qu'il est de plus résulté de son hymen un troisième Jocrisse qui, depuis quelques jours, est caché dans le magasin. C'est par M. Duval qu'il apprend cette nouvelle, au moment où il lui raconte lui-même le mariage d'Isidore.

M. Duval veut s'assurer si son fils a fait un bon choix ; Jocrisse a la même curiosité. Mais M. Duval prend pour sa belle-fille celle de Jocrisse, ravaudeuse en plein vent, qui, de son côté, croit se trouver devant son beau-père. Il est désolé du ton et du langage poissard de cette femme, tandis que Jocrisse grand-père est enchanté des manières aimables et polies de la femme d'Isidore, qu'il regarde comme sa bru.

Mais le mariage d'Isidore dérange les projets de M. Duval ; il faut qu'il fasse le partage de son magasin avec son associé. On est au moment de procéder à l'inventaire. Voilà ce que Jocrisse redoute depuis long-tems ! On va s'apercevoir de tout ce qu'il a cassé, ainsi que

son cher fils, depuis dix ans. Comment prévenir ce malheur ? Il appelle des raccommodeurs de fayence, et soudain les met à l'œuvre.

M. Duval arrive avec son associé. Ce dernier ne veut entrer pour rien dans les pertes de *la casse*. Mais un événement inattendu vient fort à propos terminer tous les débats et y faire succéder la joie. Jocrisse, petit-fils casse des cruches, et l'on y trouve une somme considérable que le père de M. Duval y avait déposée.

Bientôt après, les deux pères s'aperçoivent du *quiproquo* qu'ils ont fait à l'égard de leurs brus, et ratifient le mariage de leurs enfans.

Cette pièce a complètement réussi.

LE SOLDAT ET LE PROCUREUR, comédie en un acte, par M. ***. (*27 mai.*)

Le soldat Francœur est un hussard, bon vivant, retiré du service ; le procureur Raffle, un vieux suppôt de la chicane, avare et fripon. Ces deux hommes sont rivaux ; l'un et l'autre aspirent à la main de Lise, fille de Sottin, sénéchal d'un village voisin de Charlemont. On se doute bien que le petit cœur de Lise s'est déclaré en faveur du hussard, et que la belle déteste très-cordialement le procureur.

Comme Francœur a hérité d'une petite maison avec un jardin, le sénéchal se décide en sa faveur. Mais Raffle fait bientôt changer ces dispositions. L'on-

cle qui a laissé sa maison à Francœur, avait fait deux testamens; par le premier, il le privait de cet héritage, mais par le second, il le lui assure. Or, ces deux testamens sont entre les mains du procureur. Que fait le vieux praticien? Il persuade à Sottin qu'il lui donnera part dans la succession du défunt, dont il est parent, supprime, de concert avec lui, le second testament, et signifie à Francœur de déguerpir de sa maison. Le hussard se montre fort indocile, et répond à la sommation en mettant en fuite le procureur et les huissiers.

Cependant, il sent qu'il a besoin d'avoir recours à la ruse. Il fait ses ennemis prisonniers, et les menace de les faire sauter par l'explosion d'un baril de poudre. A l'aspect de ce baril, qui n'est autre chose qu'une feuillette de Champagne, Raffle et ses consors sont saisis d'épouvante; ils capitulent, et Francœur obtient tout à-la-fois ses titres et la main de Lise.

Mais, attendu qu'il n'est pas permis de se faire justice soi-même, on forge contre lui une accusation grave, qui est portée devant M. de Chevert, gouverneur de la province. Ce brave général reconnaît dans Francœur, un de ses plus intrépide soldats: il lui fait d'abord une semonce, puis l'excuse et le dote.

La première moitié de cette pièce a été fort applaudie, mais quelques scènes qui précédaient le dénouement, et le dénoue-

ment même, ont excité les sifflets; l'ouvrage n'a donc pas réussi... Cependant, quelques coupures ont réparé cet échec, et il a eu plusieurs représentations.

LES DEUX MARIAGES, à-propos en 1 acte, mêlé de couplets, par MM. *Rougemont*, *Merle* et *Brazier*.

(*15 juin.*)

La scène est dans un petit port de mer aux environs de Marseille. Les habitans réunis sur la place publique, entendent avec transport retentir le bruit du canon. Lefranc, aubergiste du lieu, dont le fils Lafrance est brigadier dans les chasseurs *de Berri*; Thérèse, sa fille; M. Martinet, magister de l'endroit; M. Gobin, honnête bourgeois, qui était la *gazette* du village quand il avait un *journal* gratis, tels sont les principaux personnages que nous offre d'abord ce tableau d'une population avide d'apprendre l'arrivée de celle au-devant de qui volent tous les cœurs.

Séparée par un léger coup de vent de l'escadre qui porte la princesse, une goëlette est entrée dans ce port. Carletta, la petite jardinière, débarque avec plusieurs Napolitains et Napolitaines. On juge avec quel empressement les enfans de la Sicile sont reçus par ceux de la Provence; mais un rapport plus intime va s'établir entr'eux. La signora Carletta est aussi aimable que jolie; Lafrance est un modèle de bravoure et de

loyauté. Ils ont un bon exemple à suivre, et voilà déjà un mariage décidé.

Il en reste un autre à conclure, c'est celui de Thérèse, sœur du brigadier, avec Lavaleur, qui, jeune encore, mais déjà *vieux militaire*, a demandé sa retraite. Thérèse et son frère se liguent pour le décider à rentrer au service d'un monarque qui sait si bien apprécier les braves. A-la-fois attaqué par l'amitié, l'amour et l'honneur, comment Lavaleur pourrait-il résister? il se pare de l'uniforme de Berri. Sa résolution et son hymen avec Thérèse ajoutent à l'allégresse générale, et la nouvelle du débarquement de la princesse ne laisse plus à ces bons Français de vœux à former.

Ceux des auteurs ont été pleinement exaucés. Cette jolie bluette a obtenu le plus brillant succès, et ce succès est d'autant plus honorable pour eux, qu'ils le doivent aux sentimens français qui les animent et qu'ils ont si bien exprimés dans leur ouvrage.

DANCOURT, ou la Répétition, vaudeville en un acte, par MM. *Brazier* et *Carmouche*. (*4 juillet.*)

Dancourt a préféré le métier d'auteur et de comédien à la carrière du barreau; de plus, il est *amoureux* de l'amoureuse de la troupe dans laquelle il s'est enrôlé. Il arrive avec ses camarades dans une auberge; mais il se trouve que son oncle, M. Dormeuil de Montrivaut,

bonnête rentier, l'y suivi de près. Reçu d'abord par Poisson et la Thuilerie, M. Dormeuil leur raconte qu'il cherche son neveu pour le faire enfermer. Dancourt concerte ensuite avec les comédiens les moyens d'adoucir cet oncle dont il doit hériter. Celui auquel ils s'arrêtent est d'imiter une scène d'une des comédies même de Dancourt, qui a des rapports avec sa situation. Lors de la répétition, on feint que l'acteur chargé du rôle du père est absent: on prie M. Dormeuil de lire ce rôle; il y consent, et, sans qu'il s'en doute, on lui fait signer un contrat de mariage entre son neveu et l'amoureuse. Lorsque le bon oncle s'aperçoit qu'il est joué, il prend fort bien la chose, et ratifie tout ce qu'il a fait.

Cette pièce, qui n'a rien de neuf, rien de piquant, a eu un médiocre succès.

CADET-ROUSSEL INTRIGANT, farce en 1 acte, par M. *D****. (*22 juillet.*)

M. Boniface et M. Finasseau sont en procès au sujet d'un mur de souffrance. Boniface est très-disposé à s'arranger, sous la condition que son fils Anicet épousera Rosalie, nièce de sa partie adverse. Mais Finasseau refuse de consentir à cet accommodement, parce qu'il attend pour sa nièce un mari de Coulommiers.

On voit alors paraître Cadet-Roussel et son inséparable ami Beuglant. Ils

nous apprennent, avec leur élégance accoutumée, qu'ils sont *dans une débine complète*; et prêts à mourir de faim. Que faire pour sortir d'embarras? Cadet annonce qu'il a pris son parti, qu'il est enfin résolu de *sauter à pieds joints sur le qu'en dira-t-on*, et de se constituer intriguant. *Cela réussit à tant de monde*, dit-il, *pourquoi cela ne me réussirait-il pas?* On voit que Cadet-Roussel est devenu observateur. Beuglant, qui n'aime pas l'intrigue, ne se décide qu'avec beaucoup de peine à seconder son ami.

Cadet a vu sur la scène le succès suivre presque toujours les fourberies des Frontin, des Mascarille, des Scapin; il veut jouer tous leurs tours *pour son compte*. Il endose en conséquence la *grande livrée*, c'est-à-dire un habit fort large; puis il donne carrière à son imaginative. Tour-à-tour on voit en lui Frontin et Mascarille: Frontin, pour persuader à Anicet qu'il lui fera obtenir la main de sa maîtresse; Mascarille, pour remplacer au service de Boniface, le malavisé *Champagne* qui buvait le vin de son maître.

De son côté, bien malgré lui, Beuglant se présente sous le nom du prétendu de Coulommiers, auprès de Finasseau. On lui fait un bon accueil; il expédie un copieux déjeûner, tandis que le pauvre Cadet reste à jeun.

La diète ne convenant pas à celui-ci, il pense qu'il trouvera un régime plus substantiel chez M. Ladandinière, es-

pèce de juge, et il y entre en qualité de clerc, quoiqu'il ne sache écrire que des *O*.

Cependant les ruses du nouvel intrigant sont découvertes; on vient porter plainte devant Ladandinière contre Frontin et Mascarille. Le clerc Cadet, obligé de verbaliser, ne sait comment s'y prendre; il est démasqué, et, pour sa justification, il dit que les fourberies qu'on lui reproche sont de MM. Molière, Regnard et Destouches. Labandinière est prêt à envoyer la maréchaussée à la recherche de ces trois chefs de bandes; mais Cadet l'appaise en lui montrant les ruses dont on se plaint consignées dans des livres imprimés *avec approbation et privilège.*

Les choses étant ainsi, Roussel et Beuglant reçoivent leur pardon, et, pour égayer la noce d'Anicet et de Rosalie, ils promettent de jouer la tragédie de *la Princesse du Poitou.*

Le public a regardé Cadet-Roussel comme un intrigant assez mal-adroit; mais, en faveur des bonnes bêtises qu'il a dites, de quelques intentions plaisantes, il s'est montré indulgent pour la pièce. On a demandé l'auteur, et l'on a nommé M. Durand, auteur de *Cadet Roussel beau-père.*

LA FIN DU MONDE, ou les Taches dans le Soleil, vaudeville en un acte, par MM. ***. (*7 août.*)

Un M. Désastres, médecin, barbier,

et de plus, astronome, est-le consolateur des habitans d'un village, que la prédiction de la fin du monde a jetés dans l'épouvante. Pour les rassurer, il leur dit que la terre *ne nous brûlera pas tout de suite la politesse*. Cependant, quelques inquiétudes l'agitent encore. Il sait que, *depuis quelques jours*, la lune n'est plus *visible*, et il craint que son mal n'aille en *croissant*.

La perspective prochaine de la fin du monde n'empêche pas Colas de vouloir tâter du mariage avant de mourir. Lucette, fille de madame Gervais, lui a donné la préférence sur ses rivaux, parce qu'elle n'espère pas revoir Va-de-bon-Cœur son amant, qui est à l'armée, et parce que Colas a de l'argent.

Malheureusement pour Colas, cet argent ne lui appartient pas; c'est un dépôt que l'oncle de Va-de-bon-Cœur, avant de mourir, a fait entre ses mains, pour le remettre à son neveu; pour surcroît de désapointement, Va-de-bon-Cœur revient. On pense bien que Lucette éconduit alors le pauvre Colas, et que même, pour appaiser les regrets qu'il pourrait avoir, elle lui fait une de ces petites confessions qui ne plaisent point en général à un futur. Aussi Colas reçoit-il avec assez de résignation une audience de congé.

D'ailleurs, dit-il, à quoi bon se marier, puisqu'on est sur le point de finir avec le monde? Colas imite ses compatriotes et met ordre à ses affaires. Il res-

cette, bien malgré lui, à Va-de-bon-Cœur, les cent pistoles qui lui ont été confiées, et cela, parce qu'il ne veut point avoir *un poids de mille livres sur la conscience;* il renonce ensuite à Lusette, qui épouse le jeune militaire.

Tout-à-coup, les sons retentissans d'une trompette se font entendre; on ne doute pas que ce ne soit celle du jugement dernier. C'en est fait de la terre! Mais l'honnête Désastres est là, il calme l'effroi des villageois, en leur annonçant que des nouvelles de Paris viennent de lui apprendre que le monde ne finira pas encore pour cette fois, et qu'il a obtenu *un délai de cent sept ans.*

Cependant un signe sinistre inquiète beaucoup ce fameux astronome; il a vu dans le soleil, avec sa luuette, un animal décoré de moustaches et d'une queue. Quel est cet animal? est-il destiné à ne faire qu'une bouchée de notre globe? on ouvre le télescope; il en sort... un chat! Le minet avait trouvé la place commode et s'était couché dedans. Quant à la trompette, c'était une de celles du régiment de Va-de-bon-Cœur. Ce brave jeune homme pensait avec raison que le monde ne pouvait pas finir le 18 juillet.

Cette *Fin du Monde* a été fort gaie pour le public, qui s'est beaucoup amusé... en la sifflant, et qui n'a pu se décider, malgré cette *agréable distraction*, à attendre la *fin* de l'ouvrage.

LA SAINT-LOUIS VILLAGEOISE, comédie en un acte, mélée de couplets, par MM. *Derougemont*, *Merle* et *Brazier*. (25 *août*.)

Les habitans d'un village des environs de Paris s'apprêtent à célébrer la fête du Roi. Le père Latreille, cabaretier du lieu, a déjà mis plus d'un tonneau en perce, et Coco a préparé double ration pour crier *à la fraîche !* Il y aura de plus un tir à la cible, et le vainqueur obtiendra la main de celle qu'il aime. C'est à merveille ; mais ces bons villageois ont compté sans leur hôte, ou plutôt sans M. Prudentin, adjoint du maire, et qui, en son absence, exerce toute l'autorité administrative.

Ce n'est pas que M. Prudentin ne soit le meilleur homme du monde, et même le meilleur français que l'on puisse voir. Il désire vivement que la Saint-Louis soit fêtée dans sa commune. Seulement, il veut que les cabarets soient fermés toute la journée, pour le maintient du bon ordre, que tous ceux qui ne sont pas de l'endroit ne puissent y venir le 25, attendu que ce ne serait plus alors la fête du village : ce serait *la fête du village voisin*. Il défend de plus la danse, dans l'intérêt des bonnes mœurs, et les jeux d'adresses, pour éviter les accidens. (En *tirant à l'oie*, le dimanche précédent, on a pensé l'estropier.) Ainsi, comme le dit M. Prudentin, en se résumant !

Ne dansez pas, ne buvez pas,
Du reste prenez vos ébats.

Heureusement la Tulipe, lancier de la garde royale, arrive avec trois de ses camarades.

Il est avec le ciel des accommodemens, Comment n'y en aurait-il pas avec un adjoint? M. Prudentin, persuadé par ces bons vivans, met tant d'amendemens à son arrêté, qu'on finit, et qu'il finit lui-même par danser, tirer à la cible, et surtout boire à la santé du Roi. La fête redevient publique; le mariage de la Tulipe, vainqueur à la cible, et qui épouse Julienne, jeune paysanne dont il est épris, redouble l'allégresse générale, et Coco chante une ronde où l'on remarque de jolis couplets sur Henri IV.

Tel est le fonds de cet à-propos, dont le succès a été des plus complet. Le nom des auteurs nous dispense de tous éloges; ils ont fait plus d'une fois leurs preuves, et dans une telle circonstance, ils ne pouvaient qu'être bien inspirés.

LA MAGNÉTISMOMANIE, comédie-folie en un acte, mêlée de couplets, par M. *Vernet aîné.* (5 *septembre.*)

Le magnétiseur Soporito est établi récemment à Saint-Maur, à l'hôtel de la grâce de Dieu; son voisin le docteur Lafosse, ennemi déclaré du magnétisme, et qui tient une maison de

santé, est dans la désolation : tous les incurables qu'il traite depuis nombre d'années, ont déserté sa maison pour se constituer malades de Soporito. Mais l'amour mettra bientôt d'accord ces deux rivaux de science. Léon, fils de Lafosse, aime Cécile fille du magnétiseur : il quitte secrètement Paris, où il étudiait la médecine, et se fait présenter à Soporito comme attaqué d'insomnie, et n'attendant plus rien que d'un miracle du magnétisme. Soporito se charge de la cure avec d'autant plus de confiance, que son esprit et son éloquence *font dormir de bout* ceux qui l'entendent. Il place Léon dans un fauteuil, mais quelle beauté mettra-t-on en rapport avec Léon ? la somnambule ordinaire ne peut se trouver à son poste. L'éveillé, élève magnétiseur, imagine de la remplacer par Cécile. Lorsque le rapport devient très-actif entre les deux amans, ont voit paraître le médecin Lafosse. A l'aspect de son fils sur le fauteuil magnétique, il fait éclater une grande colère. Soporito finit par l'appaiser en lui restituant ses malades et lui en donnant plusieurs autres qu'il a, dit-il, *commencés à sa manière, et que son confrère pourra achever à la sienne*. De son côté Lafosse consent au mariage de Léon et de Cécile.

Des calambours comme s'il en pleuvait ont mis le parterre en gaîté ; il a ri, beaucoup ri, et l'auteur, qui peut-être n'osait compter sur la réussite d'un

ouvrage médiocre, a dû rire aussi d'avoir escamoté un succès.

MONSIEUR BELDAM, ou la Femme sans le vouloir, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par MM. *Armand-Gouffé* et *Villiers*. (24 *septembre*.)

M. Beldam est une espèce de Pourceaugnac arrivé de Bourges, comme le gentilhomme limousin arrivé de Limoges pour se faire mystifier. Destiné à épouser la pupille du procureur Gripard, il rencontre dans la maison un autre Sbrigani, qui, au moyen d'une fausse lettre, a prévenu le tuteur que M. Beldam n'arrivait pas, mais que madame sa mère devait venir à sa place pour voir si la jeune Julie convenait à son fils. Le pauvre prétendu, en arrivant, est reçu comme une femme, et ce qui sert à compléter la mystification, c'est que Victor, l'amant préféré, l'oblige à prendre les habits d'un sexe qui n'est pas le sien. Après une suite de méprises plus ou moins plaisantes, tout se découvre, mais trop tard, pour empêcher le mariage des deux amans. M. Beldam s'en retourne à Bourges, et ne retire d'autre fruit de son voyage que d'avoir fourni le sujet d'une pièce aux Variétés.

Cette petite pièce est jetée dans un moule bien usé. Depuis le prototype des provinciaux bernés, les copies de Pourceaugnac ont bien perdu de leur

mérite. Celle-ci offre cependant quelques scènes comiques, et quelques couplets spirituels et bien tournés. Le succès a été complet.

LES DEUX TESTAMENS, ou les Héritiers sans Héritage, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par MM. ***

(12 *octobre*.)

M. et Mad. Dupont, vieux époux, riches et sans enfans, viennent d'échapper à une maladie si grave, qu'on avait, pendant quelque temps, désespéré de leur vie ; et l'idée de recueillir une opulente succession avait déjà porté la joie dans le cœur de leurs deux neveux. L'un, M. Caudebec, est un Bas-Normand de la vieille roche, dont la naïveté pateline dissimule mal les cupides espérances ; l'autre, M. Durozeau, professeur de philosophie et de morale à l'athénée de ChateHerault, se donne gauchement un peu plus de peine pour jouer la douleur, mais ce soin ne l'empêche pas de s'occuper de l'emploi des fonds dont il se croit déjà possesseur.

M. et Mad. Dupont, sensibles, comme ils doivent l'être, au tendre attachement de leurs neveux, prennent le parti de guérir pour les faire enrager ; mais quoique ce soit le tour le plus sanglant qu'ils puissent jouer à leurs héritiers, ils n'y bornent pas leur vengeance. Avant de partir pour la campagne, où ils vont

passer leur convalescence, M. Dupont écrit au cher Caudebec qu'il vient de perdre sa femme, à laquelle il n'aura pas la force de survivre; madame, de son côté, mande à Durozeau que son mari vient de mourir, et qu'elle ne tardera pas à le suivre. Nos deux provinciaux accourent à Paris, mais au lieu de recueillir un héritage, ils essuyent une mystification complète de la part d'une soubrette et d'un valet restés maîtres du logis en l'absence de M. et de Mad. Dupont. Frontin, prenant tour à tour le titre de médecin et de notaire, et s'affublant de la robe de chambre de l'oncle moribond, Lisette jouant d'abord le rôle de garde-malade, et ensuite celui de vieille tante, s'amusent aux dépens de Caudebec et de Durozeau, auxquels ils fournissent de plaisantes occasions de dévoiler toute la beauté, toute la noblesse de leur âme; et quand *les héritiers sans héritages* reconnaissent qu'ils ont été dupes de *deux testamens* imaginaires, ils sont obligés d'acheter le silence des valets en souscrivant l'obligation bien en règle d'une somme, qui devient la dot commune de Lisette et de Frontin.

Quelques voix ont demandé les auteurs; ils ne se sont pas fait nommer. Ils avaient tiré un trop mauvais parti des *deux Testamens*, pour en recueillir un bon héritage.

LES MONTAGNES RUSSES, vaudeville en un acte, par MM. ***. (29 *octobre*.)

M. de Saint-Julien, entrepreneur des Montagnes russes, s'est pris de belle passion pour mademoiselle Agnès, jeune personne, demeurant rue Copeau, chez ses honnêtes parens. Il en a fait la connaissance au Jardin des Plantes.

Pour voir sa belle, Saint-Julien a recours à l'Eclair, son valet. Celui-ci se déguise en docteur polonais, va chez M. Minet, père d'Agnès, atteint de rhumatismes nerveux, et lui persuade qu'il trouvera sa guérison aux Montagnes russes. Le bon M. Minet s'empresse d'obéir à cette savante ordonnance. Doucin, prétendu d'Agnès, s'oppose vainement à ce long voyage; mais, voyant qu'il ne peut en détourner son futur beau-père, il l'y précède, afin de s'assurer par ses propres yeux s'il n'y a pas de danger pour le vieillard.

On voit arriver le colonel Florbelle et madame Moronval. Le mari de cette dame est resté en arrière. Il est enchanté de ce que M. le colonel veut bien se charger de conduire sa chère moitié et de faire les honneurs de sa maison. Le moment où le complaisant mari les rejoint, est celui où ils *dégringolent* ensemble.

Les personnages qui figurent aussi dans ce cadre, sont un fort de la Halle et une poissarde; milord Ploompodding qui vient pour engraisser, tandis que ses

aimables sœurs sont venues pour maigrir.

Le tout se termine par la chûte de Doncin *dégringolant* tout de bon, et par le mariage de St.-Julien et d'Agnès.

Le public a trouvé les caricatures usées, l'ouvrage peu gai, et les sifflets ont lutté long-tems contre les applaudissemens; la seconde représentation a été moins orageuse; cependant cette pièce n'est pas restée au répertoire.

LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE, vaudeville en un acte, par MM. *Eugène Scribe* et *Dupin*. (12 *novembre*.)

Le lieu de la scène du vaudeville nouveau est dans un village d'Allemagne. Wilhem, fils du bourguemestre, est sur le point d'être uni à Henriette; mais il ne peut la voir parce qu'elle est retenue chez elle par ordre de son père, qui ne veut pas l'exposer à la rencontre des officiers d'un régiment qui vient d'arriver; il lui a même défendu de paraître à la croisée.

Fort désolé d'être privé de la vue de sa future, Wilhem dépose dans le creux d'un arbre, placé entre la caserne et la maison d'Henriette, un billet doux et des jarretières qu'il lui destine pour sa fête. Il a été apperçu par Gustave, officier du régiment. Celui-ci fait l'examen du cadeau, mais il ignore à qui il est adressé. Bientôi une mascarade ou

Wilhem, qui revient pour distribuer des billets de logement, l'en instruit.

Quelques plaisanteries de part et d'autre amènent entre lui et Gustave une gageure. Gustave parie que, sous une demi-heure, il aura obtenu un aveu d'amour d'Henriette.

Pour gagner le pari, l'étourdi se présente sous le nom d'un cousin, chez Henriette; mais ce cousin est défunt depuis quelques années; il faut renoncer à avoir accès de cette manière dans la maison.

La demi-heure expirée, Wilhem s'empresse de s'informer si M. l'officier a réussi. Gustave lui persuade qu'Henriette l'a bien accueilli, et, pour le prouver, il parle des jolies jarretières qui ont été cachées dans le creux de l'arbre. Wilhem ne doute plus que sa maîtresse ne soit infidèle. Les amans se brouillent et bientôt se raccomodent, car Henriette jure avec tant de bonne foi qu'elle est innocente, que Wilhem n'a plus de sonpçon; et il demande pardon à Henriette, qui jure de se venger de Gustave.

Mais quelle sera sa vengeance? La voici; elle se présente au colonel du régiment, et accuse Gustave, devant tous les officiers, de l'avoir embrassé de force et d'avoir blessé son mari, au moment où il voulait la défendre. Pour se laver de cette imputation indigne de lui, Gustave jure sur l'honneur qu'il n'a jamais vu son accusatrice. C'est

l'aveu qu'attendait Henriette. Son amant l'a entendu ; elle est complètement justifiée, et Wilhem est quitte avec Gustave. Tout est oublié de part et d'autre.

Rien de plus léger que le fond de ce vaudeville ; mais on y trouve des situations ingénieuses facilement amenées, et des scènes fort gaies. Le succès a été complet et mérité.

MONSIEUR BONENFANT, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par M. *Dumersan*. (29 *novembre*.)

Madame de Germeuil, jeune et jolie veuve, est recherchée par M. de Folleville, et sa nièce Julie par Eugène, fils de M. Noirval, riche voisin, espèce de Misanthrope brouillé avec madame de Germeuil. Folleville a promis à Eugène de combler ses vœux lorsqu'il serait marié. Mais toute la fortune de l'aimable veuve vient du mari qu'elle a perdu. Elle reçoit de M. Bonenfant, cousin-germain du défunt, une lettre par laquelle il lui apprend qu'il a des droits inattaquables à la succession ; en même temps il la prévient que, pour éviter un procès, et faire la connaissance de sa belle cousine, il se rend chez elle.

Quoique passablement étourdie, madame de Germeuil sent qu'il est de la prudence de bien recevoir un cousin qui a des droits si positifs, et qui d'ailleurs est riche. Elle ordonne donc une fête, et en confie la direction à Folleville.

Celui-ci, fort mécontent de ce que M. Bonenfant parle de s'approprier les biens de celle qu'il veut épouser, forme le projet de le mystifier. Il donne le mot aux domestiques : « Plus vous le servirez mal, leur dit-il, plus je vous récompenserai. »

Bonenfant arrive. Les domestiques sont exacts à suivre à son égard les instructions de Folleville. Bonenfant est loin de s'en fâcher ; il gagne, au contraire, par son affabilité et les libéralités qu'il leur fait, ceux qui conspiraient contre lui.

Pour terminer à l'amiable toute espèce de contestation avec madame de Germeuil, il lui propose de l'épouser. Elle reconnaît en lui un si heureux caractère qu'elle ne le refuse point.

Quoique très-fatigué, Bonenfant consent à assister à la fête. Les mystifications commencent. On l'effraie par des coups de fusil. Il a promis d'embrasser les filles du village, ce sont de vieilles décrépites qui lui sont présentées.

Bientôt paraît M. de Noirval, grondant tout le monde. Il est en colère de ce que son fils est sorti sans sa permission, de ce qu'on a tiré des coups de fusil, et de ce que la voiture de Bonenfant a fait du dégât dans son jardin. Bonenfant promet de payer le dommage, invite Noirval à assister à la fête au lieu de la troubler, et, par ses discours engageans, parvient à l'adoucir. Il tente même de le faire consentir à l'union

d'Eugène avec Julie. Le défaut de fortune de la demoiselle étant le motif du refus obstiné de Noirval, Bonenfant prend un autre moyen, et lui offre sa nièce avec 25,000 liv. de rentes. Noirval accepte, et Bonenfant devient à ses yeux un homme charmant.

Cependant, tout bon enfant qu'il est, notre héros ne se croit pas fait pour être mystifié, il le manifeste à Folleville en lui proposant un duel.

Julie est furieuse contre lui quand elle apprend qu'il a voulu marier Eugène ; mais tout s'explique, Bonenfant épouse sa jolie cousine, Folleville seul en est pour les mauvais tours qu'il a voulu jouer.

Le public s'est montré *bon enfant*, l'ouvrage a complètement réussi.

AMBIGU-COMIQUE.

Administration.

MM.

Audinot, propriétaire de la salle et du privilège, directeur, rue de Vendôme, n°. 17.

Varez, régisseur-général, rue de Bondi, n°. 10.

Sallé, régisseur, boulevard du Temple.

Lavoncourt, secrétaire de l'administration, rue de Tracy, n°. 8.

Crébillier, souffleur, rue et carré de la Porte-St.-Martin, n°. 260.

L'administration est rue des Fossés-du-Temple, n°. 65.

Acteurs.

MM.

Raffile, boulevard St.-Martin, n°. 8.

Grévin, rue de la Marche.

Frenoy, rue de Crussol, n°. 6.

Klein, rue de Bretagne, n°. 44.

Villeneuve, rue des Guillemites, n°. 2.

Christman, rue de la Marche, n°. 15.

Sallé, boulevard du Temple.

Stokleit, rue d'Angoulême, n°. 17.

Stokleit fils, rue St.-Pierre-Pont-aux-Choux, n°. 20.

Boisselot, rue du Faubourg du Temple.

Debray, rue de Crussol, n°. 7.

Adolphe, rue du Faub. du Temple, n. 8.

Weis, faub. du Temple, n°. 28.

Hypolite, rue du Temple, n°. 3.

Barthélemy, faub. St.-Denis, n°. 133.

Actrices.

Mesdames

Lesvesque, rue des Marais, n°. 24.
Leroy, faub. St.-Denis, n°. 54.
Adèle Dupuis, rue de Bondi, n°. 7.
Tierry, rue du faub. du Temple, n°. 7.
Eléonore, rue Mêlée.
Palmire Lévêque, rue de Crussol, n°. 7.
Fresnoy, même rue, n°. 6.
Meunier, rue Charlot.

Pour les rôles d'Enfans.

Héloïse Corroy, rue des Fossés du Temp.

Ballets.

M. Millot, maître des ballets, rue du faub. S.-Martin, n. 33.

Premiers.

MM. Vincent.	Mesd. Elisa.
Thiery.	Fressinet.
	Lolotte.

Ecole de danse.

MM.

Thiery, professeur, à l'Ecole, rue du F. du Temple, n°. 7.
Debray, prevôt, rue de Crussol, n°. 7.
Vingt élèves des deux sexes, de l'âge de 9 à 15 ans.

Chef d'orchestre.

M. Quaisain, rue St.-François.

Répétiteur.

M. Thourin, rue de Bondi, n°. 10.

(Les Directeurs des Départemens peuvent s'adresser à lui pour se procurer les partitions de tous les mélodrames qui composent le répertoire de l'Ambigu-Comique.

AMBIGU-COMIQUE.

LES COMTES D'OFFEN, ou l'Incertitude filiale, mélodrame en 3 actes, par M. *Mirecourt.* (*9 janvier.*)

Un comte d'Offen épouse secrètement la nièce du duc de Brandebourg, et ce dernier ayant découvert cet hymen, ordonne la mort du comte ; mais le comte est sauvé par un baron de Werner, ancien ami de son père et gouverneur du prince héréditaire. La nièce du duc meurt elle-même en donnant le jour à un fils qu'elle nomme Ernest. Ce fils, qui a été élevé auprès du prince, en devient le compagnon, l'ami intime. Ses talens militaires l'élèvent aux premiers grades de l'armée, et en récompense des services qu'il a rendus à l'état, il obtient, par l'entremise de son jeune protecteur, la grâce et le retour du comte d'Offen son père.

Un coquin nommé Folck, a, dans son enfance, été substitué au comte et jouit d'un rang qui ne lui appartient pas. Au retour du véritable comte d'Offen, Folck et un coquin de sa trempe attentent aux jours du père d'Ernest, s'emparent de ses papiers, et le faux comte se présente au château sous le nom d'Offen, à l'instant où Ernest va épouser Clara, fille du baron de Werner. Le comte, que Folck croit mort, est secouru par de bons villageois qui le ramènent chez son

fils. Les deux pères sont en présence. Ernest qui *ne connaît pas le sien*, ne sait auquel des deux il doit le jour ; et trompé tour-à-tour et par son cœur et par le langage du comte d'Offen, il est en proie à la plus vive inquiétude. Cependant le prince, pour le tirer du doute affreux où le jette cette circonstance, ordonne qu'on s'empare des deux comtes afin de connaître définitivement qui est le fourbe. Folck a eu le soin de gagner de faux témoins, et le vrai comte va succomber lorsque le prince, en présence de tout son peuple, lit *à haute et intelligible voix* un arrêt simulé qui exile Folck et condamne le comte d'Offen à subir la peine de mort qu'il avait encourue. Folck effrayé renonce au nom qu'il a pris. On s'empare de sa personne, et le vertueux comte, long-tems méconnu par son fils, retrouve ses titres, ses biens, et unit son fils à Clara.

Ce mélodrame, calqué sur le Faux *Martinguère*, a eu beaucoup de succès et peu de représentations.

L'Incognito, ou le Dîner d'Auberge, comédie en un acte et en prose, par M. *Malesville*. (18 *janvier*.)

Cette bluette, assez gaie et dialoguée avec esprit, méritait le succès qu'elle a obtenu.

Le colonel Saint-Ernest et son ami Léon, égarés à la chasse, arrivent dans un village situé à deux grandes lieues

du château du colonel ; harassés de fatigue, ils se meurent de faim, et se décident à entrer dans l'auberge, la seule qui existe dans le canton. Mais toutes les provisions qui s'y trouvent sont destinées à un seigneur pour lequel on prépare un grand festin. Saint-Ernest, résolu de dîner à quel prix que ce soit, prend le parti de se faire passer pour le seigneur attendu : il cache son fusil dans des broussailles, et s'annonce à l'aubergiste comme ayant éprouvé un accident au bas de la montagne : sa voiture s'est brisée ; lui-même est un peu froissé ; mais un bon dîner va lui rendre des forces. Tout le monde s'empresse autour de monseigneur, et le voilà à table avec son ami.

Pendant le premier service, l'aubergiste apprend que le seigneur qu'on attendait, n'arrivera que le lendemain. Quels sont donc les inconnus qu'il a reçus chez lui ? Il craint que ce ne soient des voleurs. Les armes cachées dans les broussailles, et qu'on lui apporte, semblent le confirmer dans cette opinion. Tout le village accourt pour arrêter les deux amis ; mais la voiture de Saint-Ernest arrive ; on le reconnaît pour le seigneur du château voisin : et comme il est convenu qu'une comédie ne saurait finir sans un mariage, l'auteur a cousu assez adroitement à ce canevas une petite intrigue amoureuse entre la fille de l'aubergiste et un villageois auquel le colonel s'intéresse.

LE MOULIN DE MANSFELDT, mélodrame en 3 actes, par M. *Dekock*.

(10 *février*.)

L'innocent comte de Holdeim, condamné à mort par un arrêt injuste, s'est caché sous le nom de Werner et l'habit d'un laboureur. Un quiproquo désespérant l'a fait passer pour l'assassin de Limbourg son parent. Le pauvre comte, avec le jeune Léodgard son fils, gagne sa vie chez le meûnier de Mansfeldt et oublie ses malheurs. Mais Leodgard devient amoureux d'Ernestine, fille du comte de Mansfeld, promise à un certain baron de Worback, ennemi juré de Holdeim. Ce Worback, qui a toute la perspicacité *d'un tyran*, reconnaît dans Werner le comte de Holdeim, et se promet de le persécuter encore, lorsqu'un ancien secrétaire de Holdeim, et complice de Worback, est trouvé dans une grotte du jardin du château. C'est ce coquin devenu honnête homme qui bourrelé par les *remords*, découvre le complot, et avertit Léodgard que son père doit être assassiné dans le moulin où il s'est refugié. Le jeune homme court chercher main-forte; un combat s'engage, Worback est démasqué, et Léodgard est heureux.

M. Dekock n'a jamais fait un bon ouvrage; celui-ci, plus mauvais encore que ses aînés, a réussi *grâce à une décoration empruntée du second acte du Moine*.

BÊTINET, ou Plus de Peur que de Mal, folie-pantomime en 2 actes, par M. *Milot.* (22 *février.*)

Bêtinet est un jeune villageois dont le nom indique assez le caractère. Ce pauvre garçon fait tant de gaucheries, qu'on le prend pour un fou. La jeune fille dont il est amoureux aime un autre garçon ; mais comme Bêtinet est protégé par le père, le mariage va se conclure, lorsque l'amoureux, *qui n'est pas une bête*, imagine une ruse, se met à la place de Bêtinet, dont il prend le costume, et épouse sa maîtresse. Le père s'aperçoit qu'il est joué : il s'emporte, *gesticule*, et n'ayant rien de mieux à faire, il pardonne et embrasse sa fille et son gendre.

Ce petit ballet a été bien accueilli ; l'auteur jouait le rôle principal dans son ouvrage ; il s'en est parfaitement acquitté.

L'AN 1835, ou l'Enfant d'un Cosaque, mélodrame nouveau en 3 actes, par M. *Victor.* (*23 mars.*)

La représentation de cette pièce a été si orageuse, que nous n'avons pu en saisir l'intrigue. Jamais on n'a tant crié, tant sifflé.... L'auteur n'avait pas été heureux dans le choix de son sujet ; les personnages qu'il a mis en scène ont tellement déplu, que l'ouvrage, qui s'est traîné avec peine jusqu'à la fin du troi-

sième acte, n'a pas reparu.... sous ce titre... L'auteur l'a refait, et la seconde représentation a été annoncée six semaines après la première, sous le titre *d'Adolphe et Sophie*. Malgré quelques changemens assez importans et notamment celui du lieu de la scène et du costume des personnages, ce melodrame ne s'est relevé de sa chute que pour être joué dans le désert.

BRELAN DE GASCONS, ou C'est un des Trois, comédie en 1 acte et en vers, par M. *Emile Vanderburch*.

(27 *avril*.)

Les Trois Racans, *les Trois Orontes*, *les Trois Léandres* et *les Trois Damis*, offriront à nos lecteurs quatre analyses à-peu-près semblables *des Trois Gascons*; rien n'a été changé dans les scènes ni dans la marche de l'ouvrage. La seule différence qui existe entre cette dernière pièce et les *Trois Damis*, est d'avoir refait des vers déjà fort jolis, et changé le nom des personnages. Le public a bien voulu ne pas se rappeler les anciens ouvrages que nous venons de citer; il a applaudi quelques vers faciles, et voilà un succès.... obtenu à bon marché.

IMPOSTURE ET VÉRITÉ, mélodrame en 3 actes, par MM. *Caigniez* et *Louis*.

(9 *mai*.)

Le baron de Nosdorf, tuteur d'A-

dolphe, qui n'a commis d'autre crime que celui de dissiper la fortune de son pupille, pour réparer sa faute, veut lui faire épouser sa nièce Euphrosine. Mais la jeune personne qui connaît la situation de la fortune de son oncle, refuse de s'unir à cet Adolphe, qu'elle aime, cependant, et qu'elle ne demande pas mieux que d'accepter poux époux. Il faut donc tramer un complot pour amener Mlle. Euphrosine à épouser son amant. Un intendant qui aime l'intrigue, fait jouer, par un jardinier nouvellement installé dans la maison du baron, le personnage du père d'Adolphe, qu'on croyait dûment et légalement enterré. Mais ce jardinier, qui avait *dissimulé* jusqu'alors, est effectivement le père d'Adolphe. Il se fait reconnaître; il pardonne au tuteur prodigue; il fait punir sévèrement l'intendant, qu'il appelle un fripon. Mlle. Euphrosine ne voit plus de raisons pour prolonger ses refus, et accorde sa main au fils d'un père *si vertueux*.

Cet onvrage, qui, sous un autre titre, était lourdement tombé à l'Odéon, a été vivement applaudi à l'Ambigu, grâce aux changemens que M. Caigniez y a faits. Il est juste de prévenir nos lecteurs que M. Caigniez n'était point le collaborateur de M. Loüis quand la pièce fut sifflée.

ELÉONORE DE LUSIGNAN, mélodrame en 3 actes, par MM. *Pacvard* et *Leblanc*. (9 *juin*.)

Le fameux Saladin, soudan d'Egypte, était en guerre avec Amaury de Lusignan, roi de Jérusalem, et ce dernier, réduit à la dernière extrémité, avait sollicité de toutes parts des secours. Raymond, comte de Poitiers, lui a conduit ses hommes d'armes. Eléonore, épouse du comte et fille d'Amaury, a accompagné Raymond dans ce voyage, et Frédégaire, baronne de Mortemer, a suivi les deux époux. Mais toute la bravoure du comte et celle de ses chevaliers n'ont pu sauver Jérusalem.

La baronne Frédégaire a grande envie de supplanter Eléonore dans le cœur de Raymond; mais, pour succéder à sa *tendre amie*, il faudrait trouver le moyen de s'en débarrasser. Elle s'est aperçue qu'Almodaire, frère du Saladin, en était amoureux; c'est sur cet amour qu'elle établit l'espoir de réussir; d'un côté, elle persuade à Raymond d'envoyer Eléonore et sa suite à Gaza, où des vaisseaux sont prêts à mettre à la voile pour l'Europe; de l'autre, elle fait avertir Almodaire de ce départ. L'amoureux Sarrasin entend à demi-mots; il vole à Gaza, met le feu aux vaisseaux, et enlève Eléonore.

A cette nouvelle, Raymond accourt pour arracher son épouse des bras du ravisseur. Il n'est plus temps. La baronne

accuse Eléonore d'avoir elle-même invité Almodaire à l'enlever. Raymond a la bonhommie de croire cette imposture. Furieux, il jure d'oublier la perfide, et revient à Poitiers après deux ans d'absence.

Ici commence l'action de la pièce. De l'union de Raymond avec Eléonore, il existe un fils; Raymond veut le voir: Frédégaire tremble que le fils ne plaide d'une manière trop touchante la cause de sa mère; elle s'efforce de dissuader le comte de son dessein; il y persiste. Le jeune Héliodore lui est amené; il supplie son père de le conduire au château de Lusignan. Malgré les conseils de Frédégaire, Raymond ne peut résister à son fils. Ils partent pour la chasse, et arrivent à Lusignan.

Ils ont été devancés dans le château par Eléonore. Pour se soustraire à l'amour d'Almodaire, elle a trouvé le moyen le plus expéditif, c'est de lui plonger un poignard dans le sein. La blessure n'a pourtant pas eu de suites fâcheuses, et la seule vengeance qu'Almodaire a tirée de l'acte de désespoir d'Eléonore, a été de lui rendre la liberté. Il a fait plus, il l'a suivie jusqu'à Lusignan, et même lui a sauvé l'honneur en purgeant le pays d'un chef de brigands, frère de la baronne. Afin de ne pas être reconnu, Almodaire tient constamment sa visière baissée et se fait passer pour muet.

Mais le son du cor annonce Raymond

et son fils ; les villageois viennent fêter leur seigneur. Eléonore paraît, cherche à se justifier ; Frédégaire l'accuse de nouveau. Raymond ordonne qu'on lui enlève son fils, et ne veut la revoir que lorsqu'elle pourra faire éclater son innocence.

Heureusement Almodaire veille sur cette femme infortunée ; triomphant de sa passion, il la protége contre les piéges de sa rivale. Enfin il se fait connaître, confond l'imposture de la baronne, dissipe les soupçons du comte, et réconcilie les deux époux.

Cet ouvrage n'a pas eu de succès.

LE MARIAGE SOUS D'HEUREUX AUSPICES, vaudeville en 1 acte, par MM. *Leblanc* et *Desprez*.

(15 *juin*.)

Un alarmiste qui a peur de tout, nommé Tremblin, est le personnage comique de cette pièce. M. Desrosiers, jardinier-fleuriste, lui a promis sa fille Caroline ; mais Caroline aime son cousin Ferdinand, sergent-major de la garde royale. Heureusement pour ces deux amans, on a tant fait trembler M. Tremblin, qu'il renonce à la main de Caroline. Elle épouse Ferdinand, devenu officier, et la pièce se termine par une fête.

Cette bagatelle, inspirée par la circonstance, a réussi ; quelques couplets ont été vivement applaudis.

BOLESLAS; ou les Ruines de l'Abbaye, mélodrame en 3 actes, par M. *Malesuille.* (16 *juillet.*)

Boleslas, duc de Polock, a fait assassiner Sigismond, grand-duc de Lithuanie, par Berthold et Ulric, deux de ses officiers. Il croit se mettre à l'abri des soupçons, en jurant sur le corps de sa victime d'en poursuivre l'assassin; mais ce serment ne persuade pas Catherine, duchesse Olinska, veuve de Sigismond, elle accuse hautement Boleslas de la mort de son époux.

Boleslas sent la nécessité de conjurer promptement l'orage qui va fondre sur sa tête; il se prépare donc à exécuter son projet d'usurpation. Dévoré du remords d'avoir frappé son souverain, quand on lui faisait croire qu'il ne frappait qu'un scélérat obscur, Ulric menace Boleslas de tout révéler s'il persiste à conspirer.

Rien ne touche cet ambitieux. Ulric effectue sa menace, et se tue aussitôt après. A son témoignage se joint celui d'un écuyer de Sigismond, blessé mortellement en défendant son prince, et qui a reconnu Ulric. Charles, fils du grand-duc, brûle de venger la mort de son père. Alors Boleslas lève le masque: *Il a*, dit-il, *délivré son pays du tyran qui l'opprimait, et son bras châtiera ceux qui menacent de le punir.* Il résulte de cette scène un combat entre les troupes du duc rebelle et celles de Charles.

Le traître Boleslas triomphe ; Wilna est en son pouvoir. Catherine se réfugie dans une chapelle située au milieu d'une forêt (c'est cette chapelle que l'on nomme les ruines de l'abbaye). Charles vient y retrouver sa mère. Il lui apprend que trompé par les intrigues de Boleslas, le sénat de Wilna lui a délivré des lettres de grâce, et que les Lithuaniens, égarés, l'ont proclamé le sauveur de l'état.

Les combats recommencent, l'armée de Charles est mise en fuite ; ce prince en est séparé. Il revient à la chapelle, n'y trouve plus sa mère, voit paraître Boleslas, et se dispose à le punir ; mais c'est lui qui est fait prisonnier. Boleslas lui propose de lui rendre la liberté s'il veut ratifier les lettres de grâce qu'il s'est fait donner. Charles préfère la mort à cette lâcheté.

Il est mis sous la garde d'un soldat qui passe pour avoir tué le chevalier Darouski, et qui n'est autre chose que Darouski déguisé ; ce brave homme, confident de Charles, a juré de délivrer son jeune maître.

Catherine aussi tombe au pouvoir de Boleslas, et refuse, comme son fils, de ratifier les lettres de grâce. Boleslas ordonne à Darouski, toujours inconnu, d'immoler Charles. Loin d'exécuter cet ordre barbare, Darouki fait évader le fils et la mère, et reste seul.

Mais *la Providence* envoie Casimir, roi de Pologne, au secours des oppri-

més. De grands combats s'engagent de nouveau, et le coupable Belisas tombe sous le fer de Charles.

Ce mélodrame offre de belles situations, de l'intérêt; il a complètement réussi.

LE VIEIL ONCLE, comédie en 1 acte, et en prose, par M. *René-Perrin*.

(8 *août*.)

Ce vieil oncle est un riche célibataire qui s'amuse aux dépens de deux neveux, pour les punir d'avoir fait d'avance des arrangemens relatifs à la succession qu'il doit leur laisser après sa mort. L'un vient d'acheter un ferme, l'autre des prairies considérables. Le projet de chacun d'eux est de former de son acquisition, une dépendance du beau domaine qui doit leur échoir.

Le malin vieillard trouve plaisant d'amener ces messieurs à lui faire donation de leurs nouvelles propriétés. A cet effet, il leur persuade qu'il ne laissera sa fortune qu'à celui de ses héritiers qui lui aura fait le plus de présens. Les deux neveux s'empressent alors, l'un à l'insu de l'autre, de lui offrir leur ferme et leurs prairies. Le cher oncle accepte le tout. Mais à peine ont-ils signé les actes, qu'il leur annonce le dessein de disposer de ces biens en faveur de leur nièce, jeune et jolie orpheline qu'ils ont délaissée.

Cependant nos héritiers en sont quittes

pour la peur ; le vieil oncle fait bientôt cesser leur chagrin, en leur déclarant qu'il n'a voulu que leur donner une leçon et leur faire honte de leur cupidité, et il leur rend les présens qu'il a feint de recevoir d'eux. Il marie ensuite la petite nièce à un officier qu'elle aime ; mais ce n'est pourtant qu'après l'avoir inquiétée pendant quelques instans par la crainte d'épouser un vieillard, et cela, parce qu'elle lui avait fait mystère de son amour ; ainsi, au lieu d'une leçon, il en a donné deux.

Cette petite imitation des *Deux Gendres* offre des détails agréables et de jolies scènes ; elle a réussi.

MARGUERITE DE STRAFFORT, mélodrame en 3 actes, par MM. *Leblanc* et *Desprez*. (21 *août*.)

Cromwell est mort. L'armée anglaise soutient encore le parti du parlement contre le souverain légitime. Quelques comtés seulement se sont déclarés pour la cause royale ; de ce nombre est celui de Straffort, dont Marguerite est comtesse. Lambert, général de l'armée anglaise, qui a contribué plus que personne à la condamnation inique du comte de Straffort, ose faire offrir sa main à Marguerite, par un de ses officiers ; il emploie même les menaces pour la détourner de la fidélité qu'elle doit à son roi. Marguerite repousse avec horreur la proposion de s'unir à l'un des

meurtriers de son père. Touché d'un si vertueux courage, l'officier se retire en promettant de quitter les drapeaux des rebelles et de se ranger sous ceux du Roi.

Les vassaux de la comtesse préparent un divertissement pour célébrer sa fête, quand trois officiers inconnus sont introduits dans le château; ils demandent l'hospitalité et l'obtiennent. Marguerite est informée par eux que Charles est à peu de distance. Aussitôt elle forme la résolution d'aller au-devant de lui, à la tête de ses vassaux, et de l'amener dans son château; il y sera plus en sûreté qu'ailleurs; tout y est disposé pour soutenir un siège; et la fête préparée pour elle servira à la réception de ce prince.

Mais la démarche qu'elle veut faire est inutile; l'un des trois officiers est Charles lui-même; il se fait connaître. Marguerite et ses vassaux tombent à ses pieds et jurent de défendre sa cause.

Lambert fait demander un entretien à la comtesse. Elle consent à l'accorder, à condition que ce général ne sera suivi que d'un petit nombre d'hommes. On l'introduit; il renouvelle l'offre de sa main; nouveaux refus énergiquement prononcés. Un écuyer vient jeter l'alarme; Marguerite est trahie; les hommes de la suite de Lambert se sont rendus maîtres du château. On court aux armes; Charles se met à la tête des vassaux de la comtesse; elle combat elle-même avec intrépidité. Mais le sort

trahit les fidèles défenseurs du roi : Lambert triomphe ; Charles va tomber en son pouvoir, lorsque l'écuyer de Marguerite ouvre la porte d'un souterrain, y fait précipitamment entrer le prince, et la porte se ferme sur eux.

Ce souterrain conduit dans la forêt de Worcester, où doivent se trouver des secours que Charles attend. Mais pourra-t-il arriver dans cette forêt ? On enfonce la porte du souterrain afin de le poursuivre : heureusement un herse de fer se présente fort à-propos pour arrêter l'ennemi et assurer la fuite du roi.

La troupe de Lambert, furieuse d'avoir manqué cette prise, s'en venge sur la comtesse ; elle est chargée de fers et traînée au camp anglais. Là, une commission militaire la condamne à perdre la tête, et l'on attend Lambert pour sanctionner le jugement et le faire exécuter. Bientôt il fait amener Marguerite devant lui, et tente un dernier effort pour triompher de la haîne qu'il lui inspire. La comtesse refuse tout, jusqu'au titre de reine qu'il lui offre, et demande la mort. Lambert court donner l'ordre de son supplice. Pendant ce tems, un officier, la visière baissée, le même qui a juré le matin qu'il servirait le roi, offre à cette noble héroïne un déguisement pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis ; il lui apprend aussi que Charles est tombé au pouvoir de Monck, général des troupes écossaises. Marguerite accepte le secours qui lui est pré-

senté ; mais, au moment de sortir, Lambert la surprend, et ordonne qu'on fasse périr le généreux officier qui a voulu lui ravir sa victime.

Tout-à-coup des acclamations se font entendre de toutes parts. Elles sont occasionnées par le général Monck, qui depuis long-tems travaille secrètement, avec la plus admirable prudence, au rétablissement du roi. Il annonce que Charles est à la tête de son armée, et que toutes les troupes l'ont reconnu pour leur souverain. Lambert sort, la rage dans le cœur, et la pièce se termine aux cris de *vive le roi!*

Les sentimens qui éclatent dans cette pièce étaient un sûr garant du succès qu'elle a obtenu.

LES DEUX VALLADOMIR, mélodrame en 3 actes, par Mad. *Barthélemi Hadot* et M. *Victor*. (*25 septembre.*)

Le fond de cette pièce est le même que celui du mélodrame représenté au théatre de la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *la Comtesse de Narbonne.*

Casimir a fait assassiner son frère Théodose, roi de Hongrie, afin de régner à sa place ; mais son espoir a été déçu : Clotide, veuve de Théodose, a déclaré au sénat qu'elle était enceinte ; bientôt après, elle est accouchée d'un fils nommé Valladomir, et il a fallu que Casimir se réduisit au titre de régent.

Alaric, exécuteur des crimes secrets

de ce prince, a voulu enlever le jeune Valladomir; Valpol, officier dévoué a la reine, a deviné le dessein de ce traître, s'est emparé de l'enfant, et a pris la fuite avec lui. Des complices d'Alaric ayant mis le feu à une chaumière où ce brave homme s'était réfugié, Casimir croit que Valladomir a péri dans les flammes. Mais Valpol a réussi a le sauver; il l'a élevé sous le nom de Rodolphe, et lui-même a pris celui de Norbert.

Vingt années se sont écoulées; Rodolphe s'est distingué dans la carrière des armes; en faisant des prodiges de de valeur, il délivre son pays que les Polonais avaient envahi. La princesse Poleska, fille du roi de Pologne, devient sa prisonnière; il ne peut la voir sans l'aimer.

Pour le recompenser de ses services, Casimir nomme ce jeune guerriers général de ses armées. Alaric en est jaloux; il s'attendait à être élevé aux plus hautes dignités, parce qu'il avait été l'instrument des crimes de son maître, et la seule faveur qu'il ait obtenue est d'avoir été nommé gouverneur de la tour où Clotilde est enfermée.

Dès-lors il jure une haîne éternelle à Casimire; afin de le détrôner, il fait élever un jeune orphelin qu'il se propose de présenter comme Valladomir. Il persuade même à Clotilde que ce prince supposé est son fils, et qu'il a le moyen de lui rendre le trône, si elle consent à lui donner la main.

Les choses en sont là, quand Poleska, qui connaît la naissance de Rodolphe et partage son amour, profite du droit qu'une ancienne loi accorde à la reine, à son avénement au trône, pour demander une grace que le roi ne peut refuser. Or la grace qu'elle demande est la liberté de Clotilde.

Rodolphe est chargé par le roi de faire sortir cette princesse de sa prison. Alaric présente alors à Clotilde le faux Valladomir; la voix de la nature ne se fait pas entendre dans le cœur de la reine; elle hésite; cependant elle signe la promesse de prendre Alaric pour époux. Aussitôt il court au sénat.

Pendant ce tems, Rodolphe apprend à la reine que c'est à Poleska qu'elle doit la liberté dont elle va jouir. En parlant à Clotilde, il éprouve la plus vive émotion; il la nomme sa mère; ce nom retentit jusqu'au fond de l'âme de la reine. Valpol paraît. Clotilde ne doute plus qu'elle n'ait été trompée par Alaric. Le faux Valladomir, qui était de bonne foi, promet de tout employer pour se venger du traître qui a abusé de sa jeunesse.

Bientôt après, Casimir est tué par Alaric, et ce dernier, après avoir proclamé le rétour de Valladomir, somme la reine de tenir la promesse qu'il a arrachée d'elle. Mais Rodolphe a rejoint son armée, et, grâces aux soins de Valpol, il est reconnu pour le véritable Valladomir et amené en triomphe au-

près de la reine. Alaric se tue de désespoir, et Valladomir, en montant sur le trône, épouse Poleska.

Ce mélodrame, qui a parfaitement réussi, est très-bien conduit; il offre de belles situations : le premier acte est surtout d'un bel effet.

Les Rivaux congédiés, ou le Duel sans danger, comédie en deux actes et en prose par M. ***. (15 *octobre*.)

Valcourt, dont les affaires sont fort dérangées, a besoin de faire un bon mariage pour les rétablir. Il aime Léonore, riche héritière, en est aimé, et, de plus, a obtenu le consentement de M. Argant, père de son amante. Mais il a contre lui Rosette, suivante de Léonore; malgré l'amour de sa maîtresse et le consentement du père, elle a juré que Belval, jeune officier, et non Valcourt, serait l'époux de Léonore. Lolive, valet de Valcourt, jure de son côté que son maître épousera. Une lutte de fourberies s'engage à ce sujet entre lui et Rosette.

Par l'instigation de cette dernière, Belval propose un duel à Valcourt, les deux rivaux conviennent qu'ils se battront au pistolet. Mais Lolive ne veut pas que ce duel soit dangereux; il charge seulement à poudre les pistolets, et, pour persuader à son maître de feindre d'être tué par son adversaire, il lui représente qu'en se battant de franc

jeu, qu'il soit vainqueur ou vaincu, Léonore sera perdue pour lui.

Vrlcour a la faiblesse de se laisser gagner par le raisonnement de son valet. Le combat a lieu; Valcourt tombe du premier coup. Belval croit l'avoir tué; désolé d'être l'auteur de la mort d'un homme, il songe à prendre la fuite. Lolive lui fait entendre que sa sûreté exige qu'il se cache jusqu'à la nuit, et il l'enferme dans un cabinet.

Mais pour que l'union de Valcourt et de Léonore puisse être conclue, il faut éconduire un Contrefort, vieux militaire, à qui la main de la jeune personne a été promise. Lolive, pressé par la nécessité de brusquer les événemens, joue le personnage de Contrefort, et se conduit de manière à le faire congédier. Enfin tout s'éclaircit : Belval, satisfait de n'avoir tué personne, renonce à Léonore et refuse la réparation que lui offre Valcourt, relativement à la ruse à laquelle il a consenti, et dont il rougit. On signe donc le contrat de mariage de Valcourt et de Léonore, au grand déplaisir de Rosette, qui est obligée de s'avouer vaincue en fourberies par Lolive.

Quelques situations de cette comédie ont été reproduites plusieurs fois sur la scène; celle du duel est prise du *Mort marié*, de Sedaine; mais si le fond de l'ouvrage n'est pas très-neuf, la forme en est agréable : un dialogue facile, semé de traits comiques, une gaîté sou-

tenue, feraient applaudir *les Rivaux congédiés* sur une scène plus élevée. Leur succès a été complet.

Mademoiselle Léonore s'est parfaitement acquitté du rôle de Rosette, et Stokley fils a joué celui de Lolive avec un à-plomb et un mordant qui lui ont mérité tous les suffrages.

LA PETITE BOHÉMIENNE, mélodrame en 3 actes par M. *Caigniez*.

(7 *septembre*.)

Le lieu de la scène de ce mélodrame, dont l'intrigue est aussi compliquée que romanesque, est en Espagne, sous le règne de l'empereur Charles-Quint.

Don Antonio Alvarès a livré son oncle don Sébastien à l'Inquisition, pour mériter, par ce crime, que Zapador lui accordât la main de sa nièce Inès. Cependant il mis a pour condition que l'on conserverait la vie au prisonnier. En conséquence, Zapador a fait transférer cet infortuné des cachots de l'inquisition dans ceux de son château près de Tolède. Don Antonio a promis aussi de faire assassiner le duc d'Alziras.

Ferdinand et Inès se sont rencontrés dans les montagnes d'Andalousie; ils ont juré bientôt après de s'aimer jusqu'au trépas, et, après une séparation cruelle, ils se retrouvent dans le château de Zapador.

La vive et piquante Lazarilla, char-

mante *petite Bohémienne* qui est l'âme de l'action, se trouve partout et voit tout; elle chante, danse, dit la bonne aventure, découvre les complots, protège le malheur, annonce le triomphe de la vertu et la punition du crime. Elle a entendu Zapador et don Antonio conspirer la perte du vice-roi, et a résolu de l'en instruire. Rôdant autour du château afin de protéger les amours de Ferdinand et Inès, elle découvre la prison de don Sébastien, parvient à lui parler, et elle promet de le délivrer.

Zapador donne une fête pour célébrer le retour de sa nièce. Lazarilla s'y rend avec sa troupe. Elle procure à Ferdinand une entrevue avec Inès, instruit ce jeune homme du complot formé contre le duc et du sort de don Sébastien. Ferdinand se prépare à sauver les jours de son père. Pendant ce tems, de concert avec le valet Pédrille, l'active et rusée Bohémienne prend si bien ses mesures qu'elle réussit à enlever Inès pour que Pédrille la conduise chez le vice roi; elle parvient de plus, en trompant le geolier, à faire sortir don Sébastien de sa prison.

Le vice-roi a ordonné une chasse aux flambeaux; en poursuivant le cerf, il arrive jusques dans le parc du château de Zapador. Deux assassins apostés par Antonio fondent sur lui. Mais Ferdinand, qui l'a suivi, met en fuite ces misérables, et son père est sauvé.

Bientôt les révélations de Lazarilla dévoilent au grand jour les crimes des deux conspirateurs. Antonio se bat contre Ferdinand qui le tue. Quant à Zapador, le vice-roi lui pardonne, à condition qu'il consentira au mariage d'Inès avec Ferdinand.

Mais, pour tous les services qu'on lui doit, quelle est la récompense de la petite Bohémienne ? Le ciel s'en est chargé lui-même. Lazarilla ignorait quelle était sa naissance ; par un miracle de la Providence, elle appartient tout-à-coup à un père d'un rang élevé ; don Sébastien reconnaît en elle sa fille, qu'il croyait perdue.

Cette pièce a obtenu un succès complet.

THEATRE DE LA GAITE.

Administration et Comptabilité.

MM.

Bourguignon, entrepreneur-administrateur, rue N.-D. des Victoires, n°. 34.
Dubois, directeur, rue des Fossés du Temple, n°. 34.
Marty, régisseur, rue de la Tour, n. 10.
Amphoux, souffleur, rue de Cléry, n. 60.

Acteurs.

MM.

Tautin, rue des Marais, n°. 2.
Marty, rue de la Tour, n°. 10.
Lafargue, faub. du Temple, n°. 28.
Duménis, rue Saintonge, n°. 31.
Ferdinand, rue N.-D. de Nazareth, n. 6.
Genest, rue de la Tour, n°. 12.
Basnage, faub. du Temple, n°. 18.
Darcourt, rue de la Tour, n°. 5.
Edouard, rue du Temple, n°. 129.
Reynaud, rue du Ponceau, n°. 30.
Victor, rue de Malte, n°. 19.
Bourdais, rue basse d'Orléans, n°. 16.
Bignon, rue de la Tour, n°. 10.
Hérêt, rue Mêlée, n°. 25.
Lequien, rue Royale.

Actrices.

Mesdames

Bourgeois, rue de Crussol, n°. 2.
Millot, rue du Faub. du Temple, n. 9.
Emilie Hugens, rue du Faub. du Temple, n. 9.
Clément, rue du Temple, n. 129.

Bussy, rue de la Tour, n. 10.
Adolphe, rue des Marais, n. 19.
Jenny Dumouchel, même rue, n. 2.

M. Hullin, maître des ballets, rue Ste.-Hyacinthe, n°. 7.

Premiers Danseurs.

MM.

Renaudi, rue des Marais, n°. 2.
Hoguet, rue Montmartre, n. 125.
Baptiste Hullin, chez son père.

Mesdames

Prudent, rue des Marais, n. 2.
Aurore Cloteaux, *idem.*
Virginie Hullin, chez son père.

Chef d'ochestre.

M. Daussy, rue Saintonge, n°. 38.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ.

LA BONNE FEMME, ou les Prisonniers de guerre, vaudeville en un acte, par XX. *Dubois* et *Brazier*.

(6 *décembre*.)

La mère Barthe loge et soigne, dans une petite chaumière aux environs de Besançon, plusieurs prisonniers de guerre anglais, russes et prussiens, que la gravité de leurs blessures ont empêché de rejoindre l'ambulance. Cette *bonne femme* a vendu tout ce qu'elle possédait pour subvenir aux besoins de ses hôtes. L'argent lui manque. Un propriétaire inhumain, à qui elle doit 500 f. de loyer, est sur le point de la chasser de sa maison, elle et les malheureux auxquels elle prodigue les soins les plus touchans, lorsque *Belle-France*, sergent d'un régiment du Roi, lui remet, sous un nom supposé, 25 louis, qui devaient servir à lui faire obtenir la main de sa maîtresse.

Les prisonniers, croyant devoir ce nouveau bienfait à la générosité de la mère Barthe, se réunissent pour célébrer sa fête; Belle-France est le seul qui ne puisse prendre part à la joie commune. Le père de sa maîtresse, en apprenant qu'il n'a plus la dot sur laquelle il avait compté, lui refuse net la main de sa fille; il va même l'unir à une espèce d'imbécile nommé Lechat, qu'il avait éconduit le matin.

Les amans sont au désespoir ; Belle-France ne veut point dire l'usage qu'il a fait de ses 600 fr. ; il préfère voir sa maîtresse *passer dans les griffes du chat*, plutôt que de trahir son secret. Quelques mots cependant échappés à la mère Barthe, et la vue de la bourse qu'elle tient encore, instruisent de tout la maîtresse de Belle-France, qui se hâte d'apprendre à son père la belle action de son amant. Celui-ci, touché d'un si beau trait, lui accorde, *gratis*, la main de sa fille.

Cette jolie petite pièce a été parfaitement accueillie, plusieurs couplets ont obtenu les honneurs du *bis*.

Au Fidèle Berger, ou un Quart-d'heure à la rue des Lombards, vaudeville en un acte, par M. *Maréchal*.

(30 *décembre*.)

Prolinet, garçon coiffeur *au Fidèle Berger*, se dispose à épouser sa cousine Angélique, qui lui est promise, si son frère le soldat n'est pas arrivé le 1 janvier 1816. Il a pour oncle M. Grugeac, coiffeur, garçon et parasite. Ce dernier, après un déjeuner qu'il a fait avec un charbonnier, a pris querelle avec lui et lui a donné *un coup de peigne*. Ce perruquier se plaint de ne plus rien faire dans son état, *depuis que tant de femmes se chargent de la coiffure de leurs maris* ; aussi a-t-il recours à l'industrie :

il procure des chalans au *Fidèle Berger;* il protège Pralinet, qui n'est point aimé d'Angélique, et qu'un jeune peintre, nommé Jules, courtise avec succès; mais le père et la mère de cet amant ne veulent pas consentir à ce mariage à moins qu'Angélique ne soit entièrement propriétaire de l'établissement de son oncle. Les parens de ce peintre viennent, ainsi que d'autres originaux, faire leurs emplettes au *Fidèle Berger.* Le soldat est de retour; mais aussi généreux que brave, il cède ses droits sur sa cousine en faveur de Jules. Vous avez là une jolie petite femme, lui dit son père; je vous la souhaite bonne et heureuse.

Les étrennes du *Fidèle Berger* ont été reçues assez froidement; il n'a pas eu à se louer d'avoir quitté la rue des Lombards pour se montrer aux boulevards du Temple.

LE CONNÉTABLE DUGUESCLIN, ou le Château des Pyrennées, mélodrame en 3 actes, par MM. *Boirie et Léopold.* (6 *janvier.*)

L'aventure qui fait le sujet de ce mélodrame n'est jamais arrivée à Duguesclin. Nous pourrions entrer à cet égard dans des détails qui prouveraient l'erreur des auteurs de cet ouvrage: mais un mélodrame tombé ne vaut pas la peine que nous prenions tant de soins. Voici l'analyse.

Le chevalier Rodolphe d'Arancey;

officier proscrit est le chef d'une troupe de pirates, anciens faux-monnoyeurs, qui infestent la campagne et n'habitent que les souterrains d'un château situé dans les Pyrennées. Ce Rodolphe est amoureux d'Amélie de Lucenay, nièce du connétable. Le difficile était d'amener dans cet endroit le brave Duguesclin : le moyen que les auteurs ont trouvé est assez singulier. Ils supposent que le connétable a *une voiture* dans un tems où il n'y en avait pas encore en Europe, et une voiture *dans les Pyrennées* où même aujourd'hui on ne voyage guère en équipage. Au reste cette voiture se brise précisément dans le hameau où se trouve Rodolphe. Le connétable est accompagné d'un baron de Montagudo, destiné à épouser Amélie. Ce n'est pas tout, le connétable a reçu l'ordre de Charles d'Anjou, frère du Roi, de faire passer par les armes le chevalier Rodolphe qui a été condamné à mort et qu'on ne peut trouver malgré le signalement qu'on a envoyé de toutes parts. Le connétable, à la suite de son accident, entre dans le château qu'habitaient précisément Rodolphe et sa troupe; Les statuts de cette troupe portent que tout homme qui pénètre dans cette enceinte, recevra le trépas s'il refuse d'embrasser la profession de ses hôtes. Voilà le connétable sur le point d'opter entre la mort et le métier de pirate ; mais Rodolphe le protège ; l'honnête, le vertueux Rodolphe, nouveau *Robert chef*

de brigands, va délivrer le connétable qui est déjà tombé dans les mains de ces coquins.

Des scènes miraculeuses étonnent Duguesclin et effrayent le baron de Montagudo. Amélie devine *l'enchanteur* qui produit ces apparitions, ces prestiges, et à qui son oncle est redevable de son salut. Les trapes, les apparitions, les discours de gens invisibles sont une imitation d'une ancienne pièce non moins épouvantable que *le château des Pyrennées*, et qui avait pour titre *le Château du Diable*.

Les pirates se révoltent contre Rodolphe; ce dernier aussitôt qu'il aura mis le connétable et sa nièce en sûreté est résolu de se faire sauter avec les révoltés. Mais il est sur le point de périr avec ses prisonniers. Au nom de Bertrand Duguesclin, les poignards tombent des mains des assassins: et les amateurs d'un *dénouement chaud* son témoins d'une belle explosion. Une partie du château des Pyrennées s'écroule avec fracas. On se bat à outrance. Les brigands sont vaincus par des troupes, et le connétable promet à Rodolphe de s'employer pour obtenir sa grâce.

Les acteurs n'ont point obtenu la leur. Cette pièce aussi mal écrite que mal conduite et plus mal conçue, a été sifflée avec un tel acharnement, qu'on aurait pensé que les pirates étaient dans la salle et donnaient tous en même tems au signal convenu pour se réunir.

LE SUICIDE, ou le Vieux Sergent, mélodrame historique en 3 actes et tiré d'un fait arrivé en 1778, par M. *Charles*. (20 *février*)

Un jeune orphelin, nommé Hypolyte, a pour serviteur et mentor un vieux sergent appelé Clermont. Hypolyte a fait des pertes considérables au jeu; on veut le forcer d'épouser une jeune personne qu'il n'aime pas, tandis qu'il désire en épouser une qu'il aime, ce qui le contrarie beaucoup. Il lit les ouvrages des philosophes; il se nourrit d'idées tristes, et tombe dans cette maladie que les anglais nomment *spléen*, les médecins *consomption*, et que les Français qui ne la connaissent que pour en avoir entendu parler, appellent simplement *folie*.

En conséquence Hippolyte prend la résolution de se tuer; il avait encore soixante mille francs qui lui restaient de toute sa fortune; il les perd dans une banqueroute; à cette nouvelle, il entre dans un pavillon; un coup de pistolet se fait entendre; c'est Hippolyte qui s'est brûlé la cervelle, ce qui n'acquitte pas du tout ses dettes. Clermont veut au moins sauver l'honneur de son jeune maître; les suicides étaient punis même après leur mort; l'opprobre dont ils étaient l'objet rejaillissait sur la famille. Le brave Clermont, qui a fait toutes ses réflexions, vient aussitôt s'accuser d'avoir assassiné

Hippolyte. « Fatigué de mes remon-» trances, dit-il, il s'est emporté ; il » m'a frappé, je n'ai point été maître » de moi, et je me suis souillé d'un » meurtre. » Alors le major du régiment de Champagne qui se trouve là au-lieu d'être au camp de Bayeux, fait arrêter Clermont qui est jugé par un conseil de guerre et condamné à mort.

Mais le malheureux Hippolyte n'est pas mort. Clermont qu'on a laissé évader se rend près de lui ; s'aperçoit que son jeune ami respire encore, et l'arrivée d'un médecin qu'on a envoyé chercher 24 heures après l'événement, est sans doute utile au malade ; mais le docteur a tué la pièce. Dès son entrée il a été impossible d'entendre un mot. Jamais chûte ne fut à-la-fois plus bruyante et plus méritée. L'auteur, qu'on n'a pas demandé, a caché un nom fameux aux boulevards sous celui de *Charles*.

Cet ouvrage a reparu, le lendemain, en deux actes ; mais, malgré de nombreux changemens, il n'a obtenu que très-peu de représentations.

ESTELLE ET NÉMORIN, ou les Bergers de Massane, pantomime en 3 actes, mêlée de danses, par MM. *Hullin* et *Darondeau*. (5 *mars*.)

Estelle, fille de Raymon, est promise à Méril. Pendant l'absence de Némorin, ce Méril a sauvé le vieillard et son amante des mains des pirates espa-

gnols qui avaient débarqué sur la côte. Raymon engage Némorin à renoncer à Estelle et à quitter le village qu'elle habitu.

Gaston de Foix commande les troupes qui doivent combattre les pirates. Némorin, au désespoir, accepte du service, et sa conduite le fait bientôt distinguer. Protégé par Gaston, il épouse enfin Estelle, et Méril se console de sa disgrâce en acceptant la main de Rose, amie d'Estelle.

On voit que les auteurs ont suivi le joli roman de Florian. Une analyse plus détaillée serait donc inutile.

Cette pantomime offre un ensemble agréable et de l'intérêt. Elle a réussi.

LA PETITE BONNE, ou qu'elle est Méchante ! vaudeville en un acte, par M. *D****. (15 *mars*.)

Mademoiselle Flavia, d'un caractère impérieux et altier, est un enfant gâté par madame de Sinville, sa mère. Sortant du pensionnat à la mode, où elle a été élevée, elle revient à la maison maternelle avec plus de défauts encore qu'elle n'en avait avant de la quitter. Elle gronde et maltraite les domestiques ; elle se moque de son jeune cousin Ariste, petit Caton glacé, qui lui est destiné pour époux. Avec l'air d'un ange, c'est un petit démon ; elle va même jusqu'à manquer à sa mère. Il s'agit de

la corriger en humiliant son amour-propre. On fait croire à mademoiselle Flavia, qu'elle n'est pas la fille de madame de Sinville, mais celle de deux pauvres Auvergnats, arrivés récemment de leur pays.

Flavia prend des habits conformes à sa nouvelle situation : elle sollicite de son père le savoyard, la grâce de rester à Paris, comme femme-de-chambre de madame de Sinville ; ses jeunes camarades viennent la visiter : on pousse même son humiliation jusqu'à feindre de vouloir la marier avec un valet ; mais la résignation de Flavia désarme sa mère, et le contrat qu'elle a signé, l'unit au cousin qu'elle dédaignait. Elle redevient la fille de madame de Sinville, et promet d'être désormais bonne et docile.

Une action assez rapide, de jolis couplets et des détails agréables ont placé ce vaudeville au nombre des pièces du répertoire qu'on joue le plus souvent.

Monsieur Descroquignoles, ou le Bal bourgeois, vaudeville grivois en un acte, par MM. *Henri* et *Philibert*. (21 *mars*.)

M. Descroquignoles est un vieux pâtissier, amoureux de la jeune et jolie Fanchon. Cette Fanchon, par le testament de son père, est promise à Descroquignoles ; mais elle lui préfère le volage M. Bamboul, marchand de cannes, qui, pour acquitter certaines dettes avec une aubergiste, nommée Julienne,

a été obligée de lui souscrire une promesse de mariage. Il s'agit de rompre ces engagemens, et le bal masqué, que M. Pirouette vient d'ouvrir au Marais, en fournit l'occasion aux deux amans.

Bambou, revêtu d'un habit de paysan, passe aux yeux de Descroquignoles pour le père de Fanchon, et il accepte l'invitation qu'il lui fait de souper avec lui; mais Descroquignoles apprend ensuite de Julienne, que ce prétendu père n'est autre que l'amant de l'écaillère, et qu'ils sont tous deux au bal. Julienne et Descroquignoles les y suivent, après s'être déguisés, dans l'intention de les mystifier; mais les amans, prévenus par Pirouette, changent d'habits, de sorte que Descroquignoles prend Bambou pour Fanchon, et Julienne croit voir dans l'écaillère l'ingrat qu'elle chérit. Le maître de danse, déguisé en notaire, donne aux deux amoureux des actes, en échange desquels ils remettent les titres dont ils sont porteurs. Les amans, devenus libres, s'épousent, et il reste à Descroquignoles, *une Julienne, pour tout potage.*

Cette folie de carnaval est arrivée un peu tard; quinze jours plutôt, elle eût peut-être été mieux reçue... M. Descroquignoles ne s'est montré que deux ou trois fois aux amateurs de ce théâtre; et s'apercevant que ses calembourgs et ses espiègleries n'avaient pas le talent d'amuser les spectateurs, il est sans doute allé chercher fortune ailleurs.

afin de contraindre le parjure à tenir ses promesses.

De son côté, dans l'espoir d'arracher Jenny du château de la comtesse, le duc prétexte une chasse dans les environs. Il est surpris par un orage qui le contraint à chercher un abri dans la cabane du bucheron Diek. Là, il quitte ses habits pour les faire sécher. Accoutumé à se livrer à des rêves de grandeur, Diek est tenté d'essayer s'il aura l'air noble sous les riches vêtemens d'un seigneur; il s'affuble de ceux du duc, et imite grotesquement le ton et les manières des gens de cour, pour faire voir à sa femme qu'il ne sera point embarrassé quand il aura fait fortune. Bientôt des hommes armés paraissent; trompés par le costume, ils prennent le pauvre bucheron pour le duc, et l'enlèvent malgré ses cris et sa résistance.

Le prétendu Edouard est conduit dans le château; la comtesse refuse de le voir, et le fait enfermer dans une prison. On l'y traite avec tous les égards que l'on doit à un grand personnage, quoiqu'il ne cesse de soutenir, en débitant force balourdises, que ce n'est pas là *son état*.

Jenny gagne le concierge pour qu'il rende à la liberté celui qu'elle croit son amant. Bientôt après, Edouard s'introduit dans le château et pénètre dans la prison sous les habits d'un porte-clefs. Il invite le bûcheron à continuer de jouer son rôle, lui promettant non-seulement de le faire évader mais en-

core de le récompenser magnifiquement.

La comtesse arrive. Le duc n'a que le tems de reprendre son manteau et de se mettre à la place de Diek qu'il fait cacher. Il résiste aux sollicitations de la comtesse et refuse obstinément de l'épouser. Un billet de Jenny tombe entre les mains de cette femme, et lui découvre la cause des refus qu'elle éprouve; elle se livre à toute sa fureur, et jure la perte de sa rivale. Pour voler au secours de son amante, Edouard fait reprendre à Diek ses habits.

Après une foule d'autres événemens, par suite desquels Diek est mis à de rudes épreuves, le véritable Edouard, devenu l'époux de Jenny, disperse les gens de la comtesse, qui s'étaient emparés du bucheron, pardonne à cette femme, rend la liberté à Diek et le comble de bienfaits.

Des scènes mal conduites, un dialogue dans lequel on ne trouve aucun des traits comiques que le titre et le sujet promettaient, ont attiré, ont provoqué un violent orage, le pauvre bucheron n'a pas joui long-tems de sa fortune, car il est mort presque subitement.

La Noce de village, vaudeville à spectacle, par MM. *Dubois* et *Brazier*. (15 *juin*.)

Henri, chasseur de Berri, revient dans son village, chaque fille a l'espoir d'en faire un mari, et toutes s'empres-

sent de le fêter. Mais Henri a juré un amour éternel à Celesta, jeune Sicilienne, *suivante* d'une *suivante* de la princesse Caroline. Il finit par l'épouser. L'inauguration des bustes du Roi et des princes de la famille royale, un vaudeville et des danses terminent la pièce.

Ce petit acte, dont l'intrigue est presque nulle, offre de jolis détails. Plusieurs couplets ont été répétés, et le nom des auteurs a été proclamé au milieu des applaudissemens.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM, pantomime dialoguée en 4 actes et à grand spectacle, par MM. *Cuvelier* et *Léopold*. (*20 juin.*)

On ne sait trop pourquoi le saint patriarche Abraham, dans un voyage qu'il vient de faire en Egypte, a fait passer sa femme Sara pour sa sœur. Il est résulté de ce mensonge que Pharaon a cru que Sara était libre et qu'il a voulu l'épouser. Abraham, craignant que cet amour n'eut des suites fâcheuses pour lui, a pris la fuite, accompagné de Sara et d'Agar ses deux femmes, d'Ismaël et d'Isaac ses fils, et s'est réfugié dans le désert. Cette terre était dans sa convenance, il en prend possession au nom du peuple hébreu.

Comme il est assez difficile que deux femmes qui ont les mêmes droits sur le cœur d'un homme, puissent vivre ensemble de bon accord, la paix du mé-

nage est souvent troublée chez Abraham. Le patriarche accuse Sara, tandis qu'il est de fait que c'est Agar, toujours arrogante et jalouse, qui ne cesse d'inspirer des sentimens d'inimitié à son fils Ismaël contre Isaac, fils de Sara. Elle ne pardonne pas à ce dernier d'avoir été nommé par l'éternel héritier de la puissance d'Abraham. Elle jure qu'elle lavera cet affront dans le sang de la mère et du fils, et que, dut-elle périr, Ismaël régnera sur les hébreux.

Des Egyptiens, portant un signe d'alliance, et chargés de présens pour Abraham, viennent de la part de Pharaon lui demander la main de Sara. Abraham refuse; les envoyés menacent; le patriarche les brave, et les Hébreux jurent de le défendre jusqu'à la mort.

On célèbre ensuite une cérémonie religieuse. Ismaël ne veut point se prosterner devant l'éternel. Abraham le bannit de sa présence ainsi qu'Agar.

Agar et son fils arrivent dans le désert. Une horrible tempête s'élève, les deux exilés sont sur le point de périr, quand l'ange des ténèbres paraît, et remet un glaive à Ismaël.

Ils se rendent auprès de Pharaon. Ce prince leur fait un bon accueil. Il va combattre les Hébreux, afin de les contraindre à reconnaître Ismaël comme héritier légitime de leurs chefs.

Les Hébreux sont trahis et vaincus; le patriarche et Sara sont prisonniers de Pharaon. Ce prince offre sa couronne à

l'épouse d'Abraham. Sara la refuse. Les Hébreux qui se sont ralliés attaquent bientôt les Egyptiens.

Abraham a promis à Dieu un grand sacrifice. Depuis ce moment une puissance surnaturelle semble protéger ses armes. Agar s'élance vers Sara pour la poignarder ; Abraham l'en empêche. Elle combat les Hébreux, et tombe mortellement blessée. Les Egyptiens sont mis en fuite.

Abraham, Sara et Isaac sont enfin réunis. Une fête se prépare pour célébrer le triomphe des Hébreux. Mais, au milieu de l'allégresse générale, Abraham paraît plongé dans un noir chagrin. Quel sacrifice va-t-il donc faire ? tous les Hébreux, et même Sara l'ignorent. Cette tendre mère enfin conçoit des soupçons ; elle ne veut pas se séparer d'Isaac. Bientôt cet enfant lui est arraché ; Abraham le conduit au lieu du sacrifice ; il lève en frémissant le fer sur sa tête ; l'innocente victime va recevoir le coup mortel..... Soudain Azaël arrête le bras du patriarche, et termine la pièce en lui disant que *le ciel est désarmé par son obéissance.*

Le Sacrifice d'Abraham offre de l'intérêt et un beau spectacle ; il a obtenu un brillant succès. L'administration n'a rien épargné pour la mise en scène de ce mélodrame, qui a long-tems attiré la foule.

LE SOLDAT D'HENRY IV, vaudeville en 1 acte, par MM. *Mareschal* et *Gombault*. (6 *août*.)

On lit dans les *Ana* qu'un Suisse, placé en faction à une porte du parc de Versailles, interdit un jour le passage à Louis XIV, parce que M. Bontems, gouverneur du château, lui avait donné la consigne de ne laisser entrer ni sortir personne. Cette anecdocte a fourni le sujet de ce vaudeville; mais l'auteur a prêté à Henri IV le trait de bonté qui appartient à son petit-fils, et en cela il a vérifié le proverbe qu'*on ne prête qu'aux riches*.

Henri est sur le point de faire son entrée dans Paris; il est devancé dans une petite ville où il doit passer, par Charles de Valmont, jeune militaire dont le père a été injustement proscrit comme ligueur. Charles trouve dans cette ville Victorine, fille du gouverneur, et dont la main lui est promise pour le moment où il sera élevé au grade d'officier. Mais il a pour rival un vieux major qui, pour l'empêcher de pénétrer dans la maison où demeure son amante, a donné la consigne de s'opposer à ce que personne entrât ou sortît.

Henri IV arrive; il est reçu comme le meilleur des pères, par tous les habitans. Il distingue Victorine et promet de lui choisir un époux. Bientôt il veut parcourir la ville *incognito*, afin de chercher, selon son habitude, l'occasion de faire quelques heureux.

Comme il se dispose à sortir, la sentinelle l'en empêche. C'est Charles qui est en faction ; il exécute ponctuellement sa consigne. Sans se faire connaître, Henri insiste pour passer, mais en vain ; il se retire fort satisfait de la fermeté du jeune factionnaire, dans lequel il se plaît à voir les qualités qui distinguent les braves dont il est le modèle.

Le vieux major apprend que Charles a refusé le passage au roi. Il croit faire sa cour en le condamnant à la prison ; mais bientôt il apprend qu'il s'est trompé. Henri fait cesser l'exil du père de Charles, nomme officier ce jeune homme et l'unit à Victorine.

Le succès de cet ouvrage a été complet.

LA FILLE DU DÉSERT, ou les Germains, mélodrame en trois actes à grand spectacle, par MM. *Louis* et *Duperche*. (17 *septembre*.)

Ce mélodrame n'est autre chose que la *Vestale* traverstie ; la scène se passe chez les anciens Germains, après une victoire qu'ils ont remportée sur les Hérules, commandés par le proconsul Drusus. Aux vestales sont substituées des espèces de prêtresses guerrières qui soignent des malades. *La fille du désert* se nomme Leyda : elle vient de perdre son père, pleure Sigemar, chef des Germains qu'elle croit mort, et entre, comme novice, dans le temple,

dont la fameuse Velleda, amante abandonnée de Sigemar, est grande prêtresse.

Velleda brûle de se venger de sa rivale : mais Tecla, l'une de ses compagnes, se promet bien de protéger *l'innocence persécutée.*

On revoit bientôt Sigemar, qui n'a été que blessé. Il force un de ses guerriers, nommé Sunnon, à rendre à son père une jeune fille qu'il avait enlevée. Dès-lors, Surmon devient son ennemi, et s'unit à Velleda, pour le séparer à jamais de sa maîtresse, en accélérant le moment où elle doit prononcer ses vœux.

Après ce sacrifice, Sigemar, Leyda et Tecla, qui a retrouvé dans cette jeune novice, sa fille qu'elle avait perdue, sont surpris en fuyant de l'enceinte sacrée. Velleda fait enfermer les prêtresses dans un souterrain; mais elles obtiennent d'être jugées par un conseil de vieillards.

Après divers incidens qui rendent fort douteux le salut des infortunés de Sigemar, la perfidie et les violences que Velleda a mises en usage, sont dévoilées par la déclaration d'un brave Germain que Surmon a fait assassiner, et qui n'en est pas mort. La grande prêtresse est condamnée à passer le reste de sa vie dans le souterrain, à la place de Leyda, qu'on relève de ses vœux, et que l'on rend à la liberté et à l'amour de Sigemar.

Une action décousue, embarrassée,

froide et monotone ; des personnages qui larmoyent tous sons sur le même diapason ; un style d'une faiblesse extrême, ont justifié le mauvais accueil que le parterre a fait à cet ouvrage.

Le petit Eugène, ou la Croix de Saint-Louis, vaudeville en 1 acte, par M. *Dubois*. (*6 septembre.*)

La scène se passe sous le règne de Louis XIV. Derville, officier français, a mérité la décoration de Saint-Louis, et ne l'a point obtenue. Piqué de cet oubli, qu'il regarde comme une injustice, il a renoncé à la carrière militaire. Le colonel de Saint-Paul, ne veut plus le voir, parce qu'il ne peut supporter qu'un brave militaire boude son Roi et sa patrie, surtout au moment où l'on est en guerre. Il a même interdit l'entrée de sa maison à Eugène, fils de Derville.

Cette défense désole Eugène, car il aime tendrement la fille du colonel, nommé Clarice. Si la porte de la maison lui est fermée, il ne verra plus son amante. Heureusement il possède un bon ami dans Victor, frère de Clarice, et page du maréchal de Bellefons ; ce bon ami lui ménage un entrevue avec sa sœur, pendant que son père est absent pour exécuter un ordre du maréchal.

M. de Saint-Paul reparaît ; fier de sa

naissance, il rejette avec une espèce de mépris la proposition d'une alliance entre sa famille et celle de Derville. Celui-ci lui demande raison de cette insulte ; mais l'arrivée du maréchal les empêche de fixer le lieu du rendez-vous.

M. de Bellefons fait des reproches à Derville sur le mouvement d'humeur qui l'a porté à quitter le service. Le duc de Villars, dit-il, a promis la croix de Saint-Louis à celui qui, pendant l'assaut du fort de Kehl, enlèvera un drapeau dont l'ennemi s'est emparé et qu'il a placé sur ce fort. Ces mots réveillent l'ardeur belliqueuse de Derville; il rentre dans les rangs et brûle d'avoir l'honneur de mériter le prix que Villars promet au courage.

Mais M. de Saint-Paul ayant refusé de se réconcilier avec Derville, ces deux officiers se battent, et, quoique l'offensé, Derville reçoit une blessure... Il sera donc hors d'état de reprendre le drapeau ! Son espoir d'obtenir la croix de Saint-Louis sera encore une fois déçu! Eugène perdra son amante sans retour ! La piété filiale et l'amour font de ce jeune homme un héros : il se revêt d'un habit de page et va tenter ce que son père ne peut plus entreprendre. Son cher Victor seconde son dessein et jure de combattre à ses côtés.

Le canon se fait entendre, chaque coup retentit douloureusement dans le cœur de Derville. Pourquoi Saint-Paul ne lui a-t-il pas arraché la vie ! S'il

n'existait plus, il n'éprouverait pas l'humiliation de voir un autre acquérir une gloire qu'il n'aurait cédée à personne ! Accablé par cette pensée déchirante, il tombe et perd l'usage de ses sens.

Cependant la jeune valeur d'Eugène a triomphé ; intrépide, il s'est rendu maître du drapeau. Il revient aussitôt près de son père toujours évanoui, dépose près de lui sa noble conquête, et cache avec soin que c'est à lui-même qu'on la doit.

Le maréchal donne à ce bon fils l'honorable mission de placer sa croix de Saint-Louis sur le cœur de son père. Mais la vertueuse ruse du jeune brave se découvre ; le maréchal élève Derville au grade de colonel et prend Eugène pour son aide-de-camp. Saint-Paul et Derville se réconcilient et marient leurs enfans.

Ce vaudeville a parfaitement réussi.

CATINAT, ou la Bataille de Staffarde, mélodrame en 3 actes, par M. *Boirie*. (*24 octobre.*)

Dans cet ouvrage, il n'y a de Catinat que le nom, et de la bataille de Staffarde, que les coups de fusil et de sabre, circonstances qui ne sont pas assez rares dans une bataille, pour la distinguer des autres.

L'armée française, commandée par Catinat, et l'armée du duc de Savoie,

sont en présence. Catinat qui, dans un pareil moment, doit être bien occupé, s'avise de prendre l'habit d'un simple capitaine, et de courir seul la forêt de la Spezzia, pour faire une reconnaissance. Il est poursuivi *par une fausse patrouille*; on lui tire plusieurs coups de fusil, et il se réfugie dans la maison d'un garde-chasse qui le fait cacher dans les roseaux d'un étang.

Echappé à ce danger, Catinat cause et soupe avec le garde-chasse, dans lequel il reconnaît son frère aîné, qu'il n'a pas vu depuis trente ans. Ce frère a jadis enlevé une jeune personne qu'on ne voulait pas lui donner en mariage. Simple officier dans un régiment, il a tué son colonel, qui employait la violence pour lui ravir sa femme. Condamné à mort, il a pris la fuite, et, par une suite d'aventures malheureuses, il est devenu garde-chasse.

Le canon avertit Catinat que la bataille va commencer sans lui. Il veut partir, mais la maison du garde-chasse est investie. C'est un homme de résolution, qui ne trouve pas de meilleur moyen de forcer l'ennemi à lever le siége, que de faire sauter la place. Pendant que Catinat se sauve, son frère met le feu à un baril de poudre, et les murs s'écroulent.

On se bat; le garde-chasse et un brave jeune homme, condamné à mort pour autre chose, sont faits prisonniers. Catinat arrive à tems pour gagner la ba-

cille ; pendant qu'on lui donne une fête, on va fusiller son frère et le jeune homme. Le général demande par quel ordre ; le grand-prévôt répond qu'il n'a de compte à rendre à personne : cependant il veut bien en rendre au conseil de guerre qui s'assemble. On croit peut-être que c'est pour prononcer sur le sort des deux prisonniers ; non, c'est pour juger Catinat qui a livré bataille malgré les ordres du Roi. Le grand-prévôt destitue le général ; l'armée se révolte, Catinat appaise la sédition ; son frère, enchanté de tant de vertus, va mourir content avec le jeune homme, qui aimerait mieux vivre avec la fille du garde-chasse, nièce de Catinat.

On est sans doute fort curieux de savoir quel est ce jeune homme ; c'est le beau-fils du grand-prévôt... Et quel est le grand-prévôt ? c'est le plus grand coquin que la terre ait porté. Transfuge de l'armée de Savoie, il en veut mortellement à Catinat, qui a retardé son avancement au service de France. Il se défend assez mal d'avoir fait périr sa femme, et ne se défend pas du tout de vouloir faire périr son beau-fils, dont il a dissipé l'héritage. Il a trouvé le moyen de corrompre tout un conseil de guerre, qui a condamné à mort ce jeune officier comme déserteur, pendant qu'il était en congé à Paris. Il a ordonné à son garde-chasse, très-habile tireur, d'expédier Catinat d'un coup de carabine, et, sur son refus, il fait habiller en soldats des

domestiques qui pourchassent le général dans la forêt. Ce grand-prévôt aurait fini par faire fusiller le général en chef, si une lettre de Louis XIV n'était venue permettre à Catinat de livrer la bataille qu'il a déjà gagnée, lui annoncer le bâton de maréchal, et faire le dénouement de la pièce.

Ce mélodrame n'a pas eu de succès.

LE FAUX DUEL, ou le Mariage par sensibilité, vaudeville en un acte, par MM. *Henry Simon* et *Lambert*.

(14 *novembre*.)

Madame de Sénanges, veuve jeune, aimable et riche, n'ayant pas eu lieu d'être fort contente du mariage, craint de s'y engager encore.

Cependant elle a remarqué un jeune homme qui, depuis quelques jours, se promène autour de son château. Elle ignore que ce jeune homme est Saint-Albin, neveu de son voisin Dorimon; elle ignore de plus que Dorimon a formé le projet de les unir l'un à l'autre.

Saint-Albin, qui ne connaît pas la veuve que son oncle lui destine, est parti de Paris pour la voir. Au moment d'arriver chez son oncle, madame de Sénanges s'est présentée à ses yeux, et il en est subitement amoureux sans se douter qu'elle était l'objet pour lequel il avait fait le voyage. Dès-lors, il ne

songe plus qu'aux moyens d'être admis près d'elle.

Voici le stratagême qu'il emploie. Le bruit court qu'il y a eu un duel dans les environs : il se fait passer pour le vainqueur fuyant les poursuites de la justice. A cet effet, il fait déguiser ses domestiques en gendarmes, et vient solliciter près de madame de Sénanges un asile. La jeune veuve, sur le cœur de laquelle il a fait une vive impression, croit n'écouter que la voix de la pitié, quand elle cède à celle de l'amour; et l'asile est facilement accordé.

Saint-Albin lui dit qu'il a tué le neveu de Dorimon. L'oncle, prévenu de la ruse, feint d'être furieux contre le prétendu meurtrier et de vouloir le livrer aux tribunaux. Le danger de l'intéressant jeune homme jette la sensible madame de Sénanges dans une grande inquiétude. Alors Dorimon promet de se laisser fléchir, si elle consent à épouser le coupable.

Sans faire attention à l'invraisemblance de cette singulière proposition, la veuve se résigne et apprend bientôt que l'histoire du duel n'était qu'une ruse, et que *tant de tué que de blessé il n'y a personne de mort*.

Le public a voulu aussi justifier le proverbe à l'égard des auteurs; il n'a point voulu leur mort, et s'est au contraire empressé de leur donner des marques de sa satisfaction.

LE MONASTÈRE ABANDONNÉ, ou la Malédiction paternelle, mélodrame en 3 actes, par M. *Charles*.

(28 *novembre*.)

Le héros de la pièce est un Gênois, nommé Piétro, qui a été contraint de fuir des Etats de Gênes, après avoir tué son frère et encouru la malédiction de son père. Il s'est réfugié dans un vieux monastère abandonné, et a offert de le réparer, sous la condition d'en jouir toute sa vie. Depuis vingt ans, sous le nom de Gérard, il vit en hermite dans cette retraite. Le fermier Simon et la veuve Philippe, cousine de ce fermier, sont les seuls avec lesquels il ait des relations; mais le soin qu'il prend d'éviter la société de ses autres voisins, a donné lieu à ceux-ci de soupçonner ses intentions.

Piétro-Gérard est amoureux de madame Philippe. Elle le paie de retour; cependant, quoique maîtresse de ses actions, toujours fille soumise, elle ne l'épousera point sans en avoir obtenu le consentement de son père.

Malheureusement ce dernier est obligé de se rendre à la foire de Beaucaire pour affaires de commerce, et sa fille l'y accompagne. Là, ils rencontrent M. Ducoudrai, vieux négociant riche et avare. Le vieillard se prend tout-à-coup de belle passion pour madame Philippe et lui offre sa main. Le père accepte. La tendre veuve fait valoir avec chaleur la

promesse qu'elle a faite à Gérard. Le père ne veut pas entendre parler d'un homme sur lequel on n'a aucun renseignement positif.

M. Ducoudrai ramène madame Philippe. En passant, elle s'arrête chez Gérard, lui fait part de la volonté paternelle, et finit par l'engager à donner l'hospitalité à M. Ducoudrai. Elle retourne ensuite chez elle, suivie de Nicolette et de Jérôme, valets de Gérard. Il ne reste à la maison que le maître, M. Ducoudrai, un jeune enfant, et Bastien, valet d'écurie.

Bastien a pris la résolution d'assassiner M. Ducoudrai, pour s'approprier une sacoche pleine d'or; après avoir occis le vieillard, il l'a emballé dans sa voiture, à laquelle il a pris la précaution d'atteler le cheval; enfin, il l'a abandonné sur la grande route.

Simon rencontre la voiture, s'aperçoit qu'elle contient un homme assassiné, vient en informer Gérard, trouve chez lui, fort à propos, la maréchaussée qui s'était mise à l'abri du mauvais tems, et engage l'officier à faire des recherches pour découvrir l'assassin de M. Ducoudrai.

L'officier croit voir sur le visage de Gérard un trouble accusateur. Un enfant qu'il voulait interroger disparait, et l'on apprend bientôt qu'il est en danger de périr dans la rivière. Qui a pu l'y précipiter? De fortes présomptions s'élèvent contre Gérard. D'un autre côté,

celui-ci vient de perdre un procès ; il faut qu'il paie dix-huit mille francs, et il ne possède pour le moment que mille écus : il a pu concevoir la pensée de compléter la somme qu'il doit avec l'or de Ducoudrai. Ces présomptions persuadent à l'officier que Gérard est coupable : il l'arrête.

Madame Philippe arrive et veut répondre de son amant. Gérard s'y oppose ; il avoue qu'il a commis un crime, mais non celui dont on l'accuse.

Cependant Jérôme fait observer qu'un grenadier, nommé Bellerose, qui était la veille descendu dans la maison de Gérard, a eu une querelle avec M. Ducoudrai, et lui a fait des menaces. L'officier donne l'ordre d'aller à la recherche de ce soldat.

Bellerose est amené. On l'a trouvé dormant tranquillement sous un arbre, à peu de distance du lieu où Simon a rencontré la voiture. Il répond sans se troubler aux questions qui lui sont faites. On le confronte avec Gérard, et celui-ci retrouve en lui le frère qu'il croit avoir tué.

Bellerose lui pardonne ; puis apprenant de quel crime son frère est accusé, il n'espère le sauver qu'en trouvant des preuves invincibles de son innocence. Mais comment les acquérir ? A peine a-t-il vu Bastien ; c'est pourtant lui qu'il soupçonne d'être l'auteur de l'assassinat.

Pour le forcer à se trahir, le rusé gre-

nadier imagine un moyen : il engage tout le monde à se cacher, et il met le feu à l'écurie où Bastien est couché.

Bastien sort effrayé de son gîte, et, se croyant seul, il va chercher la sacoche du malheureux Ducoudrai. A son retour on l'arrête. Le tocsin retentit; tous les personnages reparaissent. L'innocence de Gérard est reconnue, et le criminel valet d'écurie livré à la justice.

Ce mélodrame, assez injustement mal accueilli à la première représentation, s'est relevé avec succès à la seconde, et loin de justifier son titre de *Monastère abandonné*, attire constamment la foule à ce théâtre.

THÉATRE
DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Administration.

MM.

Saint-Romain, directeurd, rue Meslée, n°. 34.
Martin, rue N.-D. de Nazareth, n°. 10.
Frédéric, régisseur en chef, rue du Faub. du Temple, n°. 24.
Armand, régisseur, rue Bourbon-Villeneuve.
Derudder, caissier, boulevard St.-Martin, n°. 4.
Anguste, secrétaire, rue St.-Martin.

Acteurs.

MM.

Defresne, Faubourg du Temple, n°. 8.
Pascal, faub. du Temple, n°. 30.
Pierson, rue N. d'Orléans, n°. 8.
Emile, rue St-Martin.
Bayle, faub. St.-Martin, n°. 13.
Livaros, rue Neuve S.-Martin, n°. 11.
Thibouville, faub. du Temple, n°. 27.
Théodore, rue Mêlée, n°. 28.
Moessan, rue Neuve St.-Denis, n°. 34.
Philippe, rue des Marais, 34.
Hyppolite, rue Neuve St.-Denis, n°. 34.
Notaire, rue de Bondy, n°. 34.
Vissot, rue St.-Denis, n°. 361.
Baudot, rue d'Orléans, n°. 38.
Lafite, Faub. St.-Martin.
Breton, rue St.-Denis.

Actrices.

Mesdames

Jenny Vertpré, rue des Marais, n°. 17.
Vanhove, Boulevard St.-Martin, n°. 4.
Révalard, rue N.-D. de Nazareth.
Dauteuil, rue Neuve d'Orléans, n°. 6.
Victorine, rue de Lancry, n°. 8.
Mariany, rue Meslée, n°. 52.
Jenny Clairville, *idem.*
Florval, Boulevard St.-Martin, n°. 4.
Derouvray, Boulevard St.-Martin, n. 4.
St.-Amand.
Mariet.

Maîtres des ballets.

Blache, rue St.-Denis, n°. 328.
Rhénon cadet, rue N. St.-Denis, n°. 1.

Premiers danseurs.

Clairançon.
Toussaint, rue de Cléry.
Victor, rue St.-Anne.

Premières danseuses.

Darcour, Boul. St.-Martin, n°. 10.
Pierson, rue Neuve d'Orléans, n°. 8.
Aline.
Pivert.
Bégrand,
Juliette.

Chef d'orchestre.

M. Alex. Piccini, rue Meslée, n°. 52.

Machiniste.

Poulet, rue Fontaine-au-Roi, n°. 22.

THÉATRE
DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

LA NOUVELLE AGNÈS, comédie en 1 acte, par M. *** (*2 décembre.*)

Dermont, après avoir trompé beaucoup de maris, a pris le parti de se retirer à la campagne, où il a épousé une jeune personne élevée au couvent avec la plus grande réserve. Quoique mariée depuis deux jours, Agnès ne connaît rien encore du mariage. Son mari a eu la sottise de faire croire à cette pauvre innocente que le devoir d'une femme mariée est de veiller continuellement sur son mari. A cet effet il l'a revêtue d'une armure guerrière, et lui a fait passer en sentinelle la première nuit de ses noces.

M. Verneuil, son ami, arrive de Paris; Dermont lui apprend son mariage; il lui raconte l'emploi qu'il a fait d'un tems qu'il aurait pu mieux employer, et le dessein qu'il a que sa femme vive dans une ignorance parfaite. Dermont est plaisanté sur l'originalité de sa conduite, et Verneuil lui apprend qu'il précède son épouse qui doit amener avec elle un étourdi dont elle s'amuse beaucoup.

Madame Verneuil, jeune femme très-légère et très-élégante, arrive en effet, accompagnée d'un espèce de fat, nommé Brillanville. Après les complimens d'u-

sage, Dermont et Verneuil sortent pour aller chercher madame Dermont. Brillanville, resté seul avec madame Verneuil, lui fait une ridicule déclaration d'amour. Malgré sa légereté, madame Verneuil rejette ses vœux avec dédain : il tombe à ses pieds, lorsque Dermont vient troubler leur entretien. Il annonce l'arrivée de sa femme, qu'il a trouvée jouant avec les enfans du fermier. Agnès pousse l'ingénuité jusqu'à la *niaiserie*. Cependant Brianville projette de la séduire ; il donne sa bourse à la servante, et l'engage à dire à sa maîtresse qu'il mourra s'il ne parvient à lui plaire.

La servante s'acquitte de la commission ; et madame Dermont, qui ne veut la mort de personne, lui fait dire que son mari étant sorti, elle le recevra à onze heures dans son appartement. Brianville s'y rend ; mais la jeune Agnès, qui veut se présenter à lui sous ses habits de noces, se couvre de son armure et arrive au rendez-vous ainsi affublée. Brillanville est effrayé ; il appelle du secours ; les maris arrivent, et il est chassé. Dermont convient enfin qu'il ne faut pas qu'une femme soit trop ignorante.

Cette bluette, imitée *de l'Ecole des Maris*, a été écoutée avec plus d'indulgence que de plaisir. L'auteur a gardé l'anonyme.

JEAN SANS PEUR, DUC DE BOURGOGNE, ou le Pont de Montereau, mélodrame en 3 actes, par MM. *Boirie* et *Léopold*. (9 *décembre*.)

Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, est un prince du sang royal, qui fut poignardé sur le pont de Montereau, en 1419, par les ordres du Dauphin; Tanneguy du Châtel fut accusé de ce meurtre; mais Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Peur, accueillit depuis la justification de Tanneguy du Châtel, qui prouva qu'on lui imputait à tort cet assassinat. Ainsi donc les personnages que je viens de citer et le pont de Montereau sont les seuls et uniques points d'histoire qui se trouvent dans le mélodrame nouveau. Le reste est de l'invention des auteurs. Passons à l'analyse.

André, neveu de Jacob, ancien serviteur de Louis de Valois, est sur le point d'épouser Bertille, belle-fille d'Ulriaf, agent secret du duc de Bourgogne. Ce Jacob est un espèce de sorcier qui lit dans les astres et prétend que ce mariage n'aura pas lieu, quoiqu'il soit approuvé du prince et de Valentine son épouse. Il prévoit des événemens sinistres, et prédit même à Ulriaf qu'il sera pendu.

Les cérémonies du mariage d'André sont en effet interrompues par l'arrivée d'un message du prince régent de France, neveu de Louis de Valois. Il est ques-

tion d'éteindre les germes d'une guerre civile et de reconcilier Louis de Valois avec l'ambitieux duc de Bourgogne. C'est à Montereau que doit avoir lieu la première entrevue. Louis de Valois s'y rend, et le duc de Bourgogne, qui se trouve *incognito* chez le prince, le voit partir et s'écrie *en dissimulant* : *C'est à la mort qu'il marche.*

En effet, Louis de Valois est assassiné; Valentine accuse le duc de ce crime. Mais ce n'est pas tout d'accuser, il faut des preuves. Le ciel en envoie aussitôt une qui est accablante pour l'accusé ; c'est Ulrialt qui, déchiré de remords, déclare qu'il est un des assassins du prince, et qu'il n'a commis ce forfait que pour obéir aux ordres du duc. Celui-ci avoue tout ; et le Roi ordonne qu'on se saisisse du coupable. Des soldats bourguignons défendent leur chef ; mais Valentine engage son fils de punir le meurtrier de son père; le jeune homme va frapper le duc ; il est arrêté et conduit en prison. Valentine, pour lui sauver la vie, feint de consentir à s'exiler, et à laisser enfermer son fils dans un cloître. Mais trompant bientôt le confiance de son ennemi, elle le frappe sur le pont de Montereau où elle lui a demandé une entrevue.

Cet ouvrage mal conçu et mal écrit, a été sifflé autant de fois qu'il a plu à l'administration de le faire représenter.

ENCORE UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE, ou le poste de la Barrière, vaudeville en acte, par M. ***.

(*15 décembre*)

Cette pièce attribuée aux auteurs *d'une nuit de la garde nationale* du théâtre de *la rue de Chartres*, a éprouvé la chûte la plus complète. Elle était calquée sur la première; mais, *cette seconde édition revue et considérablement défigurée*, n'a point amusé les spectateurs. Pour ne pas mériter le reproche qu'on a fait au directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, d'avoir fait jouer un tel ouvrage, nous n'en donnerons point l'analyse. Ceux de nos lecteurs qui ont assisté à la répétition, nous sauront gré de ne pas remettre sous leurs yeux les détails d'une rapsodie oubliée dès sa naissance.

LA FAMILLE D'ANGLADE, ou le Vol, mélodrame en trois actes, par MM. *Fournier* et *Frédéric*. (11 *janvier*.)

La scène se passe près de Marseille, dans une maison de campagne occupée par une riche veuve nommée madame de Ceryal. Cette dame a loué un pavillon à la famille d'Anglade, famille heureuse, composée principalement d'Alphonse d'Anglade, qui, ayant hérité d'une fortune immense par la mort *présumée* de Léon, son cousin germain, que l'on croit avoir péri à la suite d'un naufrage, a épousé depuis

long-tems une jeune personne appelée Lina. Un fils âgé de six ans est le fruit de leur union, et rien n'a encore troublé le bonheur de de ces époux.

Un nommé Dolsan, neveu de madame de Cerval, arrive de Paris chez sa tante. Ce Dolsan était éperduement amoureux de Lina avant que celle-ci épousa d'Anglade; six ans d'absence, passés dans les plaisirs bruyans de la capitale n'ont pu éteindre sa passion; il revoit Lina, lui déclare ses feux; on le repousse avec mépris, et Dolsan jure de se venger. Tout-à-coup un homme se présente et demande à parler à d'Anglade...., Quel est ce nouveau personnage?.... *Un revenant*; c'est-à-dire le cousin naufragé qui réclame son héritage. D'Anglade est ruiné; mais, comme il est honnête, il n'hésite pas à restituer tout à son cousin. Lina, de son côté, se décide à vendre ses diamans. Un jouaillier est mandé, il voit les bijoux et convient de les acheter quatre-vingt-dix mille francs qu'il paie sur le champ en *billets de banque*, mais ce jouailler n'est autre chose que le valet de Dolsan. Tandis que d'Anglade compte les billets, le coquin cache, *sous un canapé*, l'écrin de diamans et se retire. Ce canapé joue dans la pièce un rôle important.

Un vol considérable a été commis chez madame de Cerval. On a forcé son secrétaire, et enlevé les *billets de banque* qui s'y trouvaient. Les gens de justice

cernent la maison ; on visite l'appartement de d'Anglade, et l'on trouve précisément chez lui les billets pareils à ceux que madame de Cerval réclame. D'Anglade dit qu'il a vendu l'écrin de sa femme ; mais le fatal écrin se trouve sur le canapé ; d'Anglade est donc un voleur : on l'arrête et on le traîne en prison malgré les efforts de son cousin, qui veut lui servir de caution.

Au point où en sont les choses, il n'y a que la providence qui puisse dénouer cette intrigue. Un jardinier caché entend la conversation du valet de Dolsan avec un inconnu ; il conçoit des soupçons, il écoute encore, et le coupable est découvert. Dolsan se tue ; d'Anglade est reconnu innocent, et conserve sa fortune, grâce à son cousin qui n'avait voulu qu'*éprouver sa probité*.

Ce mélodrame est fort intéressant ; le premier acte a paru trop long, mais les deux autres offrent des scènes bien faites et très-dramatiques. Le succès a été complet.

LES DEUX JUMELLES BEARNAISES, vaudeville en 1 acte, par MM. *Vernet* et *Emile*. (2 *février*.)

Deux jeunes gens sont épris de deux sœurs que leur père a promises en mariage à deux vieillards, un docteur et un bailli. Les sœurs obtiennent de ce père la permission d'employer un stratagême pour reprendre des mains du

docteur et du bailli les promesses qu'il avait été obligé de leur souscrire. Les jumelles font aux vieillards une double confidence en feignant d'aimer mutuellement le rival de celui à qui elles sont destinées ; ils se consultent, échangent leurs billets. Se croyant tous les deux en bonne fortune, ils sont surpris ; l'un tombe dans un tonneau, l'autre est retenu à une fenêtre par son habit ; enfin ils sont obligés de céder leurs droits aux jeunes gens, et ils les cedent afin de terminer la pièce.

Cette intrigue est bien usée, les auteurs l'ont égayée par de jolis couplets, l'ouvrage a été applaudi et il est resté au répertoire.

CADET-ROUSSEL DANS L'ILE DES AMAZONES, folie de carnaval en deux actes, par M. *Henry-Simon.*

(22 *février.*)

L'île des Amazônes est peuplée de femmes provençales qui, trompées par leurs maris ou leurs amans, sont venues pour y bouder les hommes. Le premier qui tombe en leur pouvoir, est Blanchet, rival de Cadet-Roussel ; qui a épousé Manon, en sortant de jouer le *Mariage extravagant* ; mais au moment d'être sacrifié en holocauste, il obtient sa grâce et devient le *factotum* des amazônes, dont il est à-la-fois le tailleur, le cuisinier et l'armurier.

D'après une loi de l'île, Manon en a

été déclarée la reine. Un orage amène sur ses bords Cadet-Rousel et l'illustre poète Benglant. Cadet reconnaît Blanchet ; et ce dernier, toujours amoureux de Manon, persuade à son mari, qu'elle est morte, et cependant il propose à Cadet de lui céder tous ses droits sur elle : cette contradiction ne peut passer même en carnaval ; Cadet finit par signer la renonciation. Manon, en apprenant cela, ordonne que son époux soit jugé par un conseil féminin. Ce conseil le condamne à la peine de mort, si une des habitantes de l'île ne consent à l'épouser. Ces dames ne demandent pas mieux et se disputent sa main, mais Manon elle-même revendique ses droits, et pense qu'on ne saurait mieux punir un mari qu'en lui rendant sa femme ; cet argument l'emporte.

Dans ce moment, un vaisseau aborde dans l'île ; les maris et les amans des amazônes débarquent et s'emparent de leurs femmes ou de leurs maîtresses.

Cette farce, peu digne de la représentation, n'est pas tombée... L'auteur est fort heureux d'avoir été secondé par M. *Rhénon*, dont le ballet bien dessiné a été plus applaudi que la pièce.

HAMLET, pantomime tragique en 3 actes, par M. *Henri*. (28 *février*.)

Il serait inutile de donner l'analyse de cette pièce qui est entièrement calquée sur la tragédie. Il suffit de dire que

le chorégraphe a adopté assez ingénieusement à ce genre de spectacle un sujet qui ne paraissait pas convenir à un ballet-pantomime.

Le plus brillant succès a couronné les efforts de M. Henri ; il a mérité et obtenu, comme acteur et auteur, de nombreux applaudissemens.

LE POISSON D'AVRIL, vaudeville en un acte, par MM. *Emile* et *Carmouche*. (29 *mars*.)

Cette bluette, qui n'a eu que deux ou trois représentations, n'offrait rien d'assez neuf, d'assez piquant, pour que nous en donnions l'analyse. Nous nous contenterons de dire qu'elle a réussi quoiqu'on en ait sifflé de moins mauvaise.

Le titre seul peut justifier un pareil succès.

LE ROSIER, pantomime-villageoise en 1 acte, par M. *Henri*. (3 *avril*.)

Lucile ne s'occupe que du soin de cultiver un rosier. Son cœur indifférent ignore encore le sentiment qu'elle inspire au jeune seigneur du village. Elle rebute tous les amans qui viennent lui offrir leur main et leur fortune. Le seigneur qui avait pris les habits d'un simple villageois pour se faire aimer de Lucile, change de costume et paraît à ses yeux sous la robe d'un pelerin. Il

est accueilli par Lucile qui lui donne l'hospitalité. Il captive sa confiance, et la décide à prendre un époux. Lucile avoue qu'elle aime un jeune pasteur qu'elle a vu le matin ; le faux pelerin se fait reconnaître ; il est l'heureux amant que sa belle a choisi. Elle le supplie de s'éloigner ; il résiste et demande à Lucile un rose du rosier.... Grand combat entre l'amour et la pudeur ; l'amant est surpris par la mère au moment même qu'il cueillait la rose ; mais, il se fait connaître, et la main de Lucile comble tous ses vœux.

Le sujet de cette pantomime est à peu près le même que celui que Piron traita sous le titre de la *Rose* ou, *le Jardin de l'Hymen*.

L'action du *Rosier* est simple ; le charme des détails a fait oublier la faiblesse du fonds. L'ouvrage a réussi.

LA PANTOMIME ET LE VAUDEVILLE, vaudeville en 1 acte, par MM***.

(9 *avril*.)

L'auteur a mis en opposition des personnages du Vaudeville et de la Porte-Saint-Martin qui se disputent à qui recevra chez lui M. Public. On fait paraître successivement sous les yeux de cet hôte fantasque, *le Brelan de Valets*, *Thibaut comte de Champagne*, *la Jolie Fiancée*, *le Timbalier du Roi de Maroc*, petites malices que les trois quarts et demi des spectateurs n'ont pu

venir à bout de comprendre. Il fallait absolument là M. *Programme*, qui l'aurait expliquée. M. Public préfère le théâtre de la Porte-Saint-Martin à celui du Vaudeville. Vainement *Gaspard l'Avisé* veut lui faire connaître le vrai Vaudeville ; il ne s'en soucie pas, parce qu'il se défie

> Des gens qui reçoivent chez eux
> Aussi mauvaise compagnie.

Le trait est dur : C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le Vaudeville recevait une plus mauvaise compagnie que les théâtres du boulevard. On pretend que cette bluette, composée pour venger la Porte-Saint-Martin de quelques épigrammes lancées contre elle par le Vaudeville, a été faite par les mêmes auteurs de la pièce à laquelle elle répond. Mais si MM. S. D. ont réussi au Vaudeville, ils sont lourdement tombés aux boulevards.

LE CHATEAU INFERNAL, pantomime en 2 actes, par M. *Henry*.

(18 *avril*.)

De faux monnoyeurs retirés dans un vieux château, y exercent incognito leur honorable profession ; un jeune comte, qui pénètre dans leur retraite, est fait prisonnier ; mais une vieille femme parvient à faire évader ce jeune homme, qui va soudain faire sa déposition. On lui donne trois gendarmes, à la tête

desquels il attaque le château infernal, au moyen de quelques décharges de coup de fusil; les murs tombent avec fracas, et trente faux monnoyeurs succombent sous les efforts réunis de trois gendarmes, qui apparaissent au milieu d'une superbe pluie de feu. On ne sait d'où elle vient, mais n'importe, elle n'a pas manqué son effet. C'est à-peu-près la seule chose qui ait paru faire plaisir aux spectateurs.

LE BATEAU A VAPEUR, à-propos en un acte, mêlé de couplets, par M. *Henri Simon*. (8 *mai*.)

La scène se passe dans un café près du pont Royal, et tenu par M. Carafon, qui a promis la main de sa fille *Elise* à un imbécile, nommé Moufflet. Ce Moufflet est un Pourceaugnac, un Deschalumeaux, un niais provincial enfin, qu'on attend de Rouen, et qui est beaucoup moins comique que tous les originaux qui lui ont servi de modèle. La jeune personne, comme de raison, préfère un amant de son choix, qui est un peintre et de plus son cousin. Le valet du peintre s'est mis aux trousses du sot, afin de le retenir à Rouen; mais il n'a pu empêcher qu'il ne s'embarquât sur le bateau à vapeur, et, comme l'auteur a lu le *Voyage de Saint-Cloud par mer et par terre*, il a supposé que son héros arrivait sain et sauf, à l'exception

de son habit, dont les deux basques ont été arrachées par le goudron sur lequel il s'était assis pendant la traversée. Le peintre, de son côté, est poursuivi par le paiement d'une lettre-de-change; il se voit sur le point

D'être à-la-fois, *dans les fers d'une belle*,
Et prisonnier d'un créancier.

Mais, grâce à l'adresse de son valet, c'est Moufflet que l'huissier arrête et qu'il reconduit à Rouen. Les amans sont unis.

Cette intrigue est bien légère, bien commune, bien triviale; rien n'est plus médiocre, si ce n'est cependant le style et les couplets.

Le bateau à vapeur est coulé à fond.

La Vallée du Torrent, ou l'Orphelin et le Meurtrier, mélodrame en 3 actes, par M. *Frédéric*. (29 *mai*.)

Il y a huit ans, le sculpteur Maurice a rencontré dans la forêt d'Orléans un enfant abandonné par des scélérats qui venaient d'assassiner son père, et il l'a recueilli. L'effroi et la douleur causés par l'événement qui lui a ravi l'auteur de ses jours, ont produit sur le petit Victorin un effet si extraordinaire, qu'il en est devenu muet. Maurice l'a élevé, lui a enseigné son art, et Victorin y a fait de grands progrès.

Un nommé Valentin servait le comte

de Luceval, père de Victorin, lorsque ce seigneur fut assassiné. Avec la permission de son maître il était allé visiter une de ses parentes, et c'est pendant son absence que l'assassinat a été commis. En traversant la forêt d'Orléans pour aller rejoindre le comte à un rendez-vous qu'il lui avait assigné, il le trouva baigné dans son sang. A cet aspect affreux, il perdit l'usage de ses sens; il fut trouvé dans cet état : on le crut l'assassin de son maître; on l'arrêta, il fut jugé et condamné à mort.

Cependant le malheureux domestique parvient à s'échapper, et ce n'est qu'après huit années qu'il se hasarde à rentrer en France. Il est dans la plus affreuse misère; ses traits sont tellement altérés par le chagrin, qu'il ne juge pas qu'on puisse le reconnaître.

Il arrive dans le village habité par Maurice au moment où l'on va célébrer le retour du comte de Bigorre qui, après avoir dignement servi son pays, se retire dans son château. Ce comte amène avec lui un nommé Reimbeau, qui lui a rendu le service de lui prêter une forte somme; en reconnaissance, il se dispose à lui donner la main de sa sœur. Mais quel est cet homme? un intrigant sans naissance, l'assassin du comte de Luceval en un mot :

Valentin s'adresse à Reimbeau pour lui demander l'aumône. Celui-ci le reconnaît, et, craignant ses révélations, il le fait arrêter. Victorin a également

reconnu Valentin ; il s'oppose de toutes ses forces à ce qu'on l'emmène en prison. Le comte de Bigorre répond du prisonnier et Valentin reste avec son jeune maître.

Mais un autre personnage va surveiller Reimbeau : c'est Martial, frère de Maurice. Il a remarqué le trouble extrême de ce scélérat ; il conçoit des soupçons et se promet bien d'épier ses démarches.

Reimbeau tremble de se voir découvert par Victorin : il évite soigneusement sa présence et forme le projet de l'assassiner aussi. Ce jeune homme va matin et soir dans une chapelle en ruines, prier au pied du monument élevé à la mémoire de son père. Reimbeau s'y cache : Victorin arrive ; il le frappe et le précipite dans un torrent. Valentin paraît, voit le danger de son jeune maître, s'élance, le saisit au milieu des flots, et le ramène à bord. Heureusement la blessure est légère ; en peu d'instans Victorin reprend ses esprits ; mais Martial qui ne cesse d'observer Reimbeau, cherche à lui persuader que la blessure est mortelle. A l'aide de ce mensonge, il acquiert la certitude que ce monstre est l'assassin.

Reimbeau n'est pas long-tems dans l'erreur. Détrompé par un jardinier qui apporte des habits pour Victorin, reconnaissant qu'il est joué par Martial, il sort furieux et se dispose à fuir. Mais le jardinier qui a fait le mal, le répare, en détruisant avec quelques villageois

un point qui est le seul passage praticable après un orage qui a éclaté la nuit précédente. L'honnête jardinier fait plus ; il ramène le coupable au château par des chemins détournés.

Accusé par le comte que l'on a éclairé sur le caractère de celui qu'il voulait nommer son beau-frère, Reimbeau tente une seconde fois de fuir ; mais l'officier qui a reçu la déposition de Maurice et de Victorin, paraît avec eux. A la vue de Reimbeau, Victorin est saisi d'horibles convulsions : une nouvelle révolution se fait dans son être et lui restitue la parole : *Voilà l'assassin de mon père,* s'écrie-t-il ! Ce cri soudain, inattendu, confond Reimbeau ; il veut attenter à ses jours, mais on l'en empêche et on l'entraîne. L'administration de la Porte-Saint-Martin a fait de grands frais pour monter cet ouvrage, qui a obtenu beaucoup de succès : on a surtout remarqué la fin du second acte ; elle est dramatique et d'un bel effet.

L'UNION DES LYS, ou le Triomphe du Génie du bien, féerie allégorique, mêlée de pantomime, de chant et de danse, par M. *Cuvelier.*

(*15 juin.*)

La scène est au séjour imaginaire des Génies, des Sylphes et des Péris. La reine des Esprits malfaisans s'oppose à l'union de deux rejetons d'un sang illustre. Le courage et l'adresse du jeune prince

triomphent de tous les enchantemens. Tel est en peu de mots le sujet de cet ouvrage. Rien n'a été épargné pour le rendre digne de la circonstance qui l'a fait naître ; toutes les ressources de la féerie ont été employées, et le succès a été complet.

LE HUIT JUILLET, ou Trois Fêtes pour Une, vaudeville en un acte, par MM. *de l'Epine* et ***. (*8 juillet.*)

Arnouville est le lieu de la scène qui se passe dans le château de M. de Saint-Maurice. Sainville, officier de la garde nationale, se trouve chargé par ce seigneur, par son fils Arthur, capitaine de la garde royale, et par madame de Melcourt, jeune et jolie veuve, nièce de M. de Saint-Maurice, de préparer une fête pour célébrer l'anniversaire du 8 juillet. Ces trois personnages, dont chacun veut donner une surprise agréable aux autres, lui recommandent le plus grand secret. Sainville se met donc à l'ouvrage ; il a recours à Arthur, pour la composition des couplets ; il fait broder les drapeaux par madame de Melcourt, et donne le soin des transparens au jeune Victor, grenadier du régiment d'Arthur. Cependant il craint les indiscrétions de Suzette, femme-de-chambre et confidente de madame de Melcourt ; il ne redoute pas moins celle de Victor, amant de Suzette, et qui connaît le secret d'Arthur.

Dans le château, existe un certain M. Bonaventure, *factotum* de M. de Saint-Maurice, et qui est doué d'une infatigable curiosité. Ce M. Bonaventure s'aperçoit qu'on lui fait un mystère de quelque chose; il fait de grands efforts pour découvrir ce qu'on lui cache, mais c'est en vain, il faut qu'il se résigne à ne rien savoir.

Arthur, qui aime madame de Melcourt, est jaloux; la jeune veuve se propose de le punir; mais la paix est bientôt faite entre les deux amans. M. de Saint-Maurice les surprend au moment de la réconciliation. Le secret de la fête est dévoilé; chacun s'attribue l'honneur d'en avoir eu l'idée; enfin, ils reconnaissent qu'il y en a *trois pour une*.

Le théâtre change; les gardes nationaux viennent prendre part à la fête; et chacun, d'un commun accord, chante le bon Roi, qui en est l'objet.

Cette bluette a réussi.

Samson, pantomime en 3 actes, par M. *Henri*. (*6 août.*)

Phanor, roi des Philistins, accorde sa fille Dalila à Samson, et ordonne les préparatifs de son mariage, tandis qu'en secret, il trame contre sa vie. Pendant la fête, Samson lutte avec les Philistins, et la victoire qu'il remporte sur eux ajoute à leur haine. Au moment où il va s'unir à Dalila, ils se jettent sur lui et le lient. Samson croit que c'est un

jeu : il s'y prête de la meilleure grâce du monde ; mais ces mauvais plaisans se disposent à lui percer le sein. Alors, pensant avec raison que cela passe la raillerie, il entre en fureur, rompt ses liens, se précipite sur toute la troupe, et la met en fuite.

Il paraît bientôt, emportant sur ses épaules, les portes de Gaza. A l'aspect d'un effort si prodigieux, les pasteurs, qui s'amusaient à danser, se dispersent épouvantés. Samson se désole de la perte de sa chère Dalila, quand des bataillons de Philistins fondent sur lui. Il les fait fuir encore ; cependant ils reviennent à la charge ; Samson paraît sur le point d'être vaincu par le nombre ; mais le ciel qui le protége, lui rend toute sa force ; l'intrépide Hébreu saisit une mâchoire d'âne ; avec cette arme singulière, il extermine des troupes entières d'ennemis, et le reste est dans une déroute complète.

Mais une affaire si chaude a beaucoup altéré Samson ; il ne trouve pas le plus petit filet d'eau pour appaiser la soif qui le dévore ; il est prêt à périr, lorsque, se débattant contre la mort, il jette sa mâchoire d'âne sur un rocher... soudain il en sort une source d'eau claire, qui lui rend la vie.

A ce tableau, succède celui des femmes des Philistins, conduites par Dalila, et apportant à Samson l'olivier de la paix. Samson se laisse fléchir. On se rend au temple : les Hébreux et les Phi-

listins font serment d'observer la paix. Samson est uni à Dalila : mais ce n'est que pour le perdre plus sûrement. Phanor fait jurer à sa fille qu'elle l'immolera ; à cet effet, il lui remet un breuvage assoupissant, pour l'endormir, et un poignard, pour le frapper pendant son sommeil.

Par de feintes caresses, la perfide persuade à son époux qu'il est tendrement aimé d'elle : il la croit, et, trop confiant, il lui révèle que toute sa force réside dans une boucle de cheveux. Alors elle lui présente la coupe fatale : il la vide ; le breuvage fait son effet, Samson s'endort. Dalila, d'une main mal assurée, lève le poignard ; le remords la saisit, le fer échappe de sa main ; elle déclare à son père qu'elle ne peut prendre sur elle de tremper ses mains dans le sang d'un époux. Cependant, elle se décide à couper la merveilleuse boucle de cheveux.

Voilà donc Samson désormais sans force et sans défense ! Les Philistins l'entraînent. Dalila, repentante, implore vainement leur pitié ; ils célèbrent leur facile victoire, et préparent le supplice de l'imprudent et malheureux Samson.

Celui-ci invoque le ciel avec ferveur. Aussitôt ses cheveux repoussent ; il recouvre sa force première, brise les chaînes dont il est chargé, et répand la terreur parmi les Philistins. Tous s'empressent de se réfugier dans le temple de leur idole ; l'Hercule hébreu s'élance

vers la colonne qui soutient cet édifice, l'ébranle, la renverse, le temple s'écroule et ensevelit sous ses ruines, les Philistins. L'ange exterminateur paraît dans les airs, et embrâse la ville.

Cette pantomime offre un spectacle magnifique et de beaux tableaux, mais l'action en est mal conduite. Elle a eu peu de succès, malgré la richesse des costumes et la beauté des décorations.

LA FIN DU MONDE, vaudeville en un acte, par M***. (19 *août.*)

M. Bonace, habitant de Pierre-Buffière, a reçu jadis en dépôt une somme d'argent qu'il doit remettre à son cousin l'Etourneau; mais depuis cette époque, l'adroit Limousin a toujours ajourné la restitution sous divers prétextes. L'Etourneau, que ces retards contrarient, imagine de forcer Bonace à la remise de ce dépôt, par la crainte de *la fin du monde* annoncée depuis quelques jours. Il se rend de Paris chez son cousin; grâce aux propos de ce mystificateur, les bruits les plus sinistres circulent promptement dans le village, et effraient tellement le pauvre Bonace, que non-seulement il remet à l'Etourneau le dépôt en question, mais qu'il refuse de signer le contrat de mariage de sa fille Henriette, avec un officier de dragons nommé Lefranc. Le militaire se fâche et menace l'Etourneau de lui couper les oreilles s'il ne désavoue sur

le champ sa ridicule prédiction ; celui-ci, qui tient enfin son argent, convient qu'il n'a voulu faire qu'*une farce*, et les habitans de Pierre-Bussière se rassurent d'autant plus facilement, que l'heure fatale, annoncée par l'Étourneau comme la dernière du genre humain, sonne en ce moment, sans qu'il survienne aucun changement ni dans le ciel ni sur la terre.

Il en est survenu un dans le parterre, qui avait écouté assez patiemment quelques scènes de cette mauvaise parade ; il s'est lassé d'entendre des quolibets plus niais les uns que les autres ; il a sifflé, et les auteurs, que quelques amis ont demandés, ont sagement pensé qu'ils devaient garder l'anonyme.

LE BARBIER DE LA CITÉ, ou un Pied dans l'abîme, mélodrame en 3 actes ; par M. *Daubigni*. (22 *août*.)

Le sujet de ce mélodrame est puisé dans le vieux conte de ce barbier, qui, s'étant associé à un pâtissier, coupait le cou à tous ceux qui venaient se faire raser chez lui, et les précipitait, par une trappe, dans un souterrain.

L'auteur a transporté la scène à Londres, dans la Cité, où le barbier Adamson est établi. Son voisin, Nadderty, cachant la qualité d'escroc sous celle de pâtissier, et faisant partie d'une bande de brigands, l'a conduit dans des tripots où on lui a escamoté, en le faisant jouer,

tout ce qu'il possédait, et même un dépôt qu'on lui avait confié. Entouré de fripons, le malheureux barbier ne sait plus où donner de la tête, quand il reçoit cent cinquante livres sterlings, que son fils, absent depuis douze ans, lui fait passer, et dont la destination est de former une dot à Fanny, que le jeune homme ne peut épouser qu'à cette condition. Adamson se laisse entraîner de nouveau, par Madderty, et perd encore cette somme.

Suivent d'autres scènes de taverne et d'escroqueries, que nous n'avons pas eu le courage de retracer ici. Nous dirons seulement qu'Adamson se livre au plus grand désespoir; que Madderty lui propose, comme un excellent moyen de réparer ses pertes, de faire périr, par le moyen d'une trappe donnant sur un souterrain commun aux deux maisons, tous ceux qui viendront chez lui, et que le barbier repousse avec horreur cette affreuse proposition.

Fort heureusement, pour se tirer de l'abîme *où il avait un pied*, son fils arrive; sans se faire connaître, il paie ce que son père doit, remplace les cent cinquante livres sterlings, et enfin se nomme.

Ils sont dans les bras l'un de l'autre; tout-à-coup, un grand bruit se fait entendre, la trappe s'ouvre; il en sort deux brigands, poursuivis par des gardes. La police était à la piste de ces coquins; elle saisit toute la bande, et Adamson

recouvre le repos, grâce à son fils, qui épouse Fanny.

Rien n'est plus mal conduit et plus mal conçu que cet ouvrage ; sa chûte a été bruyante et méritée. Vainement on a voulu braver l'arrêt du public, en le représentant de nouveau, l'administration a été forcée de rayer *le Barbier* du répertoire ; le caissier est, dit-on, celui qui a eu le plus à se plaindre de la pièce.

LA COMTESSE DE NARBONNE, ou le Fils vengeur, mélodrame en trois actes, par M. *Pelletier de Volmérange*. (*24 septembre.*)

Odoar, comte de Narbonne, a été assassiné par son frère Roger, et ce dernier lui a succédé. Mais d'anciens serviteurs du comte se préparent à venger sa mort.

A leur tête est Lotaire, général proscrit par l'usurpateur. Il se concerte avec la comtesse de Narbonne qui s'est tenue long-temps éloignée de la Cour, et apprend d'elle qu'Odoar a laissé un fils appelé Léon.

Sous le nom d'Adelmar, ce jeune homme commande l'armée de Roger, qui ignore sa naissance, et remporte des victoires éclatantes. Pour prix de sa valeur et de ses services, Roger lui accorde la main de sa fille Théanie, dont ce brave guerrier est amoureux ; mais au moment où les deux amans vont

à l'autel, Léon apprend de quel sang il est né ; Lothaire, déguisé en vieux troubadour, lui révèle le nom de l'assassin de son père et le conduit *dans le séjour funéraire de ses ancêtres*, où il retrouve sa mère vivante.

Alors il n'est plus question de mariage, la piété filiale fait un devoir à Léon de punir celui qui l'a privé de l'auteur de ses jours, il faut donc qu'il renonce pour jamais à Théanie. Ce sacrifice est douloureux, mais il n'y a pas à balancer.

Léon tue l'usurpateur avec l'épée d'Odoar ; mais à peine cette expédition est-elle faite, que l'on découvre que Théanie n'est point la fille de Roger, et que son véritable père est le général Lothaire. Les amans bénissent le ciel d'une découverte si favorable à leur amour, ils sont unis ; la toile tombe, et les sifflets qui s'étaient déjà fait entendre, recommencent leur discordant concert ; cependant l'orage se calme, on saisit l'instant, on demande les auteurs, et leurs noms sont salués à la fois et d'applaudissemens et de signes improbateurs. *Il y a compensation !*

LE MARI EN BONNES FORTUNES, vaudeville en un acte par M. *Henry S.* (*5 octobre.*)

Saint-Firmin, jeune colonel, a été obligé de quitter son épouse Hortense, peu de tems après son mariage, pour aller rejoindre son régiment. Hortense apprend qu'une chûte de cheval le re-

tient blessé à Bordeaux. Aussitôt elle part pour cette ville, et descend à l'auberge *du Croissant*, où son mari loge depuis peu de jours. Des lettres d'amour qu'Hortense découvre, lui apprennent que Saint-Firmin lui est infidèle. On pense bien qu'elle forme le dessein de se venger; or, sa vengeance consiste à endosser un des habits de son mari, et à se présenter à lui sous ce déguisement. Ce pauvre mari a de si mauvais yeux qu'il ne reconnaît point sa femme, et qu'il la prend pour un rival qui lui dispute la conquête d'une dame dont il est épris pour le moment. Dans l'intention d'éprouver ce prétendu rival, il le provoque en duel; Hortense, qui ne veut se battre ni à l'épée, ni au pistolet, avoue la ruse qu'elle a employée, et le colonel est trop heureux d'obtenir un généreux pardon.

Ce vaudeville, dont plusieurs couplets ont obtenu les honneurs du bis, a été fort bien accueilli.

LA PERDRIX ROUGE, ou le Dîner aux aventures, comédie en un acte et en prose, par M. ***. (10 *octobre*.)

Le lieu de la scène est la maison de campagne de M. de Vertpré, ancien officier de marine. Madame Gertrude, vieille intendante, n'a rien négligé pour s'emparer de l'esprit de son maître et l'amener, soit à l'épouser, soit à lui donner place dans son testament; mais

deux domestiques, Thomas et Fanchette, fort attachés à M. de Vertpré, la gênent et contrarient ses desseins.

M. de Vertpré ressent une légère indisposition : l'adroite intendante s'efforce de lui persuader qu'il est dangereusement malade, afin qu'il s'occupe de ses dernières volontés ; elle a même invité le notaire Furet à rédiger un testament, de manière à ce qu'elle n'y soit pas oubliée. La bonne dame fait plus, la perspective d'un héritage ne lui suffisant pas, elle croit trouver le moyen d'avancer l'instant d'en jouir, en mettant son maître entre les mains de M. Raffle, médecin accoutumé à ne pas faire languir ses malades.

Mais Thomas et Fanchette, qui s'aiment, ont causé ensemble sur les démarches secrètes de l'intendante. M. de Vertpré a entendu leur conversation ; il en fait son profit, et se promet bien de se tenir sur ses gardes.

M. Raffle paraît ; bien stylé par son amie Gertrude, il trouve que M. de Vertpré est au plus mal. « Vous n'avez » point d'appétit, lui dit-il ; il s'agit de » vous en donner ; je veux vous en » créer un. »

A cet effet, le docteur ordonne pour dîner une perdrix rouge, des crêmes, du vin de Bordeaux, etc. « Je mangerai ce » dîner sous vos yeux ; cela agira sur » vous. »

En ce moment, arrive le notaire Furet. Il pense qu'il faut, sans tarder,

faire le testament. Raffle s'aperçoit qu'il a *flairé* la perdrix rouge ; craignant d'être obligé de la partager avec lui, il emploie toute sa rhétorique à engager l'honnête garde-notes à s'éloigner.

Enfin, on apporte le dîner. M. de Vertpré raconte qu'une maison, qu'il sait appartenir au docteur, s'est écroulée par l'effet d'une explosion. Effrayé de cette nouvelle, le pauvre médecin oublie le dîner et court à toutes jambes pour vérifier le fait.

M. de Verpré complète la sène en feignant d'éprouver les symptômes de la mort. Gertrude et Furet, tremblant de le voir partir pour l'autre monde avant la signature du testament, s'empressent de voler sur les traces de Raffle, afin de le ramener. Pendant ce tems le rusé marin mange la perdrix et les autres mets.

Quel est le désapointement des trois conjurés, lorsqu'ils reviennent ! plus rien dans les plats ! et Vertpré semble jouir de la meilleure santé ! Celui-ci, au lieu de dicter son testament à Furet, lui fait dresser un contrat de mariage. Dame Gertrude croit qu'il est question du sien, et que son maître s'est décidé à l'épouser ; mais elle apprend, avec dépit, qu'il s'agit de Thomas et de Fanchette. Comme il lui serait impossible de vivre en bonne intelligence avec eux, M. de Vertpré lui conseille de s'attacher au docteur qui, plus que personne, est en état de lui procurer des successions.

e personnage de M. Raffle n'a point

paru comique. Des scènes outrées, dégénérant en farces de tréteaux, ont provoqué les sifflets... La pièce a cependant été écoutée jusqu'à la fin.

LES DEUX PHILIBERTE, ou Sagesse et Folie, vaudeville en deux actes, par MM. *Merle*, *Brazier* et *Dumersan*. (18 *octobre*.)

Les auteurs de ce vaudeville n'ont fait que substituer deux sœurs à deux frères; une marchande de mode qui demande le prix d'un chapeau, au traiteur qui réclame le paiement d'un souper; un maître de danse, à un maître de chant. La marche et les détails sont les mêmes que dans la comédie de M. Picard.

Philiberte *la raisonnable* a le cœur épris des charmes de M. Fanfan Dujardin, grand nigaud qui, à 19 ans, joue au cerf-volant, et ne fait d'autre réponse que : *prenez garde de le perdre*. Un quiproquo, comme celui de la comédie de l'Odéon, met ce nigaud en présence de Philiberte *la turbulente*, qui, de son aveu, ne sait que monter à cheval, tirer des armes, et qui est la première élève de l'école de natation. L'erreur se découvre, et Philiberte *la sage* épouse M. Fanfan.

Cette pièce, refusée au théâtre des Variétés, a été très-bien accueillie sur celui de la Porte Saint-Martin; on a fait répéter plusieurs jolis couplets qui ont assuré le succès de l'ouvrage.

LE MARIAGE ROMPU, pantomime villageoise en 3 actes, par M. *Henry*. (*19 Octobre.*)

Le fonds de cette pantomime roule sur un enfant qui a été changé en nourrice. Les habitans d'un village sont rassemblés pour célébrer la fête de Rosine, fille du comte de Mercourt, seigneur du canton. Rosine a eu pour nourrice Mathurine; elle lui prodigue la plus vive tendresse, ainsi qu'à Suzette, sa sœur de lait. Cette dernière va épouser Félix, jeune villageois.

Tout est disposé pour le mariage; le comte et Rosine daignent y assister. On signe le contrat; on se rend à l'église; mais un chagrin secret paraît agiter Mathurine: elle est prête à se trouver mal, par suite des efforts qu'elle fait pour se taire. Enfin tourmentée par le remords, elle interrompt la fête, tombe aux genoux du comte, et lui révèle que la jeune personne qu'il croit sa fille, est Suzette, et que Suzette est la véritable Rosine.

A cet aveu inattendu, le comte éprouve le plus grand étonnement. Il déchire le contrat, déclare à Rosine qu'elle doit renoncer à Félix, et défend à ce jeune homme de jamais reparaître devant lui. Rosine désespérée maudit le rang où elle se trouve si subitement élevée.

Le comte force Félix à quitter le pays, et répand le bruit que ce jeune

homme a cessé de vivre. Pour mieux abuser Rosine, il a fait construire un cénotaphe dans son parc. Vrai modèle de constance, Rosine vient pleurer sur ce tombeau, et annonce à son père que son intention est d'y mourir. Sa douleur est si grande, qu'elle va jusqu'au délire.

Le comte effrayé de l'état de sa fille, est sur le point de lui avouer que Félix est vivant, quand soudain l'amoureux jeune homme se précipite aux pieds de Rosine évanouie; ses caresses la raniment. Le comte est vivement ému: il consent enfin à confirmer l'union des deux amans.

Cette pièce a complètement réussi.

MALHECK-ADHEL, mélodrame en 3 actes, paroles de MM. *Leroy* et ***.

(*7 novembre.*)

Le roman de madame Cottin a déjà fourni le sujet d'un drame joué à l'Odéon sous le titre de *Mathilde*. L'ouvrage nouveau ressemble beaucoup à l'ancien, qui eut peu de succes.

Malheck-Adhel a complètement réussi; cependant il n'est pas supérieur à Malthilde. Les auteurs du mélodrame ont choisi un théâtre où il est sans doute plus facile de réussir.

Passons à l'analyse.

L'action commence à l'instant où Maleck-Adhel, qui commande à Césarée et dans le palais des rois de Jérusalem, qu'il a enlevé à Lusignan, gémit d'avoir

cédé aux ordres de son frere, en renvoyant Mathilde, sa prisonnière, dans le camp des Chrétiens. Chargé par Saladin de conduire au Caire son autre captive Bérengère, l'épouse du roi d'Angleterre, il ordonne qu'on l'amène en sa présence. Quelles sont sa surprise, son ivresse, quand, sous les habillemens et le voile de Bérengère, il retrouve Mathilde, Mathilde, qui, pour terminer les ennuis de sa belle-sœur, n'a pas craint de s'exposer à des dangers de toute espèce ! Mais déjà ce secret n'en est plus un ; les soldats de Maleck, furieux d'un amour qui arrache leur maître à la gloire, se révoltent et demandent la tête de Malthide. A peine le courage et l'ascendant de Malheck sur ses troupes l'ont-ils délivrée de ce péril, que le brave Monmorency se présente, et se faisant connaître à Maleck seul, réclame Mathilde, en offrant sa rançon. Certain d'un retour dont elle vient enfin de l'assurer, celui-ci ne se laisse point *passer en générosité :* il brave les ordres de son frère, et remet entre les mains de Monmorency la jeune captive qui, en se séparant de lui, jure de n'être jamais qu'à lui seul. Saladin arrive ; une explication franche a bientôt fait cesser son courroux. Disposé à faire tout pour le bonheur de son frère, il veut même qu'une ambassade, chargée des propositions les plus honorables, se rende sur-le-champ vers les Chrétiens ; c'est Maleck-Adel qui en suspend le départ ; c'est lui qui

veut que ces offres brillantes soient précédées d'une victoire.

Le destin ne trahit point ses vœux ; malgré leur valeur et les efforts désespérés de Richard, les Chrétiens viennent d'éprouver une défaite, quand l'envoyé de Saladin se présente. Le prince demande que Mathilde, en acceptant la main de son frère, règne sur la Judée, et soit ainsi le gage de la paix entre l'Orient et l'Occident. En vain Lusignan, à qui Mathilde fut promise, veut que l'on rejette sur-le-champ ces propositions. L'intérêt même de la Foi demande qu'elles soient discutées dans le conseil des princes qui va s'assembler.

Pendant ce tems, Malheck, que son amour a entraîné sous un déguisement dans le camp des Chrétiens, est surpris par le jaloux Lusignan ; mais malgré sa fureur, Lusignan se rappelle qu'il est *chevalier français* : c'est dans un combat singulier qu'il prétend punir son rival, que Montmorency se charge de faire sortir du camp sans danger.

En attendant que la décision du conseil soit connue, les deux rivaux se sont retrouvés au lieu du rendez-vous ; mais la tendre prévoyance de Mathilde a trouvé les moyens d'empêcher ce combat, et, sur sa demande, Lusignan, ainsi que les autres princes chrétiens, s'est engagé à ne rompre la trêve par aucun combat particulier. Sauvé de la criminelle tentative d'un écuyer perfide et désavoué par son maître, Maleck vient

d'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance des Chrétiens, en leur rendant leurs prisonniers, et cependant ils ont prononcé contre lui. L'autorité du vertueux chef des hospitaliers l'a emporté; Malheck doit se faire chrétien ou renoncer à Mathilde. Il est incapable de frahir son frère et sa religion. Mais *un évènement extraordinaire* permet à Malheck, sans être parjure, d'obtenir la main de Malthide.

LA VENTE PUBLIQUE, ou le Petit Saint Jean, vaudeville en un acte, par M. *Emile.* (29 *novembre.*)

Mathurine, marchande de fleurs, appelle les chalans; mais il paraît que tout n'est pas profit dans son état, car Mathurine doit deux années de location au propriétaire de la boutique qu'elle occupe. Ce propriétaire est une espèce de *Vautour* il ne consent à lui donner du tems que sous la condition qu'elle lui accordera la main de Clémence sa fille; mais Clémence aime Thibaut, et la mère a promis de les unir.

Outré du refus qu'il éprouve, l'avare fait vendre les meubles de la bouquetière. Pour les sauver, Thibaut s'engage dans unrégiment, dont le colonel achète souvent des fleurs à cette bonne femme.

Mais le prix de l'engagement ne suffit pas pour payer la dette. La vente est déjà commencée lorsque le colonel arrive. Parmi les objets à vendre, un petit

Saiunt-Jean fixe son attention; il le reconnaît pour être un ouvrge de Raphaël; il l'achète, et le prix sert à acquitter les loyers. Instruit ensuite des amours de Thibaut et de Clémence, le généreux colonel rend à Thibaut son engagement, refuse de reprendre la somme qu'il lui a donnée, et cet argent sert de dot à Clémence. Une anecdote connue a fourni le sujet de cette pièce, qui a été accueillie avec une rare indulgence.

SUPPLÉMENT.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LES SAUVAGES DE LA MER DU SUD, ballet-pantomime en un acte, par M. *Milon*. (26 *novembre*.)

Il fait nuit lorsque le rideau se lève, la lune éclaire le théâtre, qui représente un site pittoresque au bord de la mer: une statue du dieu Troya est placée dans une niche. Ce Troya est un mauvais génie auquel les Indiens viennent apporter leurs offrandes pour appaiser son courroux. Olikas, chef des jongleurs, escamote les présens faits à Troya; il choisit le plus beau panier de fruits, et le dépose devant la hutte de Tanata, afin que ce brave sauvage devine, à la seule vue du panier, qu'Olikas est amou-

eux de Maheine; puis il se retire, assuré du succès de sa démarche.

Tanata, Taïma, Taano et Taoni sortent gaiement de leur domicile; ils sont précédés de Maheine, qui, pour faire place à ses parens, repousse du pied le présent d'Olikas.

On danse, on s'amuse, on cueille des fruits, on tue des oiseaux, et on laisse Maheine toute seule. Le grand jongleur arrive; il déclare sa passion: Maheine ne peut lui accorder d'amour. Après avoir cherché par mille et un tours à lui escamoter sa tendresse, il veut l'enlever de vive force; mais le papa Tanata, qui survient armé de son arc, couche en joue le ravisseur, qui laisse prudemment échapper sa proie.

Le grand jongleur a beaucoup de crédit dans le pays. Tanata redoute sa vengeance; il ne trouve d'autre moyens pour s'y soustraire que de déménager sans tambour ni trompette: on dit adieu à la cabane, et, les meubles sur le dos, on se met en route pour le premier endroit venu.

Mais ce jour-là c'était la fête de Troya. On lui offrait d'ordinaire pour bouquet une jeune vierge choisie par les soins de son représentant Olikas: notre jongleur cherche des yeux la jeune Maheine; déjà il craint qu'elle ne lui échappe, lorsqu'elle lui est ramenée. Confondue parmi les autres vierges, elle est bientôt désignée pour la victime.

Il pleut, il vente, il tonne: les sau-